

HISTOIRE

DE GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME III.

HISTOIRE
DE GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME III.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1820.

HISTOIRE
DE GIL BLAS
DE SANTILLANE,

PAR LE SAGE; Alain René

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR CELLE DE 1747
CORRIGÉE PAR L'AUTEUR,

AVEC UN EXAMEN PRÉLIMINAIRE, DE NOUVEAUX SOMMAIRES DES CHAPITRES, ET DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. LE C[te] FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,
De l'Académie françoise, etc.

> Gil Blas est l'école du monde.
> LA HARPE, *Cours de Littérature.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M. DCCC. XX.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfévre. Des démarches qui se firent en conséquence.

Tentation d'une grosse dot. — Éblouissement d'un riche bourgeois.

Un soir, après avoir renvoyé la compagnie qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un orfévre de ma connoissance.

La fille d'un orfévre! m'écriai-je d'un air dédaigneux; as-tu perdu l'esprit? Peux-tu me pro-

poser une bourgeoise? Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là! Songez que c'est le mâle qui anoblit, et ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrois vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats pour le moins? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfévrerie? Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher (1)? Doucement, monsieur, me répondit-il; un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père, et que je la lui fasse agréer. Bon! repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé! Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il.

---

(1) C'est le sujet d'une épigramme traitée en dialogue et joliment versifiée.

Mariez-vous! — J'aime à vivre garçon.
— J'aurois pourtant un parti. — Dieu m'en garde!
— Tout doux! peut-être il vous plaira. — Chanson!
— Quinze ans. — Tant pis! — Fille d'esprit. — Bavarde.
— Sage. — Grimace. — Et belle. — Autre danger!
— Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse.
— Des talents. — Trop pour me faire enrager.
— Et par delà cent mille écus. — J'épouse.

Masson de Morvilliers.

Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfévre, et je vous réponds de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué! dit-il. Je bornois votre reconnoissance à dix mille; vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation; et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit: J'ai parlé au seigneur Gabriel de Salero (1) (ainsi se nommoit mon orfévre). Je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue? est-elle belle? Pas si belle que la dot. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur vous ne vous en souciez guère. Ma foi non, lui répliquai-je, mon enfant. Nous autres gens de cour (2) nous

(1) *Salero*, salière, pièce de vaisselle où l'on met le sel.

(2) *Nous autres gens de cour....* Notez que c'est Gil Blas

n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis; et, si par hasard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion : le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projeté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh! parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il m'examine tant qu'il lui plaira, je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfévre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'étoit un bon bourgeois qui étoit, comme nous disons, poli (1) *hasta porfiar*. Il me présenta

---

qui parle; mais il se ressouvient de ce qu'on lui a dit *qu'il appartient au roi*, et qu'en lui parlant, on le nomme *Seigneur de Santillane*.

(1) Jusqu'à être fatigant. (*Hasta*, jusqu'à : *porfiar*, disputer opiniâtrément).

la senora Eugenia sa femme, et la jeune Gabriela sa fille. Je leur fis force compliments, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriela, quoi que m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous étions mis à table, étoit un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves et ennuyeux. Ils ne parlèrent que de commerce; et l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négociants, qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfévre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisoient la plus belle figure à la cour, et que je connoissois pour des ambitieux qui ne mettoient point de bornes à leurs

désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillants et lucratifs auxquels ils aspiroient; ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente; sur quoi ces affamés d'honneurs et de richesses s'écrièrent que j'aurois tort, et qu'étant aimé autant que je l'étois du premier ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles; et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il étoit fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connoissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre foible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur? est-il galant? Quelle est son inclination vicieuse? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos in-

térêts que dans ceux de mon maître. S'il avoit quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurois proposé pour gendre? Non parbleu! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfévre; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerois quand il ne seroit pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connoître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme que j'avois prévenu la veille, et je le lui présentai. Son excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, et qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise, qu'il en avoit la larme à l'œil.

Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriela, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

CHAPITRE II.

Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité.

Reconnoissance par ostentation. — Audience d'un premier secrétaire. — Politesses perfides. — Vanité rabaissée.

Laissons là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, et veut que je raconte le service que je rendis à don Alphonse mon ancien maître. J'avois entièrement oublié ce cavalier, et voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveille; et, moins peut-être par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que si je l'obtenois, cela

me feroit un honneur infini. Je m'adressai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été intendant de don César de Leyva et de son fils, et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : Très-volontiers, Gil Blas. J'aime à te voir reconnoissant et généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré; je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de temps chez Calderone faire dresser des lettres-patentes pour don Alphonse. Il y avoit un grand nombre de personnes qui attendoient dans un silence respectueux que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, et me présentai à la porte du cabinet qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sais combien de chevaliers, de commandeurs, et d'autres gens de conséquence que Calderone écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable que la manière différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légère inclination de tête; il honoroit ceux-là d'une révérence, et les conduisoit jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettoit, pour ainsi dire, des

nuances de considération dans les civilités qu'il faisoit. D'un autre côté, j'apercevois des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudissoient dans leur âme la nécessité qui les obligeoit de ramper devant ce visage. J'en voyois d'autres, au contraire, qui rioient en eux-mêmes de son air fat et suffisant. J'avois beau faire ces observations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en usois chez moi comme lui, et je ne me souciois guère qu'on approuvât ou qu'on blâmât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue ayant par hasard jeté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme qui lui parloit, et vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah ! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici ? qu'y a-t-il pour votre service ? Je lui appris le sujet qui m'amenoit, et là-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeants, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois seroit expédié. Il ne borna point là sa politesse, il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de grands seigneurs, et là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés ? disois-je en m'en allant ; que me présagent-elles ? Calde-

rone méditeroit-il ma perte ? ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié ? ou pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron ? Je ne savois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon ; il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentoient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres ; il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, et que je ne dois point passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui ne paroissoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Calderone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disoit avoir présenté au duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, et lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami ? L'on m'appeloit Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang froid le cavalier ; on m'a depuis nommé don Francisco de Zuniga (1) ;

(1) *Zuniga* est le nom d'une des plus illustres et des plus anciennes familles castillanes.

et je me nomme aujourd'hui le comte de Pedrosa. Calderone étonné de ces paroles, et voyant qu'il avoit affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas.... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo ; je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître ; mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là (1). Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets (2). Comme les patentes de don Al-

---

(1) Métaphore empruntée du jeu de paume; on y *marque la chasse*, c'est-à-dire l'endroit du jeu où est tombé la balle et au-delà duquel l'autre joueur doit la pousser, s'il veut gagner le coup.

(2) La leçon que Calderone reçoit ici d'un grand seigneur, est le sujet d'un apologue dont la brièveté permet qu'on le transcrive ici :

LE PARVENU ET SON AMI.

D'une place très-éminente
Certain ambitieux pourvu nouvellement,

phonse se trouvoient expédiées, je les emportai, et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme, par laquelle son excellence lui donnoit avis que le roi venoit de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination; je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendroit à la cour prêter serment pour son emploi. (1)

En avoit pris d'abord la morgue impertinente,
Ce qui se prend facilement.
Un vieil ami s'en vient lui faire compliment.
L'autre hésite, paroît ne pas le reconnoître,
Et lui dit: « Qui pouvez-vous être?
» Qui je suis, monseigneur? un homme bien touché
» Du malheur qui semble attaché
» A tous les gens qu'on met en place.
» Ils n'y sont pas plus tôt qu'à leurs yeux tout s'efface;
» Leur mémoire est perdue et leur esprit bouché.
» De ces rangs élevés la foule est éblouie:
» J'ignore, quant à moi, ce qu'on peut y gagner;
» Mais vous venez de m'enseigner
» Qu'on y perd la vue et l'ouïe;
» Les gens y sont mal affermis,
» Ou si bien égarés, par une erreur d'optique,
» Qu'un parvenu, vraiment, a l'air d'un luuatique
» Qui ne reconnoît plus même ses vieux amis! »
(*Fables et Contes dédiés à Ésope*, Livre VII, 67.)

(1) La suite de ceci se retrouvera ci-après, Chapitre x du même Livre.

CHAPITRE III.

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.

Grande fête, suivie de deuil. — Sortie du bal pour aller en prison.

Revenons à ma belle Gabrielle. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais et un vieil écuyer, tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfévre et pour sa femme; je contrefis le passionné auprès de Gabrielle; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonnements bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parents. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix et d'instruments qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi qui n'avois de principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la marquise de Chaves, d'un petit maître à danser qui venoit montrer aux pages! Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences et les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. Vous y serez le bien-venu, lui répondis-je, mon cher beau-père. Ensuite, donnant le bonsoir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étois à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourèrent mon carrosse et l'arrêtèrent, en criant : *De par le roi.* Ils m'en firent descendre brusquement pour me

jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête alguazil que j'avois à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane; c'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour. (1)

---

(1) Voilà la catastrophe qui menaçoit Gil Blas, et qui devoit lui rappeler la maxime de saint Grégoire : « Quand » il t'arrive un grand malheur, cherche avec soin; et tu » verras qu'il y a toujours de ta faute. »

CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de sa prison.

Châtelain honnête et reconnoissant. — Bon souper qui ne peut pas être gai.

On commença par me mettre dans un cachot où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comment il avoit pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insu de son excellence que j'avois été arrêté; et tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avoit fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue

toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportoit un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, et remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune (1); après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes et des gémissements; et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui dans l'état où j'étois me sembloient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servoient

---

(1) *Vous êtes jeune*. Trait fort remarquable pour fixer nos idées sur l'âge que devoit alors avoir Gil Blas, mais qui ne s'accorderoit guère avec les dates historiques et les époques consignées dans la suite de cette histoire. Voyez ce que nous avons dit sur l'*avertissement* qui fut placé à la tête du Livre VII, dans l'édition de 1735.

plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce don André de Tordesillas qui demeuroit avec vous à Grenade, et qui étoit gentilhomme de l'archevêque dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat (1). Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique; mais, au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château, et, par une suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter, un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expres-

---

(1) Voyez ci-dessus, Livre VII, Chapitre III, et comparez cette conduite de don André Tordesillas avec celle du prêtre que Gil Blas avoit fait nommer à un bon bénéfice, (même Livre, Chapitre V).

sément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais, outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnoissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous, et venez avec moi.

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remercîments, mes esprits étoient si troublés, que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, et monter par un escalier fort étroit à une petite chambre qui étoit tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Tordesillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Érêma, et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne soyez

peu sensible à une si belle vue; mais quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez; en un mot, tous les agréments qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille grâces à mon geôlier. Je lui dis qu'il me rappeloit à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoissance. Hé! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur don André? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez la nuit, le comte de Lemos et vous,

mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le comte, et vous envoyoit, vous, à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du roi? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, et ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets qui apportoient le souper, entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles, et trois grands plats, dans l'un desquels il y avoit un civet de lièvre avec beaucoup d'oignon, d'huile et de safran; dans l'autre une *olla podrida* (1); et dans le troisième un dindonneau sur une marmelade de *berengena* (2). Lorsque Tordesillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assîmes tous deux vis-à-vis

---

(1) *Olla podrida*, est un composé de toutes sortes de viandes. (*Olla pudrida*, pot-pourri; mais ce que nous entendons par ce mot, en françois, n'est pas si composé que l'*olla pudrida*, mets favori des Espagnols.)

(2) *Berengena*, petite citrouille appelée pomme d'amour.

l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, et il avoit effectivement sujet de penser que j'allois m'empiffrer de ses ragoûts : néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avois le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon châtelain avoit beau m'exciter à boire et vanter l'excellence de son vin, m'eût-il donné du nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et, s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un style égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, et qu'il se représentera la situation déplora-

ble où il croit que vous êtes, vous lui paroîtrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit, et fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.

CHAPITRE V.

Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir, et du bruit qui le réveilla.

Conjectures tristes. — Distraction. — Romance et musique. — Compagnon d'infortune.

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordesillas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne! Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune! car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime : s'il étoit dans un âge plus avancé, le roi peut-être n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince ni celui du duc de Lerme? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos son neveu. Comment le roi a-t-il

découvert cela ? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespéroit, et dont mon esprit ne pouvoit se détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre-fort, m'écriois-je, où êtes-vous ? mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues ? dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avois gagnées ! Je me peignois le désordre qui devoit régner dans ma maison, et je faisois sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable : le sommeil qui m'avoit fui la nuit précédente vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois soufferte, ainsi que la fumée des viandes et du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément ; et, selon toutes les apparences, le jour m'auroit surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare, et la voix d'un homme en même temps. J'écoute avec attention ; je n'entends plus rien ; je crois que c'est un songe. Mais un instant après mon oreille fut

frappée du son du même instrument, et de la même voix qui chantoit les vers suivants :

(1) *Ay de mi! un anno felice*
Parece un soplo ligero ;
Però sin dicha un instante
Es un siglo de tormento.

Ce couplet, qui paroissoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et je recommençai à me désoler comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit; et les premiers rayons du soleil dont ma chambre fut éclairée, calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Érêma, que je croyois du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie

---

(1) Hélas! une année de plaisir passe comme un vent léger; mais un moment de malheur est un siècle de tourment.

Un poète françois a exprimé la même idée :

Le temps qui fuit sur nos plaisirs
Semble s'arrêter sur nos peines.

seule et le chardon paroient *ses bords fleuris*; et la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étoient incultes. Apparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, et déjà j'étois à demi vêtu, quand Tordesillas arriva suivi d'une vieille servante qui m'apportoit des chemises et des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas; j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Hé bien, ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques moments? Je dormirois peut-être encore, lui répondis-je, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitare. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'état qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, et il a une figure tout aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos (1). Vous pourrez vous voir tous deux, et manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je

(1) *Cogollos*, ornements d'architecture dans la frise d'un bâtiment.

témoignai à don André que j'étois très-sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier; et, comme je marquois quelque impatience de connoître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine et par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir, un de ces héros de romans qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit et de valeur. C'étoit un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, et devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit nous fut très-utile, puisque, par nos conversations, nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée, j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit là pour tout siége; et lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, et chanta dessus des paroles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisoit un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyois de diamant, pour attendrir une dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire; vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs.

CHAPITRE VI.

Histoire de don Gaston de Cogollos, et de dona Helena de Galisteo.

Duels répétés. — Lettre supposée. — Mariage par fourberie. — Regrets tardifs. — Soupçons politiques.

Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir dona Éléonor de

Laxarilla, ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille vieille, et qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisoient face aux jalousies d'une dame qui demeuroit vis-à-vis, et que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles étoient peu serrées, et la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité; et je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre. Elle s'en aperçut bien; mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille observation, et encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus savoir le nom de cette dangereuse personne qui troubloit si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommoit dona Helena; qu'elle étoit fille unique de don Georges de Galisteo, qui possédoit à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un revenu considérable; qu'il se présentoit souvent des partis pour elle, mais que son père les rejetoit tous, parce qu'il étoit dans le dessein de la marier à don Augustin de Olighera son neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir et d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point: au con-

traire, j'en devins plus amoureux ; et l'orgueilleux plaisir de supplanter un rival aimé, m'excita peut-être encore plus que mon amour à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de suppliants à Félicia sa suivante, comme pour implorer son secours ; je fis même parler mes doigts. Mais ces galanteries furent inutiles ; je ne tirai pas plus de raisons de la soubrette que de la maîtresse : elles firent toutes deux les cruelles et les inaccessibles.

Puisqu'elles refusoient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne, pour déterrer les connoissances que Félicia pouvoit avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame, appelée Théodora, étoit sa meilleure amie, et qu'elles se voyoient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présents à me servir. Elle prit parti pour moi, promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, et tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie, de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir ! Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut

tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts ; et, si je pouvois faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux : mais avec toute ma bonne volonté, je ne sais si je vous serai d'un grand secours. Il ne faut point vous flatter : vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier, et quelle dame encore ! Une dame si fière et si dissimulée, que si, par votre constance et par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah! ma chère Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter? Ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, et lui mis au doigt un diamant de trois cents pistoles, en lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émue de mon discours et trop contente de mes manières, pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, et c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble

tous les jours, rend leur commerce un peu languissant. Ils me paroissent se quitter sans peine et se revoir sans plaisir. On diroit qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous et lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que dona Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser, à travers sa dissimulation, je démêlerai bien ses sentiments.

Nous nous séparâmes, Félicia et moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai sur nouveaux frais à lorgner la fille de don Georges; je la régalai d'une sérénade dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda si elle s'étoit divertie. La voix, dit dona Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées, répliqua la soubrette, ne sont-elles pas fort touchantes? C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni

ne me soucie guère de savoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, et bien fou de passer son temps à regarder nos jalousies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la maîtresse d'un air froid; c'est quelque autre cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion : vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'est don Gaston lui-même, à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue; il m'a même priée de vous dire de sa part qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour; et qu'enfin il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins et par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de don Georges changea tout à coup de visage, et, regardant sa suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports; et, si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, et qu'il choisisse un plus honnête passe-temps que celui d'être toute la

journée à ses fenêtres, à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidèlement détaillé dans une seconde entrevue par Félicia, qui, prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendois pas finesse, et qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier et de l'encre à son amie, et me dit : Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à dona Helena en amant désespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, et surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela comme vous le savez si bien faire vous autres cavaliers, et je me charge du reste. J'espère que l'événement fera plus d'honneur que vous n'en faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier amant qui, trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue, et me dit que si les femmes savoient l'art d'entêter les

hommes, en récompense les hommes n'ignoroient pas celui d'enjôler les femmes. La soubrette prit mon billet en m'assurant qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne produisît un bon effet; puis, m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don Georges.

Madame, dit-elle en arrivant à dona Helena, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, et de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, et comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avois parlé de sa part. Alors, prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, et laissé dans la rue, étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit dona Helena, que vous m'ayez débarrassée de cet importun; mais il n'étoit pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs et des emportements. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a

retenue trop long-temps. Je dis trop long-temps, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée, que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une parole. Pendant ce temps-là, qu'a-t-il fait? Il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre; il m'a glissé dans la main un papier que j'ai gardé sans savoir ce que je faisois, et il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui, l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, et fit ensuite la réservée. En vérité, Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle, d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela don Gaston? et qu'en dois-je croire moi-même? Vous me donnez lieu, par votre conduite, de me défier de votre fidélité, et à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis et relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh! que non, madame, lui répondit la soubrette; il ne sauroit avoir cette pensée, et, supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas long-temps. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre, que vous l'avez regar-

dée d'un air glacé, et qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit dona Helena, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serois bien embarrassée s'il me falloit seulement en dire deux paroles. La fille de don Georges ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, et défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisoit, je les tins fermées pendant plusieurs jours pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens, et déjà les guitares se faisoient entendre, lorsqu'un cavalier, l'épée à la main, vint troubler le concert, en frappant à droite et à gauche sur les concertans, qui prirent aussitôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir et nous commençons un rude combat. Dona Helena et sa suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jalousies, et voient deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent don Georges et ses valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, et ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour

séparer les combattants. Mais ils arrivèrent trop tard : ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un cavalier noyé dans son sang et presque sans vie ; et ils reconnurent que j'étois ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Tout le monde me plaignit, et particulièrement dona Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous ? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries ; c'étoit une tendre amante qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, et à maudire son cousin don Augustin de Olighera, qu'elles jugeoient devoir être l'auteur de leurs larmes ; comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'étoit aperçu de mes intentions, sans en rien témoigner ; et, s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuse, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triste accident fut peu de temps après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étois, l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand dona Éléonor, ma tante, alla trouver don Georges, et lui demanda,

pour moi dona Helena. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardoit alors don Augustin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendoit que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighera avoit eu la liberté de la voir, et tout le loisir de s'en faire aimer; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que, ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène (1),

---

(1) Le nom de dona Helena peut amener sans doute cette comparaison, d'ailleurs très-peu flatteuse, de Pâris et d'Hélène. Dans le fait, Pâris fut un lâche; sa belle Hélène, pis encore. Pour elle, la Grèce et l'Asie luttèrent l'une contre l'autre; un million d'hommes périrent. Troie fut brûlée et saccagée; on n'épargna personne, excepté cette Hélène, cause honteuse de la guerre,

. . . . . *Teterrima belli*
Causa. HORAT.

Le Sage a déjà mis cette citation d'Hélène dans le premier récit que Fabrice fait à Gil Blas (Livre I, Chapitre XVII); mais Fabrice n'en fait qu'une plaisanterie qui

je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don Georges la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentiments, qu'elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, et d'imaginer des fêtes galantes en attendant le jour de nos noces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade où toute la noblesse de Coria et des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avoit aux portes de la ville du côté de Manroi. Don Georges et sa fille avec tous leurs parents et leurs amis en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un concert de voix et d'instruments, et fait venir une troupe de comédiens de campagne, pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une salle un homme qui de-

est placée dans son histoire, et qui ne convient pas si bien à une aventure d'un genre tragique et relevé comme celle de Cogollos.

mandoit à me parler d'une affaire très-importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris, et qui contenoit ces paroles : *Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, et vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser dona Helena.*

Don Augustin de Olighera.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur-le-champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, et dis à l'homme qui m'avoit remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoie que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain, avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette

réponse, je rejoignis mes convives, et repris ma place à table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus, pendant le reste de la journée, occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, et chacun rentra dans la ville de la même manière qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin, mais ce n'étoit que pour me trouver plus tôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour. Sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, et je partis tout seul comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon rival. Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains une seconde fois avec vous; mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grâce à la fille de don Georges, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela si vous persistiez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un

avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elles ne le sont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant; et je vais vous faire voir que le jour comme la nuit je sais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avois affaire à un ennemi qui savoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, et tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venoit de se passer à mon valet de chambre dont la fidélité m'étoit connue. Ensuite je lui dis : Mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connoissance de cet événement, prends un bon cheval, et vas informer ma tante de cette aventure. Demande-lui de ma part

de l'or et des pierreries, et viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia. Il me dit que dona Eléonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui réparoit l'affront que j'avois reçu au premier, et qu'elle m'envoyoit tout son or et toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille nouvelle pour aller dans le royaume de Valence m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours et d'y paroître avec agrément.

Tandis que, loin de mon Hélène, je me disposois à tromper, autant qu'il me seroit possible, mon amour et mes ennuis, cette dame à Coria pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi au sujet de la mort d'Olighera, elle souhaitoit au contraire qu'un prompt accommodement les fît cesser et hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, et je crois que sa constance auroit toujours triomphé

du temps, si elle n'eût eu que le temps à combattre; mais elle eut des ennemis encore plus puissants. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avoit été vainement disputée par don Miguel de Caprara son cousin, et il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bien fait. Il paroissoit doux et poli, et il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec tous les honnêtes gens de la ville, et sut toutes les affaires des uns et des autres.

Il n'ignora pas long-temps que don Georges avoit une fille dont la beauté dangereuse sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité; il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, et sut si bien la gagner, que le vieillard, le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, et la liberté de parler en sa présence à dona Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle: c'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don Georges, qui lui dit qu'il agréoit sa recherche; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus don Blas mit en usage toutes les galanteries dont

il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Félicia étoit pourtant dans les intérêts du cavalier, qui l'avoit engagée par des présents à servir son amour. Elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le père secondoit la suivante par des remontrances; et néanmoins ils ne firent tous deux, pendant une année entière, que tourmenter dona Helena, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que don Georges et Félicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : *Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier espagnol nommé don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu et unique héritier d'une riche veuve qui demeure à Coria sous le nom de dona Eleonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur, mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connoissez ce don Gaston, et en quoi consistent les biens de sa tante.*

Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, etc.

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amants; et la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bon-homme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connoissoient Hélène pour une fille fière et capable de prendre son parti sur-le-champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don Georges se chargea de lui annoncer lui-même mon changement, et, pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand qui auroit reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avoient formé. Le père, avec une émotion où il y avoit en apparence de la colère et du dépit, dit à dona Helena: Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parents me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidèle! C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Hélène prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, et demeure

accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes; mais bientôt rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, et dit d'un ton ferme à son père : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse; soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaston; je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, rien ne me retient plus; je suis prête à suivre don Blas à l'autel. Que mon hymen précède celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour! Don Georges, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenoit, et, s'applaudissant de l'heureux succès du stratagême, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que j'avois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la

lettre du marchand pouvoit avoir été supposée, et ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laissoit point à sa femme le temps de nourrir des pensées contraires à son repos; il ne songeoit qu'à l'amuser, et il y réussissoit par une succession continuelle de plaisirs différents qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle paroissoit très-contente d'un époux si galant, et ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parents de don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Reggio, dans la Calabre ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, et je me rendis enfin à Coria, sur les ailes de l'amour. Dona Eléonor, qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de don Georges, me l'apprit à mon arrivée; et, remarquant qu'il m'affligeoit: Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre cœur et de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.

Comme ma tante ignoroit qu'on eût trompé dona Helena, elle avoit raison de me parler ainsi, et elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étois pas

capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de savoir de quelle manière ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est-à-dire, à la dame Théodora, dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle; j'y trouvai par hasard Félicia, qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, et voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugeoit bien que je lui demanderois. Je l'arrêtai. Pourquoi me fuyez-vous? lui dis-je. La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes? ou cherchez-vous seulement à m'échapper, pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, et j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi? O ciel! répliquai-je avec surprise, que m'oséz-vous dire? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagême dont s'étoit servi Combados pour m'enlever dona Helena; et, s'apercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle

m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir, en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée; enfin, elle me donna des espérances qui soulagèrent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de dona Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles qu'on me feroit entrer secrètement chez don Blas, la première fois qu'il iroit à une terre où il alloit de temps en temps chasser, et où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt. Le mari partit pour la campagne; on eut soin de m'en avertir, et de m'introduire une nuit dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches; on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le passé, me dit la dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, et vous êtes dans l'erreur si vous me croyez disposée à flatter vos sentiments. Je vous le déclare, don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrète entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je plus satisfaite de mon

sort, s'il étoit lié au vôtre; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh! quoi, madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue, ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer, il faut encore que je vous bannisse de ma pensée! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste! Ah! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé, de reprendre son cœur? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, et cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Eh bien! répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paie votre passion de quelque reconnoissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire, l'épouse de don Blas ne sera point l'amante de don Gaston; prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, et que je me ferois un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux genoux de la dame. Je lui tins des discours touchants. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentiments de pitié qu'on se garda bien de laisser paroître, et qui

furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières et les pleurs, ma tendresse se changea tout à coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hélène, qui ne s'aperçut pas plutôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle! Est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer et faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne songeois qu'à tromper les efforts que faisoient la maîtresse et la suivante pour me sauver de ma funeste main; et je n'y aurois sans doute réussi que trop tôt, si don Blas, qui avoit été averti de notre entrevue, et qui, au lieu d'aller à la campagne, s'étoit caché derrière une tapisserie pour entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elle. Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, et ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite!

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux

qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme? en faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance? Percez-moi pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer dona Helena qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, et je sais si bon gré à mon épouse de ses sentiments vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un foible amant, soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, et réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Hélène et des lieux qu'elle habitoit. Deux jours après je retournai à Madrid; là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la cour et à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villaréal, grand-seigneur portugais, qui, pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a su que j'avois été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il

m'a fait aussi arrêter et conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet; il ne sauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble et Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit. Après quoi, je lui dis pour le consoler : Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce, qui tournera sans doute dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison. (1)

---

(1) On trouvera la fin de l'histoire de don Gaston et de dona Helena, ci-après, Livre XI, Chapitre XIII. Cette histoire intéressante est tirée d'une de ces Nouvelles que l'on substitua aux romans en plusieurs volumes, sous le règne de Philippe II. Ce règne « peut être appelé le siècle » des meilleurs écrivains dans tous les genres; on comp- » toit alors un très-grand nombre de petits romans appelés » *nouvelles*, genre qui appartient en propre aux Espagnols, » et dans lequel ils surpassent tous les écrivains des autres » nations. » *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*. Le Sage a pu intercaler quelques-unes de ces nouvelles comme des épisodes qui varient le tissu du roman de Gil Blas; mais il les choisit, les abrège et les rédige à sa manière. On peut lui appliquer ce vers de Marmontel :

Boileau copie ; on diroit qu'il invente.

CHAPITRE VII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles.

Serviteur généreux. — Nouvelles espérances.

NOTRE conversation fut interrompue par Tordesillas qui entra dans la chambre, et me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier; et, sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité : Noble châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, et vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité; j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordesillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune

homme, qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidèle Scipion; car je ne doutois pas que ce ne fût lui, et je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la tour; et sa joie, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, et il me serra sans façon entre les siens. Le maître et le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel. Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il; et, pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des archers que par vos propres domestiques, qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Salero, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti

de cette tour, où je ne vous crois pas pour long-temps pensionnaire de sa majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il savoit que son excellence n'avoit point de part à ma disgrâce. Oh ! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis qui a la confiance du duc d'Uzède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le ministère d'un valet, que la señora Sirena recevoit sous un autre nom le prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'étoit le comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le duc d'Uzède, et lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de sa majesté, qui fait enfermer sur-le-champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon

ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzède, ou pour mieux dire de Calderone. (1)

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le temps; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la cour; et je me flattai que son excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'espérance! Elle me consola tout à coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune vouloit se servir pour m'élever à quelque grand poste; car voici de quelle manière je raisonnois en moi-même: Le premier ministre a pour partisans don Fernand de Borgia, le père Jérôme de Florence, et surtout le frère Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissants, son excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'état pourra

---

(1) Calderone a réussi à faire emprisonner Gil Blas; mais il ne pourra pas se soutenir lui-même. Nous verrons ci-après la fin de son histoire qui n'est pas un roman, Livre XI, Chapitre IV.

bientôt changer de face. Sa majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lemos, qui me tirera aussitôt d'ici pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bienfaits pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux présents. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disoit avoir mis en dépôt chez l'orfévre, contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plûs. Il faut que nous soyons nés l'un et l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hom-

mes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, et, pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez, j'allois vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, et voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable. De sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier et un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

CHAPITRE VIII.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

Utilité des disgrâces. — Souvenirs tardifs. — Résolutions honnêtes.

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques,

nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis quand ils nous sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas et son secrétaire, plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaîté : on auroit pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, et je me trouvois bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferois point mal d'écrire au duc de Lerme; cela ne sauroit produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée? Eh! mais, répondit-il, les grands sont si différents d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre seroit reçue. Cependant je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compatit à

mes peines, et qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il; je souhaite que vous jugiez sainement de son excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante. Je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier et de l'encre. Je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, et que Tordesillas mit au-dessus des homélies mêmes de l'archevêque de Grenade.

Je me flattois que le duc de Lerme seroit ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point; et, dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid, qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au duc. Monseigneur, dit Scipion à son excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très-humblement de lire cette lettre qu'un guichetier par pitié lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre, et la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure,

bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, et dit d'un air furieux au courrier devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre : Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi. Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre excellence. Le duc ne repartit à mon intercesseur, qu'en le regardant de travers et lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne; et c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agents, dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations. (1)

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut appris le succès de sa commission,

---

(1) Ici, l'on perd de vue, pour quelque temps, le duc de Lerme. Mais il en sera question ci-après, Livre x, Chapitre 1; Livre xi, Chapitres 1 et suivants; et le roman, à son égard, ne sera jusqu'au bout que l'écho de l'histoire.

me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit; et, quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine (1). Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. J'étois si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie; mais je me sentois alors si las de vivre, que je sus bon

---

(1) C'étoit la déesse qui présidoit aux funérailles. (Horace en a souvent parlé. Dans sa belle épître à Auguste, il réfute ceux qui refusent de rendre justice au mérite de leurs contemporains vivants,

Et ne veulent placer au temple de mémoire
Que ceux dont Libitine a consacré la gloire.

Miranturque nihil nisi quod Libitina sacravit).

gré à Tordesillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je; avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez. Nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avoit fait venir un religieux de saint François pour me disposer à bien mourir : déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'étoit retiré : et moi-même croyant que je touchois à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit. Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre dans les Asturies, à mon père et à ma mère, qui doivent en avoir besoin s'ils sont encore vivants. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté, leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés mal-

gré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux; et, s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne! En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendois donc à passer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui selon leur pronostic devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir; et, rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avoit faite; et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudroit m'y rappeler. Je me proposai

plutôt, si jamais je sortois de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connois une personne qui pourra vous servir ; c'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite !

CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble.

Lectures qui nourrissent l'âme et qui la fortifient. — Projets de retraite.

SCIPION partit donc encore pour Madrid; et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordesillas me fournissoit plus de livres que je

n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux commandeur qui ne savoit pas lire, et qui ne laissoit pas d'avoir une belle bibliothéque, pour se donner un air de savant. J'aimois surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la cour, et mon goût pour la solitude. (1)

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un

---

(1) Ceci est dit en peu de mots, c'est la coutume de Le Sage. Il avoit là pourtant une assez belle occasion de s'étendre, s'il eût voulu, sur les *ouvrages de morale*, préférés par Gil Blas. Le *Huron* de Voltaire, étant à la Bastille, se console et se forme aussi par de bonnes lectures, dont il développe en détail les charmes et les avantages. Frédéric II se souvenoit du profit qu'il avoit tiré, par le même moyen, de son exil à Remusberg. Consulté de la part du Landgrave de Hesse, sur un plan d'éducation propre à un jeune prince, Frédéric répondit que le meilleur système, pour former l'héritier d'un trône, étoit de le mettre en prison. C'étoit une plaisanterie; mais un auteur françois en a fait le sujet d'un livre sérieux. Voyez ce livre intitulé : *Paradoxe, que les adversités sont plus nécessaires que les prospérités, et qu'entre toutes, l'état d'une étroite prison est le plus doux et le plus profitable*, ouvrage en vers, par Odet de La Noue. *La Rochelle*, 1588, *in*-8°.

Gil Blas reparlera de son amour pour la lecture et du choix de ses livres, quand il aura trouvé une bibliothéque dans le château de Lirias, Livre x, Chapitre VII.

air gai : Pour le coup, seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles! Madame la nourrice (1) s'intéresse pour vous. Sa suivante (2), à ma prière et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à

---

(1) *Dona Anna de Guevarra,* dont l'avarice sera peinte des plus vives couleurs, dans l'histoire de Scipion, Livre x, Chapitre xii, vers la fin du Chapitre.

(2) Cette soubrette s'appeloit aussi *Catalina,* et il en sera reparlé dans l'histoire de Scipion, Livre x, Chapitre xii. Ici, cette suivante avide vend le crédit de sa maîtresse, et *cent pistoles consignées* sont le prix de l'ordre du roi qui met Gil Blas en liberté: mais il ne faut pas croire que Le Sage ait été réduit à chercher en Espagne les modèles et les exemples de cette prostitution des faveurs de l'autorité. Il a rappelé simplement ce qui se passoit à Versailles sous madame de Maintenon. « La favorite qui gouvernoit si » despotiquement la France et le monarque, étoit elle-» même assez rudement gouvernée par *Nanon Babbien,* » vieille servante qu'elle avoit conservée du ménage de » Scarron, et qui, par la force de l'habitude et des soins » domestiques, avoit pris sur elle un irrésistible ascen-» dant. Cette fille grossière, avide, inabordable, étoit re-» cherchée par les plus grands seigneurs. On a su que la » nomination de la duchesse de Lude, à la place de dame » d'honneur de la Dauphine, qui viola tant de promesses » et surprit si fort la cour, avoit été négociée avec cette » *Nanon* par l'entremise d'une autre vieille servante, » moyennant 60,000 francs. J'ai bien cherché si, à cette » époque du grand règne, il n'avoit pas existé en France

prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher; et ce prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avoit, non sans peine, obtenu du roi ma liberté; ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, grâces au ciel, vous êtes libre! Les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa majesté vous défend de vous montrer à la cour, et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendois du roi qu'une grâce, il m'en fait deux.

» quelque autre pouvoir encore supérieur; mais j'avoue » qu'il ne m'a pas été possible de monter plus haut que » *Nanon Babbien.* » (M. Le Montey, *Monarchie de Louis XIV*, pages 423, 424.)

Étant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, et remercié mille fois Tordesillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui (1). Nous prîmes gaîment la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cents doublons. Chemin fesant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agréments de la vie champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols et murmurer les ruisseaux : tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, et tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami,

---

(1) Le bon Tordesillas reparoîtra dans cette histoire, et Gil Blas lui rendra service, ci-après, Livre XI, Chapitre XIII.

tous les différents plaisirs qui nous attendent dans la solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter : quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des aliments exquis, elle est toute en nous; et cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes (1)? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une

(1) Diogène est assez connu; mais il est étonnant que ce philosophe cynique n'ait pas encore figuré sur notre théâtre. Regnard y a mis *Démocrite* d'une manière trop chargée. *Diogène dans son tonneau*, prêteroit davantage. C'est le sujet d'une comédie italienne de l'abbé Chiari, qu'il seroit aisé d'ajuster à la scène françoise.

terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans sa maison,* dit Hésiode, *ne nuit pas, au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux,* ajoute-t-il, *posséder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir.*

Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoissez les poètes grecs! Eh! où avez-vous fait connoissance avec Hésiode? Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui étoit un grand commentateur (1). Il vous faisoit en moins de rien un gros volume. Il le composoit de passages hébreux, grecs et latins, qu'il tiroit des livres de sa bibliothéque et traduisoit en castillan. Comme j'étois son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée (2).

---

(1) Ignacio de Ipigna, dont Scipion reparlera plus amplement dans son histoire, ci-après, Livre XI, Chapitre XII.

(2) MM. de Port-Royal avoient suivi cette pratique dans leur savante école. Les jeunes gens qu'ils élevoient avoient

Mais, pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique? J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmants, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Eh bien! lui dis-je, soit; arrêtons-nous à l'Aragon : j'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination!

CHAPITRE X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue; et de quel événement cette rencontre fut suivie.

Probité d'un dépositaire. — Amis généreux. — Domaine champêtre. — Adieux à l'espérance et à la fortune.

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Sci-

---

des recueils de sentences et de maximes de ce genre qu'on leur faisoit traduire et apprendre par cœur. Nicole avoit donné en 1659 l'*Epigrammatum delectus*. Thomas Guyot, maître d'études dans cette fameuse abbaye, a tiré de ce livre celui des *fleurs morales et épigrammatiques des anciens et des modernes*, in-12, 1669; ce travail servit au Dauphin et lui fut dédié.

pion avoit logé dans ses voyages; et la première chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je : outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, et venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que.... Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfévre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étoient écrits sur des étiquettes. *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane*. Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié. (1)

---

(1) La conduite de Salero est nette et ne ressemble point à celle du *saint prêtre*, dont il sera parlé ci-après (Livre x, Chapitre vi), *et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.*

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avoit fait; et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avoient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté, je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allois et venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde allemande chez lequel don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce cavalier allemand, qui m'ayant aussi reconnu, vint à moi et m'embrassa. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs don César et don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et de plus logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville, pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en reconnoissance des services que ses aïeux ont rendus à l'état. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans

qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux, et cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire il me mena chez lui sur-le-champ. J'étois curieux d'éprouver don Alphonse, et de juger par la réception qu'il me feroit, s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle où il jouoit aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu et se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avança vers moi avec transport, et me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu! J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pourtant pas un crime, je vous sais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce temps-là, vous auriez dû me donner de vos nouvelles, et m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où don

Fernand, mon beau-frère, m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être secrétaire et confident du duc de Lerme. Seroit-il possible, s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement! Quoi, vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre? J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais, et il faut que je vous en donne des marques puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter.

Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main; et, plus charmé de son bon cœur que de son bienfait, Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la connoissance d'un service que je vous ai rendu; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi-bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter, Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là, seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs; je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit; et, loin d'en désirer davantage, je consentirois plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que de la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit guère moins paroître de joie que son fils en me voyant; et, lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin, le père et le fils me menèrent sur-le-champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'étoit plus à eux, et que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach; et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions

une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine? me dit-il. Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je, et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo et d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre ermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein; il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de temps, me dit-il: je me suis assuré déjà d'une chaise roulante; achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviedo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il

nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau; et je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes et Fortuna, valete!
Sat me lusistis ; ludite nunc alios ! (1)

---

(1) Furetière rapporte ce distique comme une épitaphe qu'un M. B** s'étoit faite à lui-même. Il le traduit ainsi :

« J'ai à la fin trouvé le port. Adieu, espérance et fortune qui » m'avez entretenu toute ma vie de vos chimères; je n'ai plus » affaire à vous, et vous pouvez présentement vous moquer des » autres ! »

(Extrait du *Furetieriana.*)

Ce distique latin étoit connu long-temps auparavant. On prétend qu'il a été fait dans le seizième siècle, pour un cardinal de Lamarck. Ne pourroit-on le rendre en vers, d'une manière plus exacte que Furetière ne l'a traduit en prose :

Je suis au port, et j'y demeure.
Fortune, ambition, vaine espérance, adieu!
Long-temps de me bercer vous vous fîtes un jeu :
Bercez-en d'autres à cette heure!

On pourroit observer aussi que cette inscription latine a vraisemblablement inspiré le quatrain françois qu'on dit que Benserade avoit mis sur un arbre de son jardin de Gentilly, quand il se retira du monde :

Adieu, fortune, espoir! adieu, vous et les vôtres!
Je viens ici vous oublier.
Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier!

N. B. C'étoit par cet adieu aux illusions de ce monde que finissoit d'abord l'histoire de Gil Blas, publiée en neuf Livres, en 1724.

Il est bien remarquable que le baron de Kniedgge, auteur du *Gil Blas allemand*, termine aussi les aventures de son Pierre Claus de Clausbach, en lui faisant quitter la cour où il étoit ministre, pour aller achever, dans sa terre de Richetal, voisine de Hambourg, une vie assez singulière, dont voici le tableau : Né dans la poussière, protégé par une dame bienfaisante, favorisé d'une éducation au-dessus de sa naissance; arraché à l'indigence, élevé à l'état de domestique; plus heureux au milieu de ses infortunes mêmes qu'il n'auroit jamais pu l'être dans la chaumière paternelle; souvent dans l'aisance, quelquefois riche, miraculeusement délivré de beaucoup de dangers, n'ayant jamais à se plaindre des rigueurs du sort dans les différentes conditions de valet, de soldat, de médecin pseudo-hermétique, d'auteur et de comédien; n'éprouvant que des malheurs passagers; traîné comme une victime à l'autel, et forcé, par un hasard singulier, de s'unir avec une femme douce, aimable et riche; acquérant des connoissances utiles dans des voyages faits aux frais d'autrui; admiré et applaudi comme musicien, parvenant à être secrétaire d'un prince, nommé directeur de ses finances par le moyen d'une chienne de Bologne; revêtu des titres de noblesse, placé au plus haut rang, décoré d'un ordre; se croyant au-dessus de tous les événements; il se voit disgracié et exilé, pour avoir fait sentir, par un mouvement du pied, que le prince, son auguste maître, manquoit à la mesure en jouant de la flûte dans un concert. Enfin, il prend son parti, achète un domaine rustique aux portes

de Hambourg, et là, se réveillant du songe des grandeurs du monde, il jouit désormais des richesses de la campagne et des beautés de la nature.

On voit que cette histoire a quelque ressemblance avec l'histoire de Gil Blas, jusqu'à sa résolution de demeurer dans le hameau où il s'étoit flatté de rencontrer un port. Rien ne paroissoit y manquer. Le Sage seul pensa que l'histoire étoit incomplète; qu'il n'étoit pas probable que Gil Blas, enivré du tourbillon du monde, eût formé sérieusement le dessein d'aller vivre dans une solitude, qu'il falloit le revoir de nouveau sur la scène dont un premier malheur avoit pu l'écarter, sans l'en avoir encore entièrement désabusé. Gil Blas se flattoit, il est vrai, d'avoir fait ses adieux au monde; il gravoit ces adieux sur la porte de sa retraite. Pourroit-il être assez sensé pour s'y tenir, et ne pas s'exposer à de nouveaux orages? La morale de cette histoire exigeoit que Gil Blas éprouvât bientôt l'inconstance si naturelle au cœur humain; qu'on le vît enchanté d'abord de son château de Lirias, mais qu'il trouvât ensuite des motifs d'en sortir; qu'enfin de nouvelles épreuves pussent montrer dans sa conduite les progrès et les fruits de l'âge et de l'expérience.

D'ailleurs, Le Sage avoit laissé dans les neuf premiers Livres bien des pierres d'attente. Plusieurs histoires commencées n'y étoient pas finies. On a dû le voir par nos notes. La suite de Gil Blas étoit donc nécessaire pour l'achèvement du tableau et l'instruction du lecteur. L'idée seule de cette suite étoit un coup de maître. On ne lui rendit pas justice dans le temps où elle parut, et nous serions contents que nos réflexions la fissent mieux apprécier.

Les trois premiers volumes, ou les neuf premiers Livres,

avoient dû leur succès à une peinture caustique des vices répandus, et se montrant effrontément comme des mœurs reçues et des usages ordinaires. C'étoit le même caractère équivoque et hardi de la pièce de *Turcaret*. Dans le dernier volume, ou les trois derniers Livres, il s'agissoit de ramener à une meilleure conduite un homme détrompé des erreurs par lesquelles il avoit dû passer, pour arriver à une vie plus régulière et plus morale. Si ce dernier plan du tableau peut paroître un peu insipide, est-ce la faute de l'auteur? mais c'est à lui de se défendre. Laissons-le donc parler lui-même, en continuant nos remarques, moins pour faire sentir le mérite de son ouvrage, que pour donner la clef des allusions qu'il renferme et achever de démontrer, par ces allusions, l'origine toute françoise du roman de Gil Blas. Nous serons obligés de faire ressortir encore bien des anachronismes, dont Le Sage rioit sans doute. Il savoit très-bien que son genre n'a pas des règles fort sévères. L'oracle du Parnasse a dit :

> Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
>
> BOILEAU.

Nous mettons donc peu d'importance aux fautes que nous relevons dans ce chef-d'œuvre de Le Sage; mais on sent que ces fautes même, pardonnables à un François occupé de peindre Paris sous le nom de Madrid, seroient inconcevables dans un écrivain castillan; ces inexactitudes assurent d'autant mieux la propriété de Gil Blas au véritable auteur qu'on a voulu en dépouiller.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado son ancien maître. Il rencontre par hasard le seigneur Manuel Ordonez, administrateur de l'hôpital.

Bonne résolution, soutenue. — Déclamations contre la médecine chimique. — Médecin en contradiction avec lui-même. — Triste destinée des beaux esprits.

Dans le temps que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul v nomma le duc de Lerme au cardinalat (1). Ce pape, voulant établir l'inquisition dans

(1) Cette promotion, qui est de 1618, fixe la date de cette partie de Gil Blas d'une manière positive.

Le duc de Lerme avoit pensé que le chapeau de cardinal lui assureroit à jamais les priviléges de l'Église ; et en effet, sans le respect qu'on avoit alors en Espagne pour cette dignité, il est infiniment probable que ce premier ministre auroit été sacrifié comme le fut son secrétaire. « Le duc de Lerme se défioit de sa faveur, et crut se » mettre à l'abri de la disgrâce en obtenant la pourpre

le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré collége, trouvèrent, comme moi, que l'Église venoit de faire une belle acquisition. (1)

Scipion, qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal. Peut-être, me dit-il, que son éminence, vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous, et pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirois incessam-

---

» romaine. Le pape lui envoya le chapeau et l'anneau. Cet » honneur, qui est réservé aux princes du sang royal, parut » précipiter la chute de celui qui venoit de le recevoir. » Son propre fils, le duc d'Uzède, qui déjà lui avoit ravi » la place de favori, lui enleva celle de premier ministre, » le fit chasser de la cour et exiler dans ses terres. » (*Anecdotes espagnoles*, sous l'année 1618.)

(1) Ces mots, pris à la lettre, auroient l'air d'un éloge.

L'ironie est perfide, et flatte en apparence
Ceux même qu'elle insulte avec plus d'assurance;
Elle choisit ses mots; tous semblent caressants;
Mais le ton qu'elle y met leur donne un autre sens.

Les Tropes, Chant III.

ment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias? Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes grâces, quand il m'offriroit la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris; je veux aller à Oviédo chercher mes parents, et me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite? Ce soupçon blesse mon zèle et mon attachement. Quoi! Scipion, ce fidèle serviteur, qui, pour partager vos peines, auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices! Non, Monsieur, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambi-

tion. Eh bien ! puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocents et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux, dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, et le second à Ségovie (1), d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordesillas, je gagnai Penafiel sur le Duero, et le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause. Mon en-

---

(1) On a justement critiqué le chemin que Gil Blas suit ici pour se rendre au septentrion de Madrid, par Alcala de Henarès, qui est à l'est de cette ville. C'étoit un grand détour pour arriver à Ségovie Le jésuite qui veut restituer Gil Blas à un écrivain espagnol, soutient qu'un homme du pays n'auroit pas commis cette faute, et il croit que Le Sage a fait tout exprès fausse route pour déguiser son plagiat. Il est plus simple de penser que ce n'est de sa part qu'une distraction, que sa mémoire l'a trompé, et que cette erreur même est une preuve en sa faveur, ainsi que les anachronismes que ce même chapitre nous offre encore à relever, et qui n'ont pu partir que d'un auteur françois.

fant, lui dis-je, c'est que j'ai long-temps exercé ici la médecine. Je n'y puis penser tranquillement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches Que dis-je? il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces! Quelle imagination! dit mon secrétaire. En vérité, seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords? Oh que non! ils vont toujours leur train, rejetant sur la nature les accidents funestes, et se faisant honneur des événements heureux.

Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je suivois fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée et de la fréquente boisson, qu'il appeloit ses deux spécifiques pour toutes sortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés. Vive Dieu! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir et de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore, et qu'il soit à Valla-

dolid : ce que j'ai de la peine à croire; car il étoit déjà vieux quand je le quittai, et il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort, mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvements, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valoit guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules, que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin : nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement; est-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre commensal et votre substitut? Quoi! c'est vous, Santillane, me répondit-il en m'embrassant d'un air affectueux? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis

bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation? Vous avez sans doute toujours pratiqué la médecine? C'est à quoi, repris-je, j'avois assez de penchant; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grâce de vous préserver de l'amour dangereux de la chimie. Ah! mon fils, poursuivit-il d'un ton douloureux et déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années! Vous m'en voyez surpris et indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur et la dignité. Cet art, qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption et à l'*impéritie* (1); car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt*. On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii* (2). Des

---

(1) *L'impéritie* étoit un mot nouveau, dérivé du latin par les vieux médecins, pour caractériser l'ignorance et l'inexpérience de leurs jeunes confrères.

(2) *Le Char triomphal de l'Antimoine* est le titre d'un livre de Basile Valentin. Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1677. Il est donc impossible que Sangrado

échappés de l'école de Paracelse (1), des adorateurs du *kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je? tout est méconnoissable dans leur méthode. La saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage (2). Les purgatifs, autrefois doux et benins, sont changés en émétique et en kermès (3). Ce

---

ait pu y faire allusion en 1618, époque de ce chapitre de Gil Blas, époque fixée dès les premières lignes par la promotion du duc de Lerme au cardinalat.

L'antimoine est un minéral qui a excité de grandes disputes parmi les médecins. Il fut défendu à Paris en 1566. Cent ans après, un autre arrêt du parlement cassa le premier, et permit l'usage de l'antimoine.

(1) Paracelse étoit né en Suisse, dans le quinzième siècle. Il attaqua violemment la doctrine de Galien, et changea, en effet, la face de la médecine, par l'usage de l'antimoine, du mercure et de l'opium.

(2) Anachronisme remarquable. Cette saignée du pied, que Sangrado proscrit comme une innovation, n'a été recommandée que long-temps après. Ici, Le Sage fait allusion au célèbre Silva, médecin loué par Voltaire, qui mourut à Paris en 1742, et qui avoit publié un Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, *et principalement de celle du pied*, in-12, 1727. Cet ouvrage étoit opposé aux *Observations sur la saignée du pied*, publiées par le médecin Hecquet, en 1724.

(3) Voici un autre anachronisme. Le *kermès* dont il

n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le kermès sans savoir ce que c'étoit, et donnai au diable à tout hasard ceux qui l'ont inventé. Scipion, remarquant que je m'égayois dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chimie. Feu mon grand'oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sang ne peut mentir : je servirois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorants dont vous vous plaignez avec tant de justice et d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile!

---

s'agit ici n'est pas le vermisseau qui sert à la teinture, mais une préparation d'antimoine dont Sangrado ne pouvoit pas même avoir la première idée. Ce n'est que dans le temps où Le Sage écrivoit, que ce dernier kermès commençoit à être connu à Paris, sous le nom de *poudre des Chartreux*. Voyez la note 2 de la page suivante.

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine (1); au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès et de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes et les potions cordiales, et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusque dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des frères qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens (2). Ces singes de médecins s'appliquent à la chimie, et font des

(1) *Le brigandage de la médecine* étoit précisément le titre d'un ouvrage du médecin Hecquet, publié à Paris en 1732, 2 parties *in*-12, trois ans avant l'édition des trois derniers Livres de Gil Blas, en 1735.

(2) En effet, ce fut le frère Simon, apothicaire des Chartreux de Paris, qui mit le kermès en vogue au commencement du dix-huitième siècle. Ce religieux tenoit la recette du chirurgien Laligerie, à qui un chimiste allemand l'avoit donnée; et il la vendit à Louis XV, dans le temps de la régence du duc d'Orléans. Ces circonstances si précises appartiennent donc à l'époque où Le Sage écrivoit Gil Blas, et non à celle où Sangrado est censé s'élever avec tant de chaleur contre le kermès minéral, dont il ne pouvoit avoir aucune connoissance.

drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs révérends pères. Enfin, il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le kermès, avec l'émétique (1) et la saignée du pied ! Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs ; je gémis avec vous, et partage vos alarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chimie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnoie cause la ruine des états. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas près d'arriver !

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille servante qui apportoit au docteur une soucoupe sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une étoit pleine d'eau, et l'autre de vin.

---

(1) L'émétique n'étoit sûrement pas connu à Valladolid du temps de Sangrado ; ce remède étoit si nouveau même en France, en 1658, que Vallot, premier médecin de Louis XIV, s'opposa de tout son pouvoir à ce que l'on risquât ce remède sur le monarque, tombé dangereusement malade à Calais. Dusausoi, médecin d'Abbeville, insista pour administrer ce breuvage à Louis XIV, et eut l'honneur de le guérir.

Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les trois quarts d'eau; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnoit sujet de lui faire. Ah! ah! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin, vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson, vous qui pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau, et qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin! Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque, dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse comme une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; que, sur cette définition, vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sedillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous avez reconnu votre erreur, et que le vin n'est

pas une funeste liqueur (1), comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrassèrent un peu notre docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin; mais la honte et la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne savoit que me répondre, et il en étoit tout confus (2). Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière; et un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux praticiens. Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado; ne vous lassez point de décrier le kermès, et frondez sans cesse la saignée du pied. Si, malgré votre zèle et votre amour pour l'*orthodoxie* médicale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

---

(1) Nouvelle allusion précise au médecin Hecquet, qui avoit publié un Traité étendu sur les *vertus de l'eau commune*, comme nous l'avons déjà dit dans les notes du Livre II, Chapitres II et III.

(2) Hecquet vivoit encore lorsque Le Sage publioit le dernier tome de Gil Blas; ce qu'il dit feroit croire que ce docteur, devenu vieux, auroit mis du vin dans son eau; mais c'est une plaisanterie qu'il ne faut pas prendre à la lettre, et qui ne sert qu'à mettre Sangrado en contradiction avec lui-même.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire et moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant et original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire (1). Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable et discret seigneur Manuel Ordonez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des pauvres. A ces mots il me regarda fixément, et me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. Je n'en suis point étonné, repris-je, il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait attention à moi ; j'allois chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfants ; vous avez fait ensemble bien des

(1) Livre I, Chapitre XVII ; Livre II, Chapitres I, II et suivants.

tours de jeunesse. Eh! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appelez-vous des œuvres mêlées? me répliqua-t-il. Cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose; il fait des comédies et des romans; en un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh! je n'en doute nullement, reprit Ordonez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant qu'il lui plaira; ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses, lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je; la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre seigneurie; il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel. Je l'aimois; et j'allois, en l'élevant de

poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel-esprit. L'insensé! il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étoient dans cette ville; la pièce réussit, et la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Vega; et, préférant la fumée des applaudissements du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je voulus, par compassion, lui faire changer de sentiment; je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre (1); je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta l'administrateur; le garçon que j'ai pris après lui pour me servir en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, et qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit; il remplit actuellement à

---

(1) Allusion à une fable d'Ésope, imitée en peu de mots par La Fontaine.

> Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
> La quitta pour l'image. . . . .
> A toute peine il regagna les bords,
> Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.
>
> Livre VI, Fable 17.

C'est la Fable quatre du premier Livre de Phèdre.

l'hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continue son voyage, et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son père; suites de cette mort.

Aveux honteux. — Juste repentir. — Funérailles indiscrètes. — Affront public et mérité.

De Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux, et deux habitants seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave; et Bertrand, mon *Moço de mulas* (1), ne paroissoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu spadassin.

---

(1) *Mozo de mulas*, celui qui a soin des mules, muletier. *Mozo* se prononce *moço*, comme Le Sage l'a écrit.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Perez. J'étois bien aise de m'informer dans quel état se trouvoient mes parents, avant que de me présenter devant eux; et, pour le savoir, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par saint Antoine de Pade (1)! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même; je le reconnois bien; il n'a presque point changé : c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire; mais de grâce apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation.

---

(1) Saint Antoine de Padoue, le Thaumaturge de son siècle, étoit né à Lisbonne. Il a une grande réputation en Espagne et en Portugal. En 1705, on lui expédia la commission de général en chef de l'armée portugaise, avec un traitement énorme perçu, au nom du saint, par les moines de son couvent.

Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse : dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bon homme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin, selon toutes les apparences : votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre : telle est leur situation.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie; et, suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai, lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits. Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à son dernier moment. Quoique environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque

connoissance. Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençoient à se fermer pour jamais; il les attacha sur moi; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvoit, que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains; et, tandis que je la baignois de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger sans modération; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié (1). Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru; et, quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'in-

(1) Par ce petit reproche à la mémoire de son père, Gil Blas voudroit diminuer ses torts envers l'auteur de ses jours; comme si quelque chose pouvoit jamais justifier une pareille ingratitude ! Ce trait est remarquable; il se reproduira, quand Gil Blas apprendra la perte de sa mère (ci-après, Livre XI, Chapitre VIII).

gratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parents. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurois peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse; il n'y parut pas sensible. Ma mère avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbécille sans répondre rien. Quand le sang et la reconnoissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là, Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines, et confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudroit m'entretenir, et que la présence d'un

homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, et lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère; nous allons avoir ensemble un entretien qui durera long-temps; la bonne dame, si tu restois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre; et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans des maisons où elle avoit été duègne, et me dit làdessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame étoit un peu prolixe dans ses récits; elle m'auroit fait grâce des trois quarts de son histoire, si elle en eut supprimé les circonstances inutiles. (1)

---

(1) Encore un petit coup de langue du caustique Gil Blas, contre sa pauvre mère, *avec tout le respect qu'il doit à sa mémoire!* Mais il n'y a respect qui tienne contre les traits de caractère.

Elle finit enfin (1) sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître; et, quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune; et l'ambition qui me dominoit ne me permettoit guère de penser à mes

---

(1) *Finir enfin*, ce pléonasme étoit familier à Le Sage. Il l'a répété dans le titre de son dernier Chapitre (ci-après, Livre XII, Chapitre XIV).

parents. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin; il me reprocha même, dans des termes peu mesurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et, perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute si l'épicier manquoit de politesse, et que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominoit, la voix du sang se fit entendre; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parents; et, rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice et par l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade; et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature

tous ses droits, et qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse, je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon père; mais puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile. (1)

Je vous sais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, et je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est, et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présente-

(1) Ce discours est parfait. Il falloit ce retour à des sentiments naturels pour réconcilier le lecteur avec le héros, et cette suite du roman étoit tout-à-fait nécessaire, afin de mettre en action le fruit des leçons de sagesse qu'avoient fait goûter à Gil Blas ces deux grandes institutrices, *la prison et la maladie*.

ment que du soin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi; c'est mon secrétaire, il a de l'esprit et du zèle; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissoit: Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux; il ne sauroit être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus malaisés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravedis. Je ne regarde là-dedans que mon maître: il a été favori du duc de Lerme, son père doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Un reste de vanité que je conservois encore, se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes

manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte-blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les fauxbourgs; tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, et firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. Ce ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneurs après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand et moi, quand nous sortîmes de l'église; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, et conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, et protestât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en

eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit, et qui étoient autant d'effets des discours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userois avec elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais comme il ne paroît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère; car je ne la tiendrois pas; je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, et dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château? Je n'en sais rien, repartit-

elle; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez; elle sera ma bru, je serai sa belle-mère; nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier; mais quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témérairement, reprit ma mère; et je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang, et je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, et lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée; après quoi je payai la première année d'avance; et je sortis d'Oviédo le

lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Étienne (1). Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes.

CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias; description de son château, comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva.

Aimable solitude. — Cuisinier de prélat. — Fête de Village. — Charmes de la propriété.

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia; et, continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à

(1) Saint Étienne, premier martyr de Jésus-Christ, apidé par les Juifs, pria Dieu, en mourant, pour ses persécuteurs.

voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite et à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire, en me le montrant du doigt : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécénas (1). Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Tant pis, s'écria Scipion; je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière. Ce n'en est pas tout-à-fait une, lui répondis-je; mais souviens-toi que je

(1) Ce n'étoit pas si peu de chose que cette campagne d'Horace; mais il affecte de n'en faire que des descriptions modestes. Voyez comme il commence une de ses satires.

C'étoient là tous mes vœux : un modique domaine;
Un jardin arrosé d'une pure fontaine;
Un bois de peu d'arpents. L'indulgence des dieux
Me prodiguant ces biens, a surpassé mes vœux.

Livre I, Sat. VI. *Traduction de* M. Daru.

t'en ai toujours fait une description très-modeste ; et, dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons ; c'est mon château.

Comment diable ! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison. Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, et entourée de pays plus charmants que les environs même de Séville, appelés par excellence le paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût ; en vérité, je le trouve charmant ; une rivière l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour (1). L'aimable solitude ! Ah ! mon cher

---

(1) Horace exalte aussi sa maison de campagne, par l'ombrage et par la fraîcheur, avantages si recherchés des habitants d'un pays chaud :

> Ne me demandez plus si dans mon ermitage
> L'olivier de Pallas prodigue son ombrage ;
> Si la vigne féconde à mes ormeaux s'unit ;
> Si le blé de mes champs à leur maître suffit :
> Je vous en décrirai le site et la nature.
> J'habite, entre deux monts, une vallée obscure ;
> Le soleil sur son char la salue en naissant,
> Et ses derniers rayons y plongent au couchant :

maître, nous avons bien la mine de demeurer ici long-temps! Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre asile, dont tu ne connois pas encore tous les agréments.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussitôt que Scipion eut dit que c'étoit le seigneur Gil Blas de Santillane qui venoit prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle où je fus à peine arrivé, que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron: que don César et don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais; avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs

---

Vous seriez enchanté de sa fraîcheur extrême.
Tout y porte des fruits, jusques au buisson même,
Et le chêne y prodigue, étendant ses rameaux,
Son ombrage à son maître et ses glands aux troupeaux;
Vous diriez que Tarente est aux portes de Rome, etc.

Traduction de M. Daru, Épître xvi, Liv. i.

prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, étoit le principal de ces domestiques, et portoit la parole; il faisoit l'agréable : il me dit qu'il avoit fait une ample provision de toutes sortes d'excellents vins; et que pour la bonne chère, il espéroit qu'un garçon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, sauroit composer des ragoûts qui piqueroient ma sensualité. Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir-faire. Promenez-vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par votre seigneurie.

Je laisse à penser si je négligeai cette visite; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que don César et son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartements qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Dans l'un, il y avoit une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupoient

le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût; c'étoit une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très-considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts; nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentoient de grands verres qu'ils remplissoient jusqu'aux bords, d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé; mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, il me le témoignoit par des regards parlants, et je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot pourri, et acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé

comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais et agréable. (1)

Si mon secrétaire avoit paru jusque-là fort satisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvoit se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César, qui venoit de temps en temps à Lirias, prenoit plaisir à le faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui

---

(1) La sieste est ce que nous appelons la méridienne ou le sommeil que l'on prend après midi. Ce régime étoit connu des anciens. Nestor et Auguste dormoient quand ils avoient dîné. Des fondateurs d'ordres religieux en ont fait une règle, parce que c'étoit un usage de l'Italie. Si l'on consulte les médecins sur cet usage, ils ne sont pas d'accord :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.

En Espagne, la question est décidée par le climat, et la sieste est obligée. On croit qu'elle doit être saine, parce qu'on aime à s'y livrer.

conduisoit, en descendant toujours, au logement du fermier, et que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes, et nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquelles se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement; et, pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitants du hameau, qui, s'étant assemblés là, tiroient et dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient la plupart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plutôt, qu'ils crièrent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur! qu'il soit le bien-venu à Lirias! Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, et me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma

protection ; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous!

Le cuisinier, l'aide de cuisine et le marmiton n'étoient pas oisifs pendant ce temps-là; ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait; et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsque étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés et du chocolat à la crême. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène, et de plusieurs autres sortes de vins délicieux ; et, quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent à me déshabiller; mais quand ils m'eurent donné ma

robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de maître : Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous, et, retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater. Eh bien ! lui dis-je, mon ami, que penses-tu du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva ? Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas, moi, lui répliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? Non, il ne nous faut, avec Bertrand, qu'un cuisinier, un marmiton et un laquais ; cela nous suffira. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus ; et, se conformant à mes sentiments, il approuva la

réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, et va voir les seigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine.

Reconnoissance, modestie et discrétion.

J'ACHEVAI de me déshabiller, et je me mis au lit, où, ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux; et, pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine; mais ce plaisir n'étoit pas pur : je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même temps à soutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne seroit pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin,

et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied ; et, tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne crois pas que tu désapprouves mon dessein ; je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner ; demeure ici pendant mon absence ; je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il ; faites bien votre cour à don Alphonse et à son père : ils me paroissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, et très-reconnoissants des services qu'on leur a rendus : les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir ; et, tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, et de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du

gouverneur; j'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui y étoit alors avec don César son père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai, et, les abordant tous deux avec respect : Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux; mais ils m'en empêchèrent, et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Eh bien! mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre terre? Oui, seigneur, lui répondis-je; et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela? répliqua-t-il; a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte? Non par elle-même, lui repartis-je; au contraire, j'en suis enchanté : tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est; mais vous savez que vous la refusâtes, et nous avons cru devoir

faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je; votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes désirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense? indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma volonté. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père et le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque don Alphonse m'interrompit en me disant: Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera bien aise de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu; et j'ajoute à la reconnoissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à

madame la gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle ; et, après force compliments de part et d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venoient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment : ils me firent d'autant plus de civilités, que don César leur dit que j'avois été un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que don Alphonse avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence, car tout se sait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal. Les uns en faisoient ou affectoient d'en faire de grands éloges ; et les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par là m'engager à me répandre sur le compte de son éminence, et à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, et je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensois ; mais je retins ma langue, et cette petite victoire que je remportai sur moi me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives, après le dîner, se retirèrent chez

eux pour faire la sieste; don César et son fils, pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartements.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint, d'un air respectueux, m'aborder en me disant: Le seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer? Je lui demandai qui il étoit. Je suis, me répondit-il, valet de chambre de don César; j'étois un de ses laquais dans le temps que vous étiez son intendant; je vous faisois régulièrement tous les matins ma cour, et vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduisoit secrètement dans la chambre de la dame Lorença Séphora? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue? Hélas! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, et mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de don César, m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit

des excuses de m'avoir arrêté, et me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer en me rappelant cette duègne infortunée; et, m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'étoit plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi-bien que les beaux portiques de la Bourse; mais une grande maison que j'aperçus, et dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un si grand concours d'hommes et de femmes, et bientôt je fus au fait, en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte : *La posada de los representantes* (1). Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là pour la première fois une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero. (2)

---

(1) Les comédiens. (*La posada*, la maison; *de los representantes*, des acteurs).

(2) Il n'y a jamais eu de poète espagnol qui s'appelât *Triaquero*.

Ce n'est que pour avoir lieu d'attaquer Voltaire sous ce nom peu flatteur, que Le Sage a conçu l'idée de l'épisode

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.

Jugements des contemporains; leur incertitude.

Je m'arrêtai quelques moments à la porte pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine et richement habillés, et des figures aussi plates que mal vêtues. J'aperçus des dames titrées, qui descendoient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, et des aventurières qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur et son épouse arrivèrent. Ils me démêlèrent dans la foule, et m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de manière

contenu dans le Chapitre qu'on va lire. *Triaquero* veut dire *vendeur de thériaque*, en vieux françois *thériacleur*, et en moderne, *charlatan*.

que je pouvois facilement parler à l'un et à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-serré, et un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il, la tragédie qu'on va représenter est de la composition de don Gabriel Triaquero (1), surnommé le poète à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce : toutes les loges sont retenues ; et, le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double (2), à la réserve du parterre,

---

(1) *Triaquero ;* nous avons dit ce que déguise mal cette expression espagnole. Ce nom joint au surnom de *poète à la mode,* et tous les détails contenus dans ce chapitre, sont dirigés contre Voltaire. Personne jusqu'ici n'y avoit fait attention ; mais la chose n'est pas douteuse, et le ressentiment que Voltaire en conçut, explique la froideur avec laquelle il a parlé de Gil Blas et de son auteur. Voltaire s'en est mieux vengé en faisant mentir le présage élevé à la fin de ce même Chapitre contre sa renommée future.

(2) C'est ce qui étoit arrivé pour les représentations de *Zaïre,* en 1732, d'*Adélaïde du Guesclin,* en 1734, et

qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage! dis-je au gouverneur. Cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poète. N'allez pas si vite, répondit don Alphonse; il faut être en garde contre la prévention; le public s'aveugle quelquefois sur des pièces où il y a de faux brillants, et il n'en connoît le prix qu'après l'impression.

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler, pour les écouter avec attention. Les applaudissements commencèrent dès la protase; à chaque vers c'étoit un *brouhaha*, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la pièce, on me montra l'auteur, qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers, dont les seigneurs et les dames se préparoient à la couronner. (1)

---

d'*Alzira*, jouée au mois de janvier 1736, avec un succès attesté par ces vers de Gresset :

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle.
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agréments nouveaux, etc. etc.

(1) C'est surtout à ce dernier trait qu'on ne sauroit douter qu'il s'agit ici de Voltaire. Il fut le premier des poètes

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid qui avoit de l'esprit et du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle. Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie? N'en êtes-vous pas affectés comme moi? n'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? Pensées sublimes, tendres sentiments, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je

---

que le public voulut voir et applaudir en personne après une pièce nouvelle; mais il ne se prodigua point en se montrant sur le théâtre, comme on l'a fait depuis; il se contenta de paroître dans les premières loges; il lui arriva même quelque chose de plus flatteur. Le parterre le demanda après Mérope. Il vint dans la loge de madame la maréchale de Villars. Le public enchanté voulut absolument que la jeune duchesse de Villars fît pour Voltaire, bien éveillé, et en public, ce qu'une de nos reines (Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI) fit autrefois, dit-on, pour Alain Chartier, endormi. Elle lui donna un baiser.

m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole au gentilhomme castillan; il me paroît connoisseur; je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue; et véritablement elle ne nous fait pas toujours, sur le papier, le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poëme avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Vega même et Calderon (1) donnoient des nou-

---

(1) Nous avons parlé plusieurs fois de Lope de Vega. Quant à D. Pierre Calderon de La Barca, auteur dramatique espagnol, on a de lui neuf volumes in-4°. de comédies dont les dénoûments sont surtout estimés, et six volumes d'*autos sacramentales*, espèces de compositions dramatiques qui n'ont que des personnages allégoriques pour interlocuteurs.

Ni Lope de Vega, ni Calderon ne sont allégués par Le

veautés, ils trouvoient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh parbleu! interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étoient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme, qui regardoit Lope et Calderon comme les Sophocles et les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilége dramatique! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur une pre-

---

Sage comme des auteurs espagnols, mais comme des emblèmes par lesquels il veut désigner Pierre Corneille et Jean Racine, pour les mettre au-dessus de ce *vendeur de thériaque* dont ses admirateurs faisoient le *poète à la mode* et le *grand maître du théâtre*.

mière représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poëme farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés (1), les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très-obscures.

Les deux auteurs qui étoient à table, et qui, par une retenue aussi louable que rare, n'avoient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage, que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel ; ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains

---

(1) Les vers *mal rimés* étoient, en effet, une des censures que l'on articuloit le plus communément contre Voltaire. J. B. Rousseau lui reprochoit crûment,

> Le fatras de Brébeuf
> Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.

Gilbert, long-temps après, triomphoit de renouveler cette accusation :

> On auroit beau montrer tous ses vers faits sans art,
> D'une moitié de rime habillés au hasard.

au ciel, s'écria tout à coup comme par enthousiasme : O divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre (1) ! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable (2), ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses ! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui. (3)

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne

---

(1) Dans l'intention de Le Sage, Lope de Vega est ici pour le grand Corneille.

(2) Calderon est pour Racine.

(3) Cette prophétie, un peu dure, ne s'est pas trop vérifiée. Heureusement Voltaire a prolongé sa vie, et a pu jouir, par avance, de quelques à-compte flatteurs sur sa gloire posthume. En 1774, Saint-Lambert dit de lui dans le poëme des *Saisons :*

> Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène,
> D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.

Voltaire sentit tout le prix de l'éloge que Saint-Lambert lui donnoit en poète et motivoit en connoisseur. Il le témoigna en ces termes :

> Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
> Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.
> Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
> Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.

ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur et s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie s'étant couchée, s'endormit en déplorant, aussi-bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorants faisoient à Lope et à Calderon. (1)

CHAPITRE VI.

Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître; quel homme c'étoit que ce religieux.

Deux parfaits hipocrites.

Comme je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai et je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un chartreux qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa communauté. Il mar-

(1) Il faut tâcher de n'être injuste envers personne. On pouvoit, je crois, rendre hommage au sublime Corneille et au moelleux Racine, sans appeler Voltaire d'un nom injurieux, et se hâter de prononcer, comme l'a fait Le Sage, que *ce vendeur de thériaque seroit bien heureux si la postérité entendoit parler de lui!*

choit les yeux baissés, et il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, et je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques moments; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste ciel! dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblants? Que faut-il que je pense? dois-je croire que c'est don Raphaël? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité, pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis sur-le-champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude; je reconnus dans le frère portier Ambroise de Laméla, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part et d'autre de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion? lui dis-je en le saluant. Est-ce en effet

un de mes amis qui s'offre à ma vue? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre; ce qui est plus vraisemblable : mais, considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée. Ah! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde; les images du siècle s'effacent de mon souvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paroître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence! A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous et don Raphaël; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne

l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, et je suis venu ici l'attendre pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Laméla, c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu; et, quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux, dans le temps que les religieux psalmodioient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnoit sur leurs visages, et qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un et l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux, et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude. Laméla, me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de

voir? Pour moi, je ne puis te le céler, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvements qui me sont inconnus m'agitent; et, pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je : les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi; et mon cœur, qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées que le Père céleste, par pitié, veut ramener au bercail! C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point sourds à sa voix; renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, et les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise; et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas sitôt notre dessein, que, pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les novices. Nous étions si contents de notre état



Desenne del.t 18.. Adolphe Caron sc.t

......Je courus au devant de lui, et je le tins pendant quelques moments embrassé.

et si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession, après quoi don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout son temps à la prière; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi; et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère.

J'interrompis dans cet endroit Laméla par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendois avec impatience! En même temps je courus au-devant de lui, et je

le tins pendant quelques moments embrassé. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade; et, sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur: Dieu soit loué, seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur: le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille espérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du Père des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? Quelles affaires vous amènent à Valence? N'y rempliriez-vous point par malheur quelque emploi dangereux? Non, Dieu merci, lui répondis-je: depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme; tantôt dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne; et tantôt je viens me réjouir avec le gou-

verneur de Valence, qui est mon ami, et que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention; et quand je leur dis que j'avois porté, de la part de ce seigneur, à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Laméla m'interrompit; et, adressant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le saint procureur, le frère Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution : tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme, après avoir été remboursé du tout par le seigneur de Santillane! Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis? Sans doute, s'écria don Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. J'en serois aussi la caution, dit Laméla; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou

trois procès qu'il a gagnés avec dépens (1). Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la restitution n'ait été faite avec une scrupuleuse fidélité.

Notre conversation dura quelque temps encore; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur-le-champ trouver don Alphonse. Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connoissance; l'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit don Alphonse; je ne connois aucun chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je; vous avez vu à Xelva le frère Ambroise commissaire de l'inquisition, et le père Hilaire greffier. O ciel! s'écria le

---

(1) Excepté ce dernier détail, où il y a peut-être une ironie un peu marquée, toute la conversation des deux chartreux est sur un ton de modestie et d'ascétisme auquel on pourroit se méprendre. Aucun mot déplacé, ni rien qui puisse les trahir. Le Sage rentre ici dans son véritable domaine, celui des peintures comiques et de l'art de faire parler ses divers personnages comme ils doivent parler, sans que l'auteur se mêle de montrer son esprit, ni veuille se mettre à leur place.

gouverneur avec surprise, seroit-il possible que Raphaël et Laméla fussent devenus chartreux? Oui vraiment, lui répondis-je : il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, et le second est portier. L'un est maître de la caisse, et l'autre de la porte.

Le fils de don César rêva quelques moments, puis branlant la tête : Monsieur le commissaire de l'inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit don Alphonse ; il y a bien des libertins qui, après avoir scandalisé le monde par leurs déréglements, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Eh! pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà long-temps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur; je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père

Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très-bonne foi; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après : le père procureur et le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les chartreux (1), sans nous vanter de connoître les deux apostats.

---

(1) Les chartreux, dans ces circonstances, tenoient une conduite plus politique et plus prudente que d'autres ordres monastiques; les chartreux s'abstenoient de courir après leurs transfuges, croyant ceux-ci assez punis de leur apostasie, par l'abandon de leur état et la privation des douceurs de leur solitude. D'autres religieux recouroient dans ce cas à l'autorité séculière, et poursuivoient eux-mêmes les voleurs fugitifs, ce qui produisit quelquefois des scènes fort plaisantes.

CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son château de Lirias; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.

Agréments de la campagne. — Cabinet rempli de bons livres. — Cuisinier conservé.

Je passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes et les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames, tous ces amusements me furent procurés par monsieur et par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hiver à Valence, et pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Lirias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir; et je redoublai sa

joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es-tu bien diverti? Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long et en large dans nos petits états; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée, dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea (1); et tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes et les rossignols. Enfin, j'ai chassé, j'ai pêché; et, ce

---

(1) Horace, dans une ode adressée à Planeus, fondateur de Lyon, lui parle des villes célèbres, et préfère aux sites de celles qu'on vantoit le plus dans la Grèce, ces lieux où l'on entend au loin retentir l'Albunée, où l'Anio se précipite, et le bord sacré de Tibur, et ces vergers qu'arrose un ruisseau fugitif.

Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis. (Od. liv. I, VII.)

Si Horace eût connu la situation charmante dans laquelle Planeus avoit placé sa ville,

Au confluent heureux de la Saône et du Rhône,

il auroit eu beau jeu pour en faire une description encore plus charmante.

qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusements, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissants.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothéque qu'il y a dans ce château, et que maître Joachim m'a fait voir. Eh! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être cette prétendue bibliothéque? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée? Vous vous l'imaginez, me repartit-il; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, et que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que don César, lorsqu'il venoit à Lirias, employoit une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothéque de très-bons livres qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs et nos bois de feuilles n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avoit fait le sien.

Le lit de ce seigneur y étoit encore avec tous les ameublements, c'est-à-dire, une tapisserie à personnages qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je passai dans un cabinet où régnoient tout autour des armoires basses remplies de livres, sur lesquelles étoient les portraits de tous nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothéque. Elle étoit composée de philosophes, de poètes, d'historiens, et d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimoit cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si bonne provision. J'avouerai, à ma honte, que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Érasme devinrent mes auteurs favoris. (1)

---

(1) Voici Le Sage dans son centre, et le lecteur partage son goût et ses affections dans le choix des auteurs qu'il

Mon ami, dis-je à Scipion lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothéque, voilà de quoi nous amuser; mais avant toute chose, nous en avons une autre à faire; il faut réformer notre domestique. C'est un soin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim; je le crois un parfait fripon, et je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant il faut le conserver pour deux raisons : la première, c'est qu'il est bon cuisinier; et la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui; j'épierai ses actions, et il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, et je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine; il me témoigna même que, se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui plutôt que de vous quitter, ce

---

fait préférer à Gil Blas. On est bien aise de savoir qu'il ne haïssoit pas les romans de chevalerie. On est encore plus content de le voir revenir à ce trio choisi de Lucien, Horace, Érasme, trésors *de morale enjouée*, dont on ne se lasse jamais.

qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, et le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre et du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonois, et qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Aragonois, et de nous défaire honnêtement de tout le reste : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort, et leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimoit les ragoûts et les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laisser inutile le savoir-faire de maître Joachim. Il le mit

si bien en œuvre, que nos dîners et nos soupers devinrent des repas de bernardins. (1)

CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia.

Beauté villageoise. — Cuisinier renvoyé. — Tendresse honnête.

Deux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux, et des grâces qui n'ac-

(1) Gil Blas seroit frugal s'il étoit livré à lui-même; mais Scipion a d'autres goûts, et il faut s'y laisser aller. Cette facilité pourroit mener bien loin, si elle s'étendoit à tout; mais dans le Chapitre suivant, Gil Blas résistera à une autre séduction, et prouvera qu'il est foncièrement honnête; ce qui fait plaisir au lecteur, et augmente à ses yeux les charmes de ce château de Lirias.

compagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coiffure, ses cheveux étoient seulement noués par derrière avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes. (1)

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique (2), lorsque cette princesse parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé et de lui dire des choses flatteuses, au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle me salua sans être embar-

---

(1) Petit trait d'érudition qui n'est point déplacé et qui fait une image naturelle et riante.

(2) Est-ce dans les romans, n'est-ce pas bien plutôt dans le poëme d'Arioste que l'auteur a puisé cette comparaison? elle semble un peu recherchée pour le style de cette histoire; mais l'amour élève le ton et le langage de Gil Blas, et tout à l'heure on va le voir s'animer davantage. Gil Blas se sent heureux; son style en devient plus fleuri; rien de plus naturel.

rassée de sa contenance, et me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile et sa fille se faisoient réciproquement des civilités, je revins à moi, et, comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avois gardé jusque-là, je passai d'une extrémité à l'autre. Je me répandis en discours galants, et parlai avec tant de vivacité, que j'alarmai Basile, qui, me considérant déjà comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion, se voyant seul avec moi, me dit en souriant : Seigneur de Santillane, autre ressource pour vous contre l'ennui! Je ne savois pas que votre fermier eût une fille si jolie; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, et je le lui pardonne. Malepeste! voilà un morceau bien friand. Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise; elle vous a d'abord ébloui; je m'en suis aperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste : elle m'a tout à coup embrasé d'amour; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez, reprit mon secrétaire avec transport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Grâces au ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités! Je sais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile, mais c'est mon affaire; et je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec Antonia. Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, quelque talent que vous ayez pour les amoureuses négociations; mais c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paroît mériter que j'aie d'autres sentiments pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai dessein de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre (1). Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le

(1) On doit être content de cette résolution que Gil Blas prend malgré les dispositions où seroit son valet de l'aider à en prendre une autre. Scipion commence toujours par conseiller le moins honnête; ensuite il se rétracte et veut faire penser qu'il n'a fait que sonder le gué, pour voir ce que diroit Gil Blas. Chacun d'eux joue ici son rôle et conserve son caractère.

parti de vous marier. Tous les seigneurs de village, à votre place, n'en useroient pas si honnêtement; ils n'auroient sur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour; au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos bontés. C'est, ajouta-t-il, ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père, et peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile, et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre; et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel! interrompis-je tout transporté de joie; quoi! j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa

bouche; mais je m'en fie à la gaîté qu'elle a fait paroître quand elle a su votre dessein. Cependant, poursuivit-il, vous avez un rival. Un rival! m'écriai-je en pâlissant. Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlèvera point le cœur de votre maîtresse; c'est maître Joachim votre cuisinier. Ah! le pendard, dis-je en faisant un éclat de rire; voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service! Justement, répondit Scipion, il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là, avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile; un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident, il faut en purger notre domestique par précaution; je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage, et vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier, mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter; sa perte n'est point irréparable; je vais faire venir de Valence un cuisinier qui le vaudra bien. En effet, j'écrivis aussitôt à don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un cuisinier;

et dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit aperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme simple et plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille; mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez encore qu'intendant de don César et de don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je, sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile de Buenotrigo (1) est en état, Dieu merci, de la

(1) *De Buenotrigo*, de bon froment. Voilà un surnom qui

doter, et je veux qu'elle vous donne à souper, si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats; je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, est-ce que cela ne suffit point? Pas tout-à-fait, lui répondis-je; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il; je voudrois bien qu'elle osât souffler devant moi! Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément; mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance; et, pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur; enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. Oh dame! dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies (1) : parlez

---

est un vrai titre de noblesse pour un laboureur! *Trigo* vient du latin *triticum*, blé.

(1) *Toutes ces philosophies* : pluriel qui n'est pas usité, mais qui rend l'idée de Basile d'une manière plus expressive que ne feroit le singulier.



A. Desenne del. Ch. Johannot sc.

......Dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné.

vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière ; Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aie l'aveu de votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentiments. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia en rougissant un peu; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, et j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne sais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaisiez, je serois assez franche pour vous l'avouer ; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genou à terre devant Antonia ; et, dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné. Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux,

que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne me verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. Basile, qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avoit répondu, et prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre. Eh bien! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père et la fille pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.

CHAPITRE IX.

Noces de Gil Blas et de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies.

Charmante fête champêtre. — Reconnoissance conjugale.

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion et moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et don Alphonse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusements, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Lirias, moins pour y voir son château que sa petite fermière. Pour peu que j'eusse été défiant et jaloux de mon naturel, j'aurois pu faire des réflexions désagréables là-dessus; ce que je ne fis point, tant j'étois persuadé de la sagesse de ma future. Séraphine, de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement; mais, ajouta-t-elle par malice, et comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse. (1)

Don César et son fils ne se contentèrent pas

---

(1) A cause de la fuite que Gil Blas avoit prise, lorsqu'il fut averti par un chirurgien, des secrettes infirmités de dona Séphora.

d'approuver mon mariage; ils me déclarèrent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturiers qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée, et qu'escortoient plusieurs gens de livrée, montés sur de très-beaux chevaux. L'un d'entre eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Lirias avec son père et son épouse, et que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le grand-vicaire de Valence. Véritablement, don César, son fils et Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, et suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main, ce qu'elle fit de si bonne grâce, que toute la compagnie l'admira. Eh bien! madame, dit don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre; je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin, chacun donna des louanges à ma future; et, si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air étoit noble et son action aisée.

Le moment où je devois, par un doux hymen, voir attacher mon sort au sien étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand-vicaire nous attendoit pour nous marier; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Lirias et de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient

parées de rubans et de fleurs, et qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où, par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées, l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, et la troisième, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu; je fis les honneurs de la seconde, et Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table : il ne faisoit qu'aller et venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir et contenter tout le monde.

C'étoit par les cuisiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé; ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour moi y furent prodigués; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse régnoit partout, quand elle fut tout à coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire, étant dans la salle où je mangeois avec les principaux officiers de don Alphonse et les femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse et perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours; et, tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea

que ce double évanouissement renfermoit quelque mystère, comme en effet il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens? On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il; je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine. (1)

Qu'entends-je! m'écriai-je, cela n'est pas possible. Quoi! tu serois l'époux de cette dame qui vient de se trouver mal en même temps que toi? Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari; et la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse; mais, quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce, contrains-toi; si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion; vous allez voir si je ne sais pas bien dissimuler.

En parlant de cette sorte, il s'avança vers sa

(1) Jusqu'à présent l'histoire de Scipion ne nous est pas connue. La surprise du lecteur est ici aussi forte que celle de Scipion même. Gil Blas le prie, avec raison, de ne point troubler la fête charmante de son mariage; mais la curiosité vivement excitée sera bientôt heureusement satisfaite.

femme, à qui ses compagnes avoient aussi rendu l'usage des sens; et, l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation! O moment plein de douceur pour moi! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer; mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi! vous me trouvez une nuit avec le seigneur don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma maîtresse, et dont je servois la passion; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur et du mien; là-dessus la jalousie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolède, et me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement! Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre? C'est vous, sans contredit, lui répliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu; et, depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi-bien que toutes ses femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire, à ce discours dont il ne pouvoit

prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnois ma faute, et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, et toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes* (1); chacun leur fit fête : on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois, préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui, par le bruit de leurs tambours de basque, attirèrent bientôt les personnes des autres tables, et leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les officiers du gouverneur se

---

(1) *Brindis*, brinde, santé que l'on se porte et qu'on boit à la ronde. Ce mot est venu des Flamands.

Le toste, ou le *toast* anglais, est au contraire une santé que l'on porte aux absents. On a fait le verbe *toster;* mais si on le risque en françois, l'on ne pourroit cependant pas le hasarder en espagnol, où *tostar* signifie rôtir.

mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante : les seigneurs même se mêlèrent parmi les danseurs; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, et don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, et qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse qu'elle avoit reçus à Albarazin, chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui, comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix et de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui, venant d'être informée de leur reconnoissance, les fit appeler pour leur en témoigner sa joie. Mes enfants, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, et ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. Scipion, ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme

une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois et les villageoises, après avoir dansé toute la journée, se retirèrent dans leurs maisons; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper; et, lorsqu'il y fut question de s'aller coucher, le grand-vicaire bénit le lit nuptial, Séraphine déshabilla la mariée, et les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de don Alphonse et les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie; ils déshabillèrent Béatrix et Scipion, qui, pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller et mettre au lit. (1)

---

(1) Cet incident de Béatrix ressembleroit d'abord à la reconnoissance de Cléanthis et de Strabon dans le *Démocrite amoureux* de Regnard, mais le dénoûment diffère beaucoup. C'est un épisode qui égaie un peu le tableau des noces de Gil Blas; tableau agréable en son genre, et qu'on peut comparer à une noce de Téniers, mais qui seroit trop sérieux si Le Sage n'y eût glissé quelques nuances de comique et une pointe de malice.

CHAPITRE X.

Suite du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.

Bohémienne adroite. — Diable tué. — Vieil ermite. — Premier vol. — Autre vol manqué. — Emploi de fouille au pot. — Tragédie interrompue.

Dès le lendemain de mes noces, les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié (1); si bien que, mon secrétaire et moi, nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile; j'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix, qui avoit l'esprit souple et liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, et gagna sa confiance. Enfin, nous nous accordâmes tous quatre à merveille, et nous com-

---

(1) Les seigneurs de Leyva reviendront à Gil Blas, qui aura le bonheur de leur prouver son zèle, ci-après, Livre XI, Chapitre XII.

mençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusements. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix et moi; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fût avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie, après le dîner, d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissants. Tais-toi, lui dis-je, mon ami; il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant, ou bien, puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, monsieur, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage? (1) J'aimerois mieux entendre

(1) Ce trait-ci est tout espagnol. Pélage, du sang des rois Goths échappés au naufrage des malheureux Chrétiens, après la terrible bataille gagnée à Xérès par les Maures, en 712 ou 713, rassembla les débris de ceux qui avoient pu se soustraire aux Sarrazins, et se fortifia dans les rochers des Asturies. Le vainqueur méprisa une poignée de gens que la seule famine forceroit bientôt à se rendre; mais il fut bien détrompé. Du sein d'une vaste caverne,

la tienne, lui répliquai-je; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, et que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir; ce n'est donc pas ma faute si vous ignorez mes aventures; et, pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix et moi nous le prîmes au mot, et nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive à son récit, qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil. (1)

Je serois, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque

---

Pélage releva le courage et les espérances de cette nation que la guerre sembloit avoir anéantie. Il forma le noyau auquel se rattachèrent les restes d'un peuple brave, constant, spirituel, qui attache encore aujourd'hui son admiration, son souvenir et ses romances, au nom de son libérateur. Chanter ou raconter les exploits de Pélage, c'est réveiller l'esprit national des Espagnols; c'est le plus sûr moyen de les intéresser.

(1) On conviendra que cette histoire manquoit à celle de Gil Blas. Elle est bien amenée et semble ménagée exprès pour revenir au ton des premières parties de ce fameux roman. Le Livre x avoit besoin d'un pareil épisode.

chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi : mais comme on ne se choisit point un père, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant et venant sur les grands chemins où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuença et Tolède, une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule, à pied, et portoit avec elle toute sa fortune dans une espèce de havresac qu'elle avoit sur le dos. Où allez-vous ainsi, ma mignonne? lui dit-il en adoucissant sa voix qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, et je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle; j'ai plusieurs talents; entre autres je sais composer des pommades et des essences fort utiles aux dames; je dis la bonne aventure, je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, et montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre. (1)

---

(1) La catoptromanie, la cristallomancie, ou la spéculatoire, s'exerçoit en effet par des miroirs magiques. Il en est question dans l'*Apologie* d'Apulée, dans l'ancienne

Torribio, jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser; la Bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un officier de la sainte confrérie; elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entre eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent; et vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un faubourg où ma mère commença par débiter des pommades et des essences; mais, ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus et les pistoles : mille dupes de l'un et de l'autre sexes mirent bientôt en réputation la Coscolina; c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère : tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit savoir quand son oncle, dont il étoit l'unique héritier, partiroit pour l'autre monde; et tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un cavalier dont elle reconnoissoit les soins, et qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole. (1)

---

vie de saint Hilarion, dans la *Physique curieuse* du père Gaspard Schott, jésuite, etc.

(1) L'art des devineresses étoit florissant à Paris pen-

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit; si par hasard elles s'accomplissoient, à la bonne heure; et si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon, qui, malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyoit devoir faire paroître le diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faisoit ce personnage, et qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix et la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, et qui lui passa son épée

---

dant tout le dix-septième siècle. Le Sage n'exagère pas en parlant des objets sur lesquels on les consultoit. Sous Louis XIV les dames vouloient surtout savoir si elles pourroient devenir les maîtresses du roi. Il y a des interrogatoires très-curieux à ce sujet, et qui ont été trouvés dans les papiers de la Bastille; nous en avons transcrit un dans le *Conservateur*.

au travers du corps (1). Le saint-office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent aussi-bien que de tous ses effets; et moi, qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Ninos* (2). Il y avoit dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire et à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup, ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres, et me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois et venois pour eux, et c'étoit moi qui répondois leurs messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine; mais ils s'y prirent trop rudement,

---

(1) On sait que pareille aventure est arrivée sous la régence, à une de ces filles qu'on nommoit convulsionnaires, et qui passoient pour insensibles aux coups de barre, aux coups d'épée, etc., sur le tombeau de saint Pâris. Un jeune duc, à qui l'on avoit assuré qu'il pouvoit, sans aucun scrupule, s'essayer de toutes ses forces sur une de ces saintes absolument invulnérables, eut la simplicité de croire à cette assertion, et passa son épée tout au travers du corps de la malheureuse victime. Ce fut alors que la police ferma le tombeau de Pâris et qu'il fut défendu de faire des miracles.

(2) Des orphelins. (*Nino* ne veut dire que petit enfant.)

et me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que, ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commission ; et, bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le faubourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentois déjà le plaisir d'être libre et maître de mes actions. J'étois sans argent et sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier ni de thêmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin ; là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment que j'avois dans ma poche, et le parcourus en badinant ; puis, venant à me souvenir des férules et des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colère : Ah ! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs ! (1) Tandis que j'as-

(1) Image naïve et fidèle du dégoût que donnoient autrefois pour l'étude les rudiments barbares et les méthodes vicieuses employées dans tous les colléges pour l'enseignement du latin et le malheur de la jeunesse. Même au commencement du dix-huitième siècle, ces horribles sottises

souvissois ma vengeance, en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons et de conjugaisons, il passa par là un ermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, et qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi; et, s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, et que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon ermitage, qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement, je n'ai aucune envie d'être ermite. A cette réponse, le bon vieillard fit un éclat de rire, et

---

n'étoient pas encore proscrites. Les princes de Lorraine, fils du duc Léopold, étoient élevés au collége des jésuites de Pont-à-Mousson. C'étoit une très-bonne idée de leur auguste père, de faire donner à ces princes une éducation commune avec les autres citoyens; mais l'enseignement de ce temps les avoient rebutés au point que le jeune prince Clément, à qui une très-pauvre femme, vieille, aveugle et estropiée, vint un jour demander l'aumône, lui parlant de sa misère qu'elle prétendoit être la plus grande du monde, répondit vivement à cette infortunée: *Eh quoi! ma bonne, par hasard, apprendriez-vous le latin?* Il ne connoissoit pas de supplice ni de malheur au-dessus de celui d'étudier son rudiment. Sachons gré à Le Sage d'avoir consigné dans son livre l'horreur qu'inspiroit aux enfants *ce chien de livre*, justement mis en pièces par Scipion.

me dit en m'embrassant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous fasse peur ; s'il n'est pas beau, il est utile ; il me rend seigneur (1) d'une retraite charmante et des villages voisins, dont les habitants m'aiment ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, et ne craignez rien ; je vous revêtirai d'une jaquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène ; et, si vous ne vous en accommodez point, non-seulement il vous sera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, et je suivis le vieil ermite qui, chemin faisant, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'ermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute

---

(1) L'ermite avoit raison ; les quêteurs et les mendiants étoient alors les vrais *seigneurs* de tout leur voisinage, sur lequel ils levoient des contributions véritablement excessives. J'ai été dans le cas de calculer un jour, pour l'administration d'un bourg, ce que coûtoit à son ressort un seul couvent de franciscains, composé de quinze personnes ; et je trouvai avec surprise que leurs dépenses annuelles s'élevoient bien plus haut que le revenu du seigneur, la dixme du curé, et le rôle des tailles.

la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avois déjeuné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits; j'en ai, grâce au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton; et, tandis que je tournois la broche, il dressa une petite table qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre, et sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, et l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, et en coupa quelques pièces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin dont il avoit aussi bonne provision. Eh bien ! mon poulet, me dit-il lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ? ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet ermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande et de

poisson. Je ne te demande que cela. Il me semble que ce n'est pas trop exiger de toi. Oh! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. Le frère Chrysostôme, c'étoit le nom du vieil ermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, et m'assura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jetoit un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard; celui-ci une oie farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'estime et l'amitié que les villageois avoient pour le frère. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conseils quand ils venoient le consulter; il remettoit la paix dans les ménages où régnoit la discorde, et marioit les filles qui lui paroissoient fatiguées du célibat; savoit-il que deux riches laboureurs étoient mal ensemble, il les alloit voir, et il faisoit si bien qu'il les réconcilioit; enfin il avoit des remèdes pour mille sortes de maladies, et apprenoit des oraisons aux femmes qui souhaitoient d'avoir des enfants.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon ermitage. Je n'y étois pas plus mal couché : étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, et sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisois qu'un somme qui duroit toute la nuit. Le frère Chrysostôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'ermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, et me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frère, tant on prenoit plaisir à voir sa figure !

La vie molle et fainéante que je menois avec le vieil ermite ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différents; mais la destinée que j'avois à remplir m'arracha bientôt à la mollesse, et me fit quitter le frère Chrysostôme de la manière que je vais vous raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servoit d'oreiller; il ne faisoit que le découdre et le recoudre, et je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il

feroit à Tolède, où il avoit coutume d'aller tout seul une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bon homme partit, et je défis son oreiller, où je trouvai, parmi la laine qui le remplissoit, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'espèces.

Ce trésor apparemment étoit la reconnoissance des paysans que l'ermite avoit guéris par ses remèdes, et des paysannes qui avoient eu des enfants par la vertu de ses oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du sang qui couloit dans mes veines. Je cédai sans résistance à la tentation; je serrai l'argent dans un sac de bure où nous mettions nos peignes et nos bonnets de nuit; ensuite, après avoir quitté mon habit d'ermite et repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'ermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, et je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que

j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, et vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme. (1)

Tout enfant que j'étois, je ne fus point assez sot pour reprendre le chemin de Tolède; c'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le frère Chrysostôme, qui m'auroit fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une veuve de quarante ans qui avoit toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires. Cette femme n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, que, jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle me demanda qui j'étois et où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père et ma mère, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire? Je l'assurai que je lisois, et même que j'écrivois

---

(1) Tel est donc le sens et le cadre de l'histoire de Scipion! Le Sage a voulu l'opposer à celle de don Raphaël qui est incorrigible et qu'on verra finir d'une façon digne de lui. Ces deux tableaux, qui font contraste, entroient dans le plan de l'auteur, comme le parallèle presque continuel qu'il a fait dans un autre sens, entre le goût qui porte Gil Blas vers la fortune et les affaires, et la vocation de son camarade Fabrice pour la littérature et les *œuvres mêlées*.

à merveille. Véritablement je formois mes lettres, et je les liois de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture; et c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile; tu tiendras ici le registre de mes dettes actives et passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air sitôt que le séjour de Galves cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude, et plus j'y pensois, plus ma crainte me sembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on sût que j'avois de l'argent, et j'étois bien en peine de savoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connoissois pas encore assez la maison pour me fier aux endroits les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embarras! J'étois dans de continuelles alarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avoit de la paille; et, le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison : un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, et moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnoie, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au valet d'écurie, pour avoir eu soin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui passoient par là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravedis. Je n'avois pas sitôt reçu un sou, que je le portois au grenier pour en grossir mon trésor; et plus je voyois augmenter mon bien, plus je sentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baisois quelquefois mes espèces; je les contemplois avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon trésor m'obligeoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrois souvent sur l'escalier l'hôtesse, laquelle, étant très-défiante de son naturel, fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta et se mit à fureter partout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choses que je dérobois dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac, et elle le trouva. Elle l'ouvrit; et,



A. Desenne inv.t 1820. P.re Adam sc.

Elle ordonna au garçon d'écurie de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet.

voyant qu'il y avoit dedans des écus et des pistoles, elle crut ou fit semblant de croire que je lui avois volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis, m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet; et, après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, et on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysostôme passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique (1); et si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, et entre autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étois, et m'emmena au presbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par

---

(1) Un ancien poète a dit précisément que l'on donne à l'argent perdu des larmes véritables :

Ploratur lacrymis amissa pecunia veris.

me plaindre. Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié de n'avoir personne qui prenne soin de lui! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action? Les hommes, pendant le cours de leur vie, ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite, m'adressant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, et qui sont vos parents? Vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, et comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce discours politique et charitable, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout, après quoi il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux ermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frère Chrysostôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, et de le faire tenir au frère dans son ermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'étoit, je vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guère. Le curé, qui avoit son dessein, n'en demeura pas là. Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser

pour vous, et vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas, à ma prière, de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende : vous serez là parfaitement bien ; c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeuner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâtées et bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, et nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, et qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain. Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection, que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, et qui sans contredit est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle

et maigre prêche la mortification; c'est une grosse face, une teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente, et qui surtout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier, s'apercevant que je l'écoutois avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je serois valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier, allant et venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hasard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde, et que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, et conçue dans ces termes: *Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre hôpital; il me paroît avoir de l'esprit, et mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections vous n'en fas-*

siez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses et charitables seigneuries !

LE CURÉ DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : sortir de l'hôtellerie et gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la manière dont on y enseignoit le latin. J'entrai dans Tolède aussi gaîment que si j'eusse su où aller boire et manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, et dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister; néanmoins la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras et me dit : Petit garçon, veux-tu me servir? je serois bien aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, et tu n'as qu'à me suivre; ce que je fis sans répliquer.

Ce cavalier, qui pouvoit avoir trente ans, se

nommoit don Abel; il logeoit dans un hôtel garni, où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un joueur de profession; et voici de quelle sorte nous vivions ensemble : le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes; je lui nettoyois ses habits, et j'allois lui chercher un barbier pour le raser et lui redresser sa moustache; après quoi il sortoit pour courir les tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures et minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il avoit soin de tirer de sa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir : pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint et un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, et certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étois satisfait de lui; et, sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage, Eh bien! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie.

Qui n'a pas vu Séville, dit le proverbe, *n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre partout. Dès le même jour le messager de Séville vint prendre, à l'hôtel garni, un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon maître, et le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le seigneur don Abel étoit si heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit; ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, et ce qui étoit la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, et nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouoient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville; de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une dame qui avoit soin de le blanchir et de le parfumer. Je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon. Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà

pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres et mes besoins? A ces mots il sortit de son appartement, où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère, et bien résolu d'en tirer vengeance si l'occasion s'en présentoit.

Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un tripot; mais un soir il revint fort échauffé. Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, et je dois m'embarquer après-demain sur un vaisseau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, et profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que je ne demandois pas mieux; je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie, mais en même temps je me promis bien de disparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par là me venger de mon maître, et je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant (1) de profession

(1) *Valiente*, qui se prononce *baliéneté*, vaillant, brave, courageux.

que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaises connoissances, et principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière et pourquoi j'avois été souffleté, ensuite je lui dis le dessein que j'avois de quitter don Abel lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer, et je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, et releva les crocs de sa moustache; puis, blâmant gravement mon maître: Petit bon homme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer, enlevons-lui ses hardes et son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon qui me la faisoit ne laissa pas de me persuader; et voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui étoit un homme grand et robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déjà serré ses nippes, et je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant! me

dit-il; apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, et descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas; et nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé, que je demeurai muet; et le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, et prit la fuite pour éviter les éclaircissements. Où vas-tu donc avec ce coffre? me dit mon maître pour la seconde fois. Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh! sais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage? Non, monsieur, lui repartis-je, mais qui a langue va à Rome; je m'en serois informé sur le port, et quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponse, qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'alloit encore souffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'est vous-même, lui dis-je. Qui, moi? répondit-il avec surprise, je t'ai donné cet ordre? Assurément, repris-je; souvenez-vous du

reproche que vous me fîtes il y a quelques jours. Ne me dites-vous pas, en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinsse vos ordres, et fisse de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre service? Or, pour me régler là-dessus, je faisois porter votre coffre au vaisseau. Alors le joueur, remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit, en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise! vous avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus et tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois, avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché; et, comme on travailloit alors au souper de monseigneur, il sortoit des cuisines une agréable odeur qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde. Peste! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez; je me contenterois même d'y trem-

per les quatre doigts et le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée? Pourquoi non? cela ne paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus; et, à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur-le-champ, et qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archiépiscopal, en courant vers les cuisines, et en criant de toute ma force : *Au secours! au secours!* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, maître Diego, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause; et, ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criois si fort. Ah! seigneur, lui répondis-je en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce spadassin? s'écria Diego. Vous êtes tout seul de votre compagnie, et je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous; c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, et qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un

grand pendard qui vouloit me dépouiller, et je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-temps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez et coucherez avec nos marmitons qui vous feront faire bonne chère.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles; et ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsque ayant été conduit par maître Diego dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées; mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avoit soin d'en pourvoir l'archevêché! Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois sentis que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper et de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalèrent, et dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diego de m'avoir donné si généreusement un asile, il me dit: Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là, je me croirois au comble de mes vœux. Si cela

est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduisit et me présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diego, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons qui envoient secrètement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veau, et tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier. Cependant il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre et de l'huile; il faisoit aussi sa provision de vin, et tout cela aux dépens de monseigneur l'archevêque. (1)

J'achevai de me dégourdir dans le palais de sa grandeur, où je fis un tour assez plaisant, et dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages et quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'avisèrent de

---

(1) Supplément au tableau des désordres qui règnent dans les grandes maisons, et qui ont été détaillés par Gil Blas même, Livre VII, Chapitres XIV et XV.

vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle de *Benavides* (1); et, comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer; et, après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faisoit la dépense de la fête (2),

---

(1) C'est un sujet tiré de l'histoire d'Espagne et de la descendance d'un Alphonse, roi de Castille.

(2) Remarquez ici un spectacle donné par un prélat, à ses frais et dans son palais. Le cardinal de Richelieu en avoit fait autant en France. Saint Charles Borromée examinoit lui-même les pièces de théâtre qu'on jouoit à Milan, et les munissoit de son seing; mais on a bien changé d'avis. En Espagne, il est arrivé un fait très-singulier. Une édition du théâtre de Pierre Calderon, donnée en 1751, avoit été revêtue de l'approbation expresse d'un docteur en théologie. Don Ramire Cayorcy Fonséca, prêtre zélé, comme on va voir, fit imprimer un traité dans lequel il examinoit: « 1°. Qu'y a-t-il en soi de licite dans le spectacle » de la comédie? 2°. Peut-on l'autoriser? Quelle confiance » peut-on prendre dans le suffrage du docteur qui a donné » son approbation aux œuvres de Calderon? » On assure que cet ouvrage du prêtre Fonséca suffit pour engager les magistrats de Burgos à faire abattre le beau théâtre de leur ville qui avoit coûté vingt mille ducats.

Nous ne manquions pas de gens qui auroient conseillé de faire la même chose en France. Voltaire a été

vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon, sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, et se fit un plaisir de prier les seigneurs et les dames les plus considérables de la ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe

---

obligé de combattre souvent les ennemis de leur patrie, qui sont aussi ceux du théâtre, et il a dit avec raison, que l'abolition des spectacles seroit une idée plus digne du siècle d'Attila que du siècle de Louis XIV.

Il y a un autre spectacle plus cher aux Espagnols et qu'ils ont hérités des Maures; ce sont les combats de taureaux. Les papes ont souvent tenté d'abolir ces combats si dangereux et si barbares; mais tout a été inutile. Les mêmes magistrats qui ont détruit la comédie par déférence pour un prêtre, ont résisté au pape même, quand il s'est agi des taureaux.

de velours bleu, garnie de galons et de boutons d'or, avec des manches pendantes, ornées de franges du même métal; et le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemée de quantité de perles fines mêlées de faux diamants. De plus, ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose à fleurs d'argent; et à chaque chose dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils me prêtoient des ailes pour m'envoler et m'en aller. Enfin, la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la pièce et fait un long monologue; comme c'étoit moi qui faisois ce personnage, j'ouvris la scène par une tirade de vers qui aboutissoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil j'allois m'y abandonner. En même temps je me retirai dans les coulisses, et me jetai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé; mais, au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver au moyen de pouvoir gagner la rue, et me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le théâtre et dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement, et, voyant que personne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la salle dont je gagnai la porte, en criant : *Place, place, je vais changer d'habit.* Chacun se rangea pour me laisser passer;

de sorte qu'en moins d'une minute je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, et me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, et il en rit de tout son cœur. Puis, m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit de la douce espérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, et me dit que si je ne me démentois pas dans la suite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux et bien épanoui la rate, je dis au brave : Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connois un honnête fripier qui, sans témoigner la moindre curiosité (1), achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, et je vous l'amènerai ici. En effet, le jour suivant le brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, et revint deux heures après avec le fripier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami,

---

(1) Ces fripiers obligeants qui achètent ce qu'on veut vendre, sans faire là-dessus aucune question, sont, dans les grandes villes, les causes de tous les larcins et de tous les vols domestiques.

me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur et de bonne foi s'il en fut jamais, et qui, malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, et vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh! pour cela oui, dit le fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu merci, et ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant; convenez que rien n'est plus magnifique; remarquez la beauté de ce velours de Gênes et la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention; rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines qui sont à cette couronne? reprit mon ami. Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seroient inestimables; cependant, telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, et j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, continua-t-il, et j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecteroit de

mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, et n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles; mais moi qui ai de la morale (1), j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien deux cents. Le brave, qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien! ajouta-t-il, est-ce une affaire finie? n'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaie l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui : je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint avec un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large et trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles, et, comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui,

---

(1) Trait qu'on a déjà vu. Gil Blas avoit trouvé à Burgos un fripier, *le seul qui eût de la morale*, Livre I, Chapitre XV.

il fallut en passer par là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles qu'il étala sur la table; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale et de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir si bien commencé la journée.

Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit : Je suis très-satisfait de ce fripier. Il avoit bien raison de l'être; car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela, il prit sans façon la moitié de l'argent qui étoit sur la table, et me laissa l'autre en me disant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de monseigneur l'archevêque. Je serois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville : comme en effet, après avoir acheté un chapeau et quelques chemises, je gagnai la vaste et délicieuse campagne qui conduit, entre des vignes et des oliviers, à l'ancienne cité de Carmonne (1); et trois jours après j'arrivai à Cordoue.

---

(1) Voilà une peinture ou plutôt une esquisse de beautés

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageoit pour son plaisir; j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, et quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'hôte achevèrent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin qui couroit le pays après avoir volé ses parents. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disois, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui, parlant sans cesse à tort et à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, et s'efforçoit par

---

naturelles et purement locales! mais Le Sage pouvoit en trouver les matériaux dans toutes les géographies et les descriptions, quoique très-imparfaites, appelées les *délices de l'Espagne, du Portugal, etc.*

Carmonne est une petite ville de l'Andalousie.

de bons mots de réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatoit de rire, moins à la vérité pour applaudir à ses saillies que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours. Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire; je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelque émotion; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, et je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, et m'apprit même ce que j'ignorois, c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la salle après mon départ: je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite que les Maures qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyoient endormi; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent

bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc (1). Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine : les uns m'appellent, les autres me font chercher : celui-ci crie, et celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque, apercevant que le trouble et la confusion régnoient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisoit le *Gracioso* dans la pièce, accourut, et dit à sa grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon ; il vient, grâces à Dieu, de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion et d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre ! Au reste, je défends qu'on suive ses pas ; je serois fâché que sa majesté reçût quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle et qu'on achevât la comédie. (2)

---

(1) Terme du jeu d'échecs. *Le roc* est une pièce qu'on appelle autrement *la tour*. On dit même *roquer*, mettre le roc auprès du roi, qu'on passe par-derrière.

(2) Cette bonté de l'archevêque finit très-bien l'histoire de cette plaisante escapade, dont nous n'aurions pas su

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de Scipion.

Aumône payée. — Père volé par son fils. — Projet affreux. — Révélation nécessaire. — Dénoûment inattendu.

Tant que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine, et eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avois plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, et me pria un beau matin de sortir de sa maison pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement, et j'entrai dans l'église des pères de saint Dominique, où, pendant que j'entendois la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis que je lui donnai, en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots, le gueux me considéra fort atten-

---

le dénoûment original, s'il ne se fût trouvé un bavard à la table d'hôte. Tous ces détails sont vrais et contés à merveille.

tivement, et me répondit d'un air sérieux : Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois, lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je ; car si je n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela seroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières ; mais, pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui sans contredit est inférieure à la gueuserie (1). Cependant, puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre et indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même

---

(1) Le vieux mendiant jette, en très-peu de mots, le sujet d'une grande discussion sur la prééminence entre les gueux et les valets. Chacun se fait valoir. Rolando exaltoit la profession des voleurs. Le mendiant auroit trouvé aussi des raisons spécieuses pour préférer à tout la vie indépendante de ces autres larrons, habiles à escamoter leur subsistance sans rien faire, et à lever sur le public une taxe indirecte, qui est un vol fait au travail et une plaie honteuse des sociétés mal réglées.

heure, je vous rendra compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas long-temps sans apercevoir mendiant, qui vint me joindre, et qui me dit prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il m conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'église, et où il faisoit résidence. Nous y entrâmes tous deux; et, nous étant assis sur un long banc qui avoit pour le moins cent ans de servie, il me tint ce discours : Une bonne action trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier aumône, et cela m'a déterminé à vous procurer une condition; ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux dominicain, nommé le père Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, et je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion et de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour me et pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, et j l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à sa révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant; allons voir tout à l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit, et me mena sur-le-champ au père Alexis, que nous trouvâmes

occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles (1). Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la prière du mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Velasquez avoit besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, et il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part; c'est mon pénitent et mon ami. Là-dessus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Velasquez avec zèle; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Velasquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, simple et débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement

---

(1) Des lettres *spirituelles* ne sont pas des lettres d'esprit, comme l'a cru par erreur un des traducteurs de Gil Blas. *Spirituel* est opposé à *charnel*, *mondain*, et il s'agit ici de lettres sur de pieuses minuties, comme il y en a un gros tome dans les œuvres de Bossuet, adressées par ce grand prélat à de simples religieuses.

bien dans sa maison, qu'à votre place je préférerois à une maison de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, et je m'y rendis sur-le-champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ses bons offices sitôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenoient en long et en large, et faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y étoit, et leur dis que j'avois à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom respectable on me fit passer dans une arrière-boutique, où le marchand feuilletoit un gros registre qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. Ah ! mon enfant, me répondit-il, sois le bien-venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme ; je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée ; tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être long-temps chez ce bourgeois, pour m'apercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis

quatre années, et il avoit deux enfants, un garçon qui achevoit son cinquième lustre, et une fille qui commençoit son troisième. La fille, élevée par une duègne sévère, et dirigée par le père Alexis, marchoit dans le sentier de la vertu; mais Gaspard Velasquez son frère, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; et si, à son retour, son père s'avisoit de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposoit silence, en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes sortes de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres; et le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin; mais hélas! il n'a pu en venir à bout : Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, et que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur; car, tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, et il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un

de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances et les châtiments mêmes ne sauroient corriger (1). Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus par fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, monsieur! lui dis-je. Un homme de bien comme vous méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il? Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude; c'est l'envie qu'il a de me voler,

(1) Il seroit affreux de penser qu'il y eût, en effet, des naturels portés au mal, et dont le caractère ne s'adoucît jamais, quelque chose que l'on pût faire. Baltazar est-il bien fondé à croire que son fils soit né incorrigible? Avant que d'adopter une conclusion si triste, il faudroit savoir plus au juste à quelle époque de l'enfance du jeune Velasquez ont commencé ses fautes, et si l'on a eu soin d'observer envers lui ce grand principe de morale ainsi que de physique, beaucoup trop négligé dans l'éducation :

Préviens les maux, dans l'origine;
Extirpes-en le germe aussitôt qu'il est né;
Car tu voudras trop tard, s'il est enraciné,
Recourir à la médecine.

Principiis obsta, serò medicina paratur
Cùm mala per longas invaluêre moras. Ovid.

et qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes s'entendoit avec lui, et c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts ; je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je ; sa révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien ; mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, et je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Le jeune Velasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, et me parla dans ces termes : Écoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner ; il n'y a pas manqué : mais prends-y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton ; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement ? tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi

dans le moment pour le père ou pour le fils; point de quartier.

Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Velasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard; c'est un vieil avare qui voudroit encore me mener à la lisière; un vilain qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs, car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, et je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr: parlez-moi brutalement devant tout le monde: ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets mêmes et quelques coups de pied au cul ne gâteront rien; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne

m'en acquitter qu'à regret; et, quand je m'entretiendrai de votre seigneurie, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis sera la dupe de cette conduite, et qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive Dieu! s'écria le jeune Velasquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue: j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez; et si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connoître à Gaspard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit; et voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme, à la ruelle de son lit, et lui servoit de prie-dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, et je lui disois souvent en moi-même: Coffre-fort mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi? n'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu recèles? Comme j'allois quand il me plaisoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à

Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père, qui, croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert et refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, et fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit en m'embrassant de joie : Ah ! mon cher Scipion, que viens-tu de m'apprendre? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, et tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Eh ! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable? Tu as raison, me répondit-il; mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, et le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte, et, me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisoit une visite au père Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui, se trouvant rempli de grands et de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savois le-

quel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns et pour les autres ; néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre et remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garderobe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Velasquez qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, et que je rejoignis promptement en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, et m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étoient dans le sac ; ce que je refusai. Non, non, monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul ; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâces au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après j'enlevai un second sac, où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fît Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, et par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les femmes et pour le jeu, il s'y abandonna tout entier ; il eut le malheur de

s'entêter d'une de ces fameuses coquettes qui dévorent et engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines. Il se jeta pour elle dans une dépense effroyable, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur : quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre-fort; on en a tiré plusieurs sacs; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, et j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance; et, prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous et les sacs, nous demeu-

râmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui, ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours, et cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce; ce qui pouvoit, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux marchand, dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde et noire mélancolie qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son père que comme un homme qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir, et, sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution? Quoi! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On

verroit en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux nations les plus barbares! Non, mon cher maître, ajoutai-je en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui souleveroit contre vous toute la terre, et qui seroit suivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnements d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune et tout fils que j'étois de la Coscolina. Cependant j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même, et rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac; et, gardant un morne silence, quelque chose que je pusse faire et dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître; je lui demandai un secret entretien, il me l'accorda; et nous étant tous deux enfermés: Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, et que j'implore votre miséricorde! En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion,

et le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon action et de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, et que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils, et de l'aider à vous voler. En même temps je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable, Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il en élevant sa voix, Gaspard en veut à mes jours! Ah! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant que laisser vivre pour devenir un parricide, quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, et tu n'es pas content! Faut-il donc, pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur et de dissiper tous mes biens? Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, et me dit de le laisser son-

ger à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture si délicate.

J'étois fort en peine de savoir quelle résolution prendroit ce père infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard, et lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, et qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida ; nous verrons la personne qu'on vous propose ; si elle est de votre goût, vous l'épouserez ; et si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. Gaspard, entendant parler d'une riche dot, et croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage ; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls, et montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, et dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passants, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, et demanda pourquoi, dans ce lieu-là, on le faisoit descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard en l'envisageant

avec des yeux où sa douleur étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida; et l'hymen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat et dénaturé, le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie? Quelle erreur! Songe que ton crime seroit bientôt découvert, et que tu périrois par la main du bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse; nous sommes ici sans témoins, et dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats; puisque tu es si altéré de mon sang, enfonce ton poignard dans mon sein : on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots Baltazar, découvrant sa poitrine, et marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi!

Le jeune Velasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard, le voyant dans cet état qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité; il s'empressa de le

secourir; mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que, ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever; il remonta promptement sur sa mule, et s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparoître; et, l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où six mois après il apprit qu'il s'étoit jeté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence. (1)

---

(1) C'est une aventure réelle que Le Sage raconte. Cette scène effrayante seroit aussi très-dramatique; mais le fonds en est odieux, et de tels détails ne sont guère du ressort de Thalie.

Nous ne chercherons pas non plus à soulever le voile qui couvre les noms véritables des acteurs d'un drame si noir. Goldoni a osé en prendre quelques traits dans la pièce qui a servi de premier canevas à l'estimable comédie de l'*École des Pères*.

On ne voit pas ici la fin de ce qui a pu arriver à Gaspard Velasquez. Aura-t-il, en effet, passé le reste de ses jours dans la chartreuse de Séville? Il paroît que Le Sage avoit songé à l'en tirer. L'anonyme qui a pris le nom de Le Sage pour donner la mauvaise suite du roman de Gil Blas, pouvoit avoir su de l'auteur quelle étoit son intention au sujet de Gaspard. Il le fait retrouver par Scipion, qui est retourné au Mexique, et qui est étonné de voir le fils de Velasquez, non-seulement bien corrigé par une longue pénitence, mais tiré de son cloître et devenu un saint

CHAPITRE XII.

Fin de l'histoire de Scipion.

Profit du mauvais exemple. — Vieille épouse, généreuse. — Scène de jalousie. — Apparence qui trompe. — Pédant qui compile. — Certificat de probité.

Le mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Velasquez avoit tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, et à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant j'espérois en venir à bout, ayant souvent ouï dire que, pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, et le ciel sembla bénir mes efforts; je cessai donc de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer

---

évêque. Cet épisode curieux n'auroit sans doute pas été indigne de Le Sage; mais il est mal écrit, ainsi que tout le reste de cette suite prétendue du roman de Gil Blas.

des sacs, que je n'en aurois rien fait. J'avouerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante; aussi Velasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Medrano, jeune gentilhomme, et chevalier de l'ordre d'Alcantara (1), venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui étoit une de nos plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui, toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, et paroissoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un laquais de ton humeur, je croirois posséder un trésor; et si tu n'appartenois pas à un homme que je considère, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir; car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est mon foible : leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. Véritablement Velas-

(1) L'ordre d'Alcantara est ainsi appelé d'une ville du même nom située dans l'Estramadure. Ses chevaliers étoient d'abord de l'ordre *du poirier*. Ils peuvent être mariés, sans perdre leurs commanderies. Ils portent une croix verte.

quez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroissant qu'un gredin en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, et qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs et par son bon esprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur et de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais, cadet d'une maison plus illustre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeuroit à Tolède, et qui, l'aimant comme un fils, avoit soin de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales dames de la ville, et entre autres la marquise d'Alménara. C'étoit une veuve de soixante-douze ans, qui, par ses manières engageantes et les agréments de son esprit, attiroit chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes ainsi que les femmes se plaisoient à son entretien, et l'on appeloit sa maison *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venoit de la

quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas ordinaire. Seigneur, lui dis-je, vous paroissez bien agité ; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause? Ne vous seroit-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire? Le chevalier sourit à cette question, et m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse qu'il venoit d'avoir avec la marquise d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il; apprends, mon ami, que la marquise m'aime. Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre noblesse; j'ai de l'inclination pour vous, et j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je sais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule; qu'on tiendra sur mon compte des discours médisants; et qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage et la plus

raisonnable; aussi lui ai-je fait réponse que j'étois surpris qu'elle me fît l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien aise de son vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé? En peux-tu douter, me répondit-il? La marquise a des biens immenses, avec les qualités du cœur et de l'esprit. Il faudroit que j'eusse perdu le jugement, pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein où mon maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, et même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur; et bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres, que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sut dans Cordoue que la vieille marquise d'Alménara se disposoit à épouser le jeune don Manrique de Médrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise; elle laissa parler toute la ville, et suivit son cheva-

lier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disoit-on, auroit du moins dû par pudeur et par bienséance supprimer la pompe et le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier, se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, et la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoue de l'un et de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveau-mariés s'échappèrent pour gagner un appartement où ils s'enfermèrent avec une femme de chambre et moi; ce qui fournit à la compagnie un nouveau sujet d'accuser la marquise d'avoir du tempérament; mais cette dame étoit dans une disposition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Aussitôt qu'elle se vit en particulier avec mon maître, elle lui adressa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement; le mien est dans un autre endroit de cette maison : nous passerons la nuit dans des chambres séparées, et le jour nous vivrons ensemble comme une mère et son fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parloit ainsi que pour l'engager à lui faire une douce violence; et, s'imagi-

nant devoir par politesse paroître passionné, il s'approcha d'elle et s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre; mais, bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, et lui dit : Arrêtez, don Manrique; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage; ce sont des dons purs de mon cœur, et je n'exige de votre reconnoissance que des sentiments d'amitié. A ces mots elle nous laissa, mon maître et moi, dans notre appartement, et se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes, don Manrique et moi, fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te serois-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir? Que penses-tu d'une pareille dame? Je pense, monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, et je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse.

Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, et nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garderobe, et mon maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé, et où je crois qu'au fond de son âme il ne fut pas fâché de coucher seul, quoiqu'il se sentît assez reconnoissant pour oublier l'âge d'une femme si généreuse. (1)

Les réjouissances recommencèrent le jour suivant, et la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisants. Elle rioit toute la première de ce qu'ils disoient; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grâce à leurs saillies. Le chevalier, de son côté, ne se montroit pas moins content que son épouse; et l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardoit et lui parloit, qu'il

---

(1) Autre histoire connue, arrivée à Paris. Il est fort inutile de chercher à nommer les masques : mais il faut convenir de la beauté du rôle que joue en cette occasion la marquise d'Alménara. Si Le Sage excelloit à peindre des friponnes et des aventurières, il ne rend pas moins de justice aux femmes vertueuses, et il paroît s'être complu à faire cet honneur au sexe, surtout dans ce dernier volume.

L'histoire offre plusieurs exemples de mariages tout pareils à celui que l'on voit ici. La fameuse Mathilde, comtesse de Toscane, épousa un duc de Bavière pour s'en faire un appui contre ses ennemis; mais Guelphe de Bavière

étoit dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique, qu'il fit, par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place; il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimoit et dont il étoit aimé, ne voulant pas entretenir un commerce qui eût semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille dame, elle les payoit

---

ne fut son mari que de nom, et *elle demeura en perpétuelle virginité.* (Bossuet, *Contin. de l'Hist. univ.*, *année* 1089.) Corneille a mis sur le théâtre le même trait dans *Pulchérie*, qui dit à Martian :

Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;
Un mari qui, content d'être au-dessus des rois,
Me donne ses clartés et dispense mes lois;
Qui, n'étant en effet que mon premier ministre,
Pare ce que sous moi l'on craindroit de sinistre;
Et, pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paroisse encore époux, et n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, seigneur, et c'est assez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.
Éblouissons le peuple, et vivons entre nous
Comme s'il n'étoit point d'épouse ni d'époux, etc.

Pulchérie, Acte v, Scène iii.

avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valoit mieux que celui de Velasquez. Comme elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux ; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux et de mules; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse, et cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cents écus d'appointements; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier! m'écriai-je en interrompant Scipion dans cet endroit, et en faisant un éclat de rire. Oui, monsieur, répliqua-t-il d'un air froid et sérieux, oui, son trésorier; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse; car comme je prenois dedans mes gages d'avance, et que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce temps-là plein de droiture et de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire et trésorier de don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut de Tolède une lettre par laquelle on lui mandoit que dona Théodora Muscoso sa tante étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur-le-champ pour se rendre auprès de cette dame qui lui servoit de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage, avec un valet de chambre et un laquais seulement; et tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes dona Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie; et véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissoit à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisoit prendre que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passoit son temps le plus agréablement qu'il lui étoit possible, avec des jeunes gens dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames, dont ils me procuroient la connoissance, ils m'en-

traînoient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageoient à jouer avec eux; et, n'étant pas aussi habile joueur que mon maître don Abel, je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnois. Je prenois goût insensiblement au jeu, et, si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance; mais heureusement l'amour sauva la caisse et ma vertu. Un jour, comme je passois auprès de l'église *de los Royés* (1), j'aperçus au travers d'une jalousie, dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirois d'un terme encore plus fort s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, et, à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommoit Béatrix, et qu'elle étoit suivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis, adressant la parole à ma femme, Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie; n'ai-je pas à votre avis l'air

---

(1) Des pères noirs. On distinguoit souvent les divers ordres monastiques par la couleur de leurs habits; ainsi l'on disoit à Paris *les moines blancs*, *les blancs manteaux*, *etc.*

d'une divinité? Vous l'avièz alors à mes yeux, lui dit Scipion; et, depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paroissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire :

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu sincère; je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu, si je la tentois par des présents capables de l'ébranler; mais je jugeois mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse et mes soins, elle rejeta fièrement mes propositions. Sa résistance, au lieu d'éteindre mes désirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étois secrétaire et trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secrètement en présence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, et devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, et de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisois par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contents que nous l'étions l'un et l'autre. Béatrix et

moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous; nous y courions avec le même empressement, et le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amants qu'en époux; mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité. Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma; j'en tirai un mauvais augure; je devins pâle et tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver; et, m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr, et mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur; songez que votre fortune y est attachée* (1). Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage; une fureur jalouse s'empara de

---

(1) Paroles équivoques et suffisantes pour fonder un soupçon d'infidélité dans un pays comme l'Espagne, où toutes les intrigues, toutes les aventures, les pièces de théâtre, roulent également sur des motifs de jalousie.

mon âme, et, ne respirant que vengeance, je tirai mon épée et j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, et se battit en homme qui savoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas; je le vis tomber; et, m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appeloit à haute voix.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous adressant la parole, je l'appelois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet étoit don Fernand de Leyva. Ce seigneur, qui aimoit Julie ma maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen; et je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlèvement, dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux, aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui savent par expérience ce que c'est que la jalousie, et quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon foible cerveau; je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre : je sentis succéder des mouvements de haine aux sentiments de tendresse que j'avois un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner, et de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs je croyois avoir tué un cavalier; et, dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvois ce trouble funeste qui suit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, et je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il est vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissoit pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme qui se résolvoit à vivre toujours dans la servitude. (1)

---

(1) Dans la *servitude*, pour dire dans l'état de domestique, est une expression qui ne paroît plus le mot propre; quoique la servitude soit la condition servile, on entend

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire, je courus; car l'image des alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnoit sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas et Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église qu'on venoit d'ouvrir, et, après y avoir fait une prière, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occuper; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passoit par là quelque muletier. Je me levai aussitôt pour aller voir si je ne me trompois pas; et, quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui, monté sur une mule, en menoit deux autres à vide. Arrêtez, mon ami, lui dis-je : où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons religieux de saint Dominique, et je m'en retourne.

L'occasion qui se présentoit de faire le voyage de Madrid m'en inspira l'envie; je fis marché avec le muletier; je montai sur une de ses mules, et nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Ma-

---

aujourd'hui par là quelque chose de plus que le seul service d'un maître.

queda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'église à pleine tête. Il débuta par les prières que les chanoines disent à matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes messes; puis, passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire; je l'excitois même à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Courage, l'ami, lui disois-je; poursuivez. Si le ciel vous a donné de bons poumons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh! pour cela, non, s'écria-t-il; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies; je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures (1); car si ces choses-là ne sont pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles sont frivoles, et qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes?

(1) Voyez la note sur Pélage, ci-dessus, Chapitre x, page 179.

Assurément, me repartit-il, la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux; je n'y songe qu'au soin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce phénix des muletiers; et, le tenant pour un homme de bien et d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son soûl.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, et j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier quel homme je suis. Vive Dieu! je défierois tous les cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus, me montrant une casserole où il y avoit, à ce qu'il disoit, un lapin déjà tout haché: Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper avec une épaule de mouton rôtie. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes et quelques autres ingrédiens que j'emploie dans mes sauces,

j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un Contador Mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle, où, m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le muletier et moi, et l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement ; je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût véritablement un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; et, remarquant que le muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet ; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répu-

gnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie, pour un lapin de garenne, un matou en hachis; cela m'a dégoûté des fricassées. (1)

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que, malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin supposé, et je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les maîtres d'hôtellerie en Espagne faisoient assez souvent ce *quiproquo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, étoit fort consolant; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte et l'hôtellerie; et, m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant de grand ma-

---

(1) Ces détails dignes d'un gourmand tel que l'est Scipion, sont empruntés discrètement de la *Vie de Marc-Obregon*, où la détestable cuisine des hôtelleries de l'Espagne est peinte de couleurs infiniment plus dégoûtantes, et que les voyageurs disent être trop vraies.

tin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civet, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'apercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux, quoique accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses, et le nombre infini de gentilshommes, de pages et de laquais qui étoient à la suite des grands. Mon admiration redoubla, lorsque étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, et je dis en moi-même : Quel éclat! quelle grandeur! je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, et je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, et que le hasard me fit

connoître. Je devins son *factotum*, et je le suivis à son université lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommoit don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *don* pour avoir été précepteur d'un duc qui lui faisoit par reconnoissance une pension à vie; ce n'est pas tout, il en avoit une autre comme professeur émérite du collége; et, de plus, il avoit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents pistoles par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La manière dont il composoit ses ouvrages mérite bien qu'on en fasse mention. L'illustre don Ignacio passoit presque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs et latins, et à mettre sur un petit carré de papier chaque apophthegme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, et chaque guirlande faisoit un tome (1). Que nous faisions de mauvais livres! il

(1) Sans les égards marqués de Le Sage pour les jésuites, on pourroit soupçonner que ces *guirlandes enfilées* dont chacune faisoit un tome, auroient quelque rapport malin aux recueils du père Bouhours, surnommé l'*empeseur des Muses*, et qui auroit pu l'être tout aussi justement *l'enfileur de guirlandes*. Au reste, il n'étoit pas le seul.

Vigneul-Marville, ou le chartreux Bonaventure d'Argonne, parle du temps qu'il avoit passé dans sa jeunesse

ne se passoit guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, et aussitôt la presse en gémissoit : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés; et, si les critiques s'avisoient de reprocher à l'auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lætamur in ipso.* (1)

---

sous la discipline du très-docte Giraldo Giraldi. « C'étoit » un homme merveilleux et aussi grotesque dans ses ma- » nières qu'il y en ait jamais eu dans le peuple latin. Il » mettoit ses collections dans ses chaussons; et quand, » dans l'ardeur de la dispute, nous lui contestions quelque » passage, il appeloit son valet : *Hem, hem, hem, Dave,* » apporte-moi le chausson de la tempérance, le chausson » de la justice, ou le chausson de Platon, ou celui d'Aris- » tote, selon les matières qui étoient mises sur le tapis. » Cent choses de cette sorte me faisoient rire de tout mon » cœur, et j'en ris encore à présent, comme si j'étois à » même. »

(1) *Nous sommes fiers du larcin même.* Le passage latin est un hémistiche de Santeul, dans les vers qu'il avoit adressés à l'Académie des Belles-Lettres, pour soutenir la nécessité de faire en latin les inscriptions des monuments françois. Nous avons paraphrasé cette citation :

Dans les trésors d'autrui nous puisons à dessein,
En nous applaudissant de cet heureux larcin.

Et nous avons fait l'application de ces mots à Le Sage lui-même, en supposant qu'il pût devoir l'idée du roman de Gil Blas à un écrivain espagnol; ce que pourtant nous ne

Il étoit aussi grand commentateur, et il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées; comme sur ces carrés de papier il écrivoit quelquefois très-mal à propos des passages d'Hésiode et d'autres auteurs; néanmoins, avec tout cela, je ne laissai pas de profiter chez ce savant; il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir. J'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages; et si, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il quand par hasard il entendoit dire que quelque domestique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zèle, et s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu (1); et ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tenta-

---

saurions croire. Voyez l'examen qui est à la tête de cette édition, et toutes nos notes qui ne laissent subsister aucun doute à cet égard.

(1) Scipion avoit eu besoin de ces instructions qui peuvent suppléer à l'éducation première, lorsqu'elle a été

tion de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid; il y avoit une parente, appelée Catalina (1), qui étoit femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina et de lui parler. Mon humeur enjouée et mon air aisé lui

---

négligée, et qui ne sont pas inutiles, même quand elle a été bonne. Le docteur Ipigna fait pour lui ce qu'Horace nous apprend qu'avoit fait son père.

Soigneux à me former, dans ses leçons, toujours
Il savoit d'un exemple appuyer ses discours.
Tantôt pour m'éloigner d'une beauté vénale,
Il me citoit Julie à Thrason si fatale;
Tantôt de l'adultère il peignoit le danger, etc. etc.

(Voyez toute la Satire IV, Livre I, *traduction de* M. Daru.)

(1) On ne conçoit pas trop pourquoi Le Sage veut donner ce nom si malhonnête à la femme de chambre dont il s'agit ici. Ce nom a été expliqué, Livre VIII, Chapitre X.

plurent; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix; comme je vous croyois infidèle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente et moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, et je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin, ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hippocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade; mais heureusement, et comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, et que, selon toutes les apparences, je garderois long-temps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois,

ou pour récompenser mes services si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je sus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avoit tant de pénétration, et je me défis de ma garde qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina en jouoit un autre auprès de dona Anna de Guevara sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agents. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, et ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, et sans vanité je ne m'en acquittai point mal; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon industrie et de mes peines (1). Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en usoit avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice me déplut et m'auroit bientôt fait

(1) Madame la nourrice et sa rapacité ont déjà fourni une note, Livre IX, Chapitre IX.

sortir de chez cette dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui, s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenue, et dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina; je ne suis point assez crédule pour ajouter foi à ce que vous dites; vous voulez me faire accroire que vous êtes marié, et pourquoi? pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité; mon aveu sincère lui parut une défaite, et, s'en trouvant offensée, elle changea de manières à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, et nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance et d'honnêteté.

Dans cette conjoncture j'appris qu'il falloit un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne; et ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri

du duc de Lerme, et qui, par conséquent, ne sauroit manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur généreux; en faisant ses affaires, vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion; j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, et qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice; et il sera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis, m'adressant la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent; faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations.

Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit

en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvoit impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines. (1)

---

(1) La fin de ce Livre repose les idées du lecteur sur des images bien flatteuses. Gil Blas, possesseur d'un château, aimé d'une jeune compagne, servi avec affection par un excellent domestique, jouissant d'un bonheur qu'il sait apprécier; Gil Blas paroît bien revenu de toute espèce de pensées d'avarice et d'ambition. On croiroit qu'il sera fidèle à cette inscription de la porte de Lirias :

Je suis au port, et j'y demeure.

Mais passons au Livre suivant, nous verrons du nouveau, et nous saurons qu'il ne faut pas se fier aux inscriptions, même gravées en lettres d'or.

C'est ce que n'a pas vu l'auteur du *Gil Blas allemand*, qui termine l'histoire de son *Pierre Claus*, lorsque cet ex-ministre disgracié et exilé, se réfugie avec sa femme dans sa terre de *Richetal*. Jusque-là, c'est la parodie de Gil Blas retiré dans son château de Lirias, et jurant de n'en pas sortir. Le coup de maître étoit de lui faire fausser sa résolution d'une manière vraisemblable, et d'ajouter ce trait de plus à la peinture exacte des variations naturelles au cœur humain. C'est le plan nouveau que Le Sage a rempli, comme on va le voir.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changements qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.

Chagrin cruel.— Changements politiques.— Réveil de l'ambition.

J'ai déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien; l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galants et trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille; et peu de jours après Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux événement, j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Lirias avec

Séraphine et la marquise de Pliego (1) tenir les enfants sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, et pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse; et madame la gouvernante, voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château, les habitants de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaisir de son seigneur. Mais hélas! nos réjouissances ne furent pas de longue durée, ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout à coup en gémissements, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut; et sa mère, quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de près; une fièvre violente emporta ma chère épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi! je tombai dans un accablement stupide; à force de sentir la perte que je

(1) *Pliego*, feuille de papier, pli.

faisois, j'y paroissois comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état; je ne voulois prendre aucune nourriture ; et je crois que, sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné : mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il sembloit me les donner moins pour conserver ma vie, que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé et de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce seigneur tendre et compatissant, cet ami généreux se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux. Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, si la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, et confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ne laissois pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il falloit pour quelque

temps m'éloigner de Lirias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don César me proposa de m'emmener à Valence, et mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servoit qu'à irriter mes ennuis (1), et je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, don César et sa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin; ils mirent tour à tour en usage les amusements les plus propres à me dissiper; mais, malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venoit souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler. Je ne faisois pas en lui cette remarque sans plaisir; je lui tenois compte des mouvements

---

(1) Ceux qui auront passé par ces tristes épreuves (et qui pourroit en être exempt dans cette vie humaine!) connoîtront ce dégoût, cette horreur invincible, qu'inspirent d'abord les séjours, même les plus charmants, où l'on a éprouvé le malheur de voir périr l'objet qu'on aime. Cette circonstance fatale amène donc trop bien les nouveaux destins de Gil Blas, en le poussant, comme par force, hors du château de Lirias.

d'amitié qu'il laissoit éclater, et je m'applaudissois d'avoir un domestique si attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre. Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie ; on dit que Philippe III ne vit plus (1), et que le prince son fils est sur le trône (2). On ajoute à cela, poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste (3), qu'il lui est même défendu

---

(1) Voici encore une date certaine. Philippe III mourut en 1621 d'une manière singulière. Il ordonna d'ôter un brâsier trop ardent qui l'incommodoit dans la salle où il se trouvoit occupé, et relevant à peine d'une maladie dangereuse. On ne trouva pas l'officier qui avoit cet emploi ; on craignit d'empiéter sur les droits de sa charge. Tandis qu'on cherche l'officier, le roi tombe en foiblesse : on le transporte sur son lit, où il meurt peu d'heures après, asphixié par étiquette.

(2) Philippe IV avoit seize ans ; mais qu'importe l'âge des rois qui gouvernent par des ministres ! On dit qu'un pape, à son élection, pénétré de son incapacité, fit d'abord des difficultés infinies. Il accepta enfin, et livra à son neveu toutes les affaires. Il étoit dans l'admiration, et disoit : Je n'aurois jamais cru que cela eût été si aisé.

(3) Le duc de Lerme *avoit perdu son poste* avant la mort de Philippe III. C'étoit son fils, le duc d'Uzède, qui l'avoit supplanté. Le duc de Lerme se flattoit toujours de la vaine espérance de reprendre sa place. Le père et le fils réussirent à se détruire l'un par l'autre, et le comte d'Olivarès fut

de paroître à la cour, et que don Gaspard de Gusman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre (1). Je me sentis un peu ému de cette nouvelle sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, et me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Eh! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la cour; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un désir curieux. Quel désir? interrompis-je. Ma foi, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettroit; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je; tu voudrois que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore? me re-

---

le tiers, plus habile, qui les accorda net, suivant la fable si connue des *voleurs* et de l'*âne*. (La Fontaine, I, 13.)

(1) Il débuta par faire prendre à ce roi de seize ans le nom de *Philippe-le-Grand;* mais s'il eût été grand d'effet, il eût laissé à d'autres le soin de l'appeler ainsi, et n'eût pas dès l'abord imité les sultans, pour qui tout le secret et tout l'art de régner consiste dans la peine de nommer un premier visir.

partit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquille? Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, et qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia (1). Ensuite, comme s'ils eussent

---

(1) Avant que d'expirer, Philippe III avoit dit à son fils aîné : « Gardez-vous bien de m'imiter ! A mon avénement » au trône, je chassai sur-le-champ les vieux ministres » de mon père, et je m'en trouvai mal: servez-vous donc » de ceux que vous trouverez près de moi. » Il avoit mandé le jour même, au cardinal de Lerme de revenir auprès de lui. Mais le premier soin de son fils fut d'éloigner tous ceux que son père mourant lui avoit dit de conserver; et le cardinal duc de Lerme reçut un ordre exprès de retourner dans son exil. On lui ôta sa pension de 72,000 ducats, et 15,000 charges de blé qu'il percevoit de la Sicile.

agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étois connu, et que je lui avois même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse; Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit don César, et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, messeigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites! Il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or (1), ou quelque gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards. J'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en

---

(1) *La clef d'or* est le signe distinctif de certains officiers du roi d'Espagne, qui ont droit d'entrer dans la chambre de ce prince, et qui portent une clef d'or à leur ceinture.

ressentit une joie immodérée; il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, et m'accableroit d'honneurs et de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières charges de l'état, et se poussoit à la faveur de mon élévation. (1)

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César et son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagère.

---

(1) S'il étoit livré à lui-même, Gil Blas seroit beaucoup plus sage; il n'a plus d'avarice ni d'ambition pour son compte. Mais il consulte des seigneurs; il est poussé par son valet. Que de réflexions à faire là-dessus, si Le Sage eût aimé la morale prolixe, comme dom Chaudon l'en accuse! Il se borne à dire les faits, et en laisse les conséquences à tirer au lecteur.

CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la cour; le roi le reconnoît et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.

Patience nécessaire auprès des princes. — Difficultés plus grandes auprès des ministres. — Résolution précipitée.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Forrero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de savoir tout ce qui se passoit tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III, les amis et les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son éminence dans le ministère, mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde en-

tier (1) : Dieu le veuille! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité; nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forrero, s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changements qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid j'allai chez le roi l'après-dînée, et je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet : il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point, ou que s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveler connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire;

(1) On le regardoit en Espagne comme un des plus profonds et des premiers hommes d'état, parce qu'il flattoit la manie que la branche d'Autriche avoit eue depuis Charles-Quint et Philippe II, de vouloir exercer la monarchie universelle, et surtout d'écraser la France.

vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manége pendant trois semaines; et un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi. Qui êtes-vous? me dit-il; vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majesté avec le comte de Lemos chez.... (1) Ah! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme; et si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, et que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure? Oui, sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la tour de Sé-

---

(1) La phrase est coupée à propos, et le nom de Catalina, mal sonnant en lui-même, est entendu de reste, sans être prononcé.

govie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : il fut étonné de voir là un inconnu, et le roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étois. Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole et en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet et rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable. Mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction, Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je; en même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque.

Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs? Avouez que vous ne me savez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, et de là j'observai bien le comte quand il parut; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, et qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des

personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas; sa tête, qui étoit d'une grosseur excessive, lui tomboit sur la poitrine; ses cheveux étoient noirs et plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, et son menton pointu et fort relevé. (1)

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau seigneur; néanmoins, comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le regardois avec indulgence, je le trouvois agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable et débonnaire, et qu'il prenoit gracieusement les placets qu'on lui présentoit; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer et me faire connoître, il me lança un regard rude et menaçant; puis, me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement; je sortis de la salle fort étourdi

(1) Cette caricature est encore historique. Les ministres, les princes sont comme les acteurs; le public juge leur figure; et sur un grand théâtre, il faut une grande apparence. Si l'on a contre soi le préjudice du coup d'œil, il faut racheter ce malheur par bien des qualités et bien des prévenances.

d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner; le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je : en même temps je lui appris de quelle façon j'avois été reçu. Il m'écouta fort attentivement, et me dit : Vous m'étonnez! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui, me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de partir sur-le-champ pour retourner à Valence; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veut m'écarter de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne

volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. Je voudrois même avoir raison d'un accueil si offensant. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami : si je faisois cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire, à ce discours, rentra en lui-même, et, considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain. (1)

---

(1) Scipion revient sur ses pas, il a peur; il ne songe plus à souffler à son maître son envie de faire fortune; mais Gil Blas va trouver un avis plus solide, et qui sera pour lui la récompense d'un aveu honteux, mais nécessaire. Heureux qui reconnoît ses torts!

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour, et du service important que Joseph Navarro lui rendit.

Aveu d'ingratitude. — Conseil de l'amitié. — Avantage d'avoir plus d'une corde à son arc.

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je doutai quelques moments si je ne ferois pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, et l'abordant fort poliment : Me reconnoissez-vous? lui dis-je; et serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui? Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi? Oui, lui repartis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus

m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras; et tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentiments.

Il avoit appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires; mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le roi, et je ne lui cachai point la mauvaise réception que le ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il! puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous le comte d'Olivarès a l'esprit un peu fantasque et singulier; c'est un seigneur plein de caprices: quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte; et lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince, c'est de quoi je puis vous assurer. J'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, et qui partage avec lui les soins du gouvernement (1). Navarro m'ayant

---

(1) Voyez ci-après, sur Baltazar de Zuniga, la note 1 du Chapitre v.

ainsi parlé, me demanda où je demeurois, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-temps sans le revoir; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur; mon maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarès son neveu; je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, et j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. Mon ami Navarro ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, et lui répondis que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appeloit, à juste titre, *le Flambeau du conseil.* Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, et reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai bon augure. Cela va bien,

dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais; quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs, don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, et demande mon intendant; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, son excellence sortit de son cabinet pour

aller entendre la messe; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, ensuite elle se rendoit au lever du roi.

CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.

Décri d'un ancien maître, manière de faire sa cour à un nouveau.

Je ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, et de demander son intendant, qui s'appeloit don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que, me saluant avec des marques de considération, Seigneur, me dit-il, suivez-moi s'il vous plaît; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena, par un petit escalier, à une enfilade de cinq à six pièces de plein pied qui composoient le second étage d'une aile du logis, et qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, et vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, son excellence m'a fortement recommandé d'avoir

pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions? N'y auroit-il point de la malice là-dedans, et ne seroit-ce pas encore pour se divertir, que le ministre me feroit un traitement si honorable? C'est ce que je suis tenté de croire; car enfin convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de monseigneur, qui étoit tout seul dans son cabinet. Eh bien! Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement et des ordres que j'ai donnés à don Raimond? Les bontés de votre excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, et je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc? répliqua-t-il; puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin? Non, sans doute; je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne sauroit t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

Mais à propos de ce seigneur, poursuivit-il,

on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connoissance, et quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien; j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étois tiré; ce que je pratiquai encore fort heureusement, c'est-à-dire que, dans ma narration, j'adoucis les endroits rudes, et passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices et des gouvernements.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importants. On va bientôt lui faire son procès; et, si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits (1). Je ne

---

(1) C'est ici le lieu de finir l'histoire singulière de ce fameux premier commis. « La disgrâce du duc de Lerme

désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne.

» fut suivie de près de celle de don Rodrigue Calderone, » comte d'Oliva, son favori, qui fut arrêté et mis en prison » (en 1619). La fortune et le sort de cet homme ont quel- » que chose d'extraordinaire. Il étoit fils d'un pauvre soldat » et d'une flamande, dont on n'auroit jamais entendu par- » ler sans leur fils, qui avoit de grands talents. Étant » entré chez le duc de Lerme, encore marquis de Denia, » il devint son favori. On a remarqué comme une chose » particulière au duc de Lerme, qu'il éleva son favori aussi » haut que s'il eût été celui du roi; non-seulement il le » rendit riche de cent mille ducats de rente, mais il lui » procura des titres et des honneurs, et lui permit même » d'aspirer à une vice-royauté. Tant de faveurs excitèrent » l'envie que son humeur hautaine et méprisante changea » bientôt en haine; et son père lui prédit plusieurs fois » qu'il périroit s'il ne conduisoit mieux sa barque. On l'ac- » cusa de la mort du prince Philippe Emmanuel de Savoie, » de celle de la reine Marguerite, et de plusieurs autres » crimes; mais après que son procès eut duré deux ans et » demi, on ne put prouver ce dont on l'accusoit. On le » retint tout ce temps-là en prison. On prétend que l'on » tira le procès si fort en longueur, tant pour empêcher » qu'il ne se sauvât, que pour entretenir la haine du public » contre le duc son maître, et prévenir le retour de sa » faveur. » (*Histoire universelle*, tome XXIX, pag. 109).

Enfin, en 1621, après avoir eu de Philippe III des lettres d'absolution de tous les grands crimes dont on l'avoit d'abord accusé, il fut condamné à la mort « comme atteint » et convaincu du meurtre de deux gentilhommes espa-

dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment, reprit son excellence avec étonnement, c'est don Rodrigue qui a causé ta prison? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect, mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que, tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce et tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya, en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar

---

» gnols. Il fut décapité publiquement, et mourut si courageusement et si chrétiennement, qu'il attira la compassion de tout le monde. » *Ibid*, pag. 109.

Calderone fut une victime qui paya pour le duc de Lerme. Celui-ci étant cardinal, brava les procédures à l'abri du respect qu'on avoit en Espagne pour la pourpre romaine.

de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, et de la disposition favorable où son excellence étoit pour moi.

CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.

Portraits du ministre et de sa famille. — Compte rendu au public, pour l'éblouir. — Prétention au style obscur.

D'ABORD que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune. Tout vous rit : vous plaisez au premier ministre; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat et ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différents caractères; je veux, à son exemple, vous faire connoître le comte, la com-

tesse son épouse, et dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre : il a l'esprit vif, pénétrant, et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, et un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites dont le ciel veuille préserver la monarchie! J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, et qu'il écriroit aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur et trop recherché. Il pense singulièrement; et, comme je crois vous l'avoir déjà dit, il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit; faisons celui de son cœur. Il est généreux et bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas? De plus, on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzède et le frère Louis Aliaga (1), auxquels il avoit, dit-on, de grandes

(1) Ce frère Louis Aliaga étoit le confesseur du roi

obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner : l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnoissant.

Dona Agnès de Zuniga è Vélasco, comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir (1). Pour dona Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie et l'idole de son père. Réglez-vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux dames, et paroissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs et de richesses.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar mon maître;

Philippe III, prince fort timoré, et sur lequel régnoit sans peine le prêtre qui avoit la charge de diriger sa conscience.

(1) Même dans ce haut rang, il s'est trouvé de telles femmes, ou plutôt de telles marchandes, *vendant au poids de l'or* toutes les grâces qui dépendent des rois ou des ministres auxquels elles sont attachées, et les déshonorant par ce lâche trafic. Un homme d'état peut donc être irréprochable par lui-même et se trouver perdu, dégradé dans l'opinion, flétri par le mépris public, sans avoir d'autre tort que trop de complaisance pour sa femme ou pour sa maîtresse. On n'en a vu que trop d'exemples.

quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit; conservez son estime et son amitié; il peut dans l'occasion vous servir. Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'état, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues? Non, me répondit-il, ils sont, au contraire, dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar, le comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier ministre; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis et les partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvements, les uns en faveur du cardinal, et les autres pour son fils; mais mon maître, le plus délié des courtisans, et le comte qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures, et en prirent de si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrents. Le comte d'Olivarès, étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar son oncle; il lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans; de sorte que, resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs, indépendants l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable. (1)

(1) Tous ces détails sont historiques. « Le comte Olivarès

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, et dont je me promis bien de profiter; après cela j'allai remercier le seigneur de Zuniga, de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, et qu'il étoit bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur, voulant du moins, disoit-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étoient chers, et qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'étoit une chose à voir que notre contenance! Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui, pendant le repas, tandis que

---

» qui cachoit sous le voile d'une extraordinaire modestie » une grande suffisance, et croyoit au moins égaler Ximenez en capacité, ne voulut pas paroître rien faire de son » propre chef, et mit son oncle don Baltazar de Zuniga, » qui avoit été gouverneur du roi, à la tête des affaires » étrangères. Ce seigneur étoit tout différent de son neveu; » il avoit réellement la capacité que l'autre se croyoit, et » la modestie qu'il affectoit. » (*Histoire universelle*, tome XV de l'Histoire moderne, page 110.)

nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies que son humeur gaie et ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi, m'étant couché, je m'endormis tranquillement, sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur. Je fus bientôt auprès de son excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière; écoute-moi attentivement : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées, il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misé-

rable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses états florissants, et ses sujets parfaitement heureux.

Après que monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente; et je me souviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols; puis, m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'état sous le dernier règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin, je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne

fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme ! (1)

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation ; je promettois monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis et même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea ; et je jugeai par ses corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit,

---

(1) *Voilà l'homme !* Cette épigramme n'est-elle pas trop forte, si elle est générale ? Gil Blas pouvoit se contenter de parler de lui-même, et ne pas faire ainsi les honneurs de l'humanité. Et où en seroit-on, grand dieu ! si, à chaque action injuste ou malhonnête qu'on auroit commise, on pouvoit dire : *Voilà l'homme !*

les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire ; et, pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya par don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

CHAPITRE VI.

De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

Vanité d'un premier succès. — Coups de griffe donnés au ministère précédent. — Promesses magnifiques de celui qui le remplace.

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour : ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre seigneurie. Êtes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude? Vive le comte d'Olivarès! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs

mois sans vous faire présent d'une pistole ; et le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajouta-t il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je, et c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois, pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la cour. A présent que je sais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Coscolina, don César et don Alphonse seront bientôt informés de l'état présent de vos affaires. Que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y serai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur

la route, vous savez que la livrée d'un premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire ; et cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut. Pars, lui dis-je, et reviens promptement ; car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai par négligence laissé passer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raison, monsieur, me répondit Scipion, et je me sais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait souvenir ; mais patience, dans six semaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commissions ; j'aurai parlé aux seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, et revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans donner au diable les trois quarts et demi de ses habitants. Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plutôt

rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; et si les coups de griffe qu'y recevoit ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisoit, et entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'état, sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, et qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu sait comment, dans les régies royales (1). Quand

---

(1) Galba, successeur de Néron, crut qu'il parviendroit à remplir le trésor épuisé, en ordonnant une recherche des folles prodigalités de son prédécesseur. Leur montant s'élevoit à je ne sais combien de millions semés parmi les

il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi-bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner

---

débauchés, les farceurs, les ministres des plaisirs de Néron. Galba les fit tous assigner, ne voulant leur laisser que le dixième de leur proie; mais ils n'avoient plus rien. Galba les trouvant insolvables, étendit la recherche sur les acheteurs même qui avoient acquis d'eux. Les acquéreurs de bonne foi furent inquiétés, et beaucoup de fortunes furent bouleversées. Cet expédient de Galba fut moins un remède qu'un mal. Le Sage en avoit vu des exemples en France, dans les *chambres ardentes*, qui n'avoient pas mieux réussi. Cependant il en fait l'éloge. Il avoit un fond de rancune contre les financiers; et quand il a occasion de reparler de ces sangsues, on retrouve le ton et les couleurs de Turcaret, de ce chef-d'œuvre singulier qui prouve que Le Sage connoissoit à fond les mystères de la haute et basse maltôte, et qu'il avoit été à portée d'étudier tous les moyens dont certaines gens se servoient pour *s'enrichir, Dieu sait comment, dans les régies royales.*

plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, monseigneur, lui dis-je; votre excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé; et là je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le trésor royal, et qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il étoit à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adressoit le mémoire (1), qu'en ôtant toutes les pensions et les gratifications qui se prenoient sur ses revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses

---

(1) Les deux mémoires composés par Gil Blas sur l'état où se trouvoit l'Espagne à la mort de Philippe III, sont les premiers exemples de ces *comptes rendus*, dont Le Sage pouvoit parler d'après ce qu'on voyoit en France au moment où il écrivoit. A la mort de Louis XIV, les finances étoient dans un chaos épouvantable; ce chaos ne fut débrouillé que par Nicolas Desmarets; c'étoit un neveu de Colbert, instruit dans sa partie. Le mémoire, ou le compte rendu par Desmarets, contient des choses curieuses, et on l'a souvent reproduit.

sujets qui se rendroient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avoit pour les uns des vice-royautés, des gouvernements, des ordres de chevalerie, des emplois militaires; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures; et enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissements qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son excellence voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit;

elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille : ce qui me parut une récompense honnête de mon travail, et me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAPITRE VII.

Par quel hasard, dans quel endroit et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Hommage involontaire à l'opinion publique. — Poète qui a fait son chemin. — Adieu aux muses. — Secours au mérite malheureux.

Rien ne faisoit plus de plaisir à monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son ministère. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions qui, pour son argent, lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus; et, comme il leur ordonnoit d'être sincères, son amour-propre en souffroit quelquefois, car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien. (1)

(1) Il faut bien lui laisser ce plaisir qu'il paye assez

Quand je m'aperçus que le comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, et de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention; et s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à son excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fût à son avantage. Il me sembloit que j'en devois user ainsi avec un homme du caractère de ce ministre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour

---

cher, suivant la fameuse épigramme de J.-B. Rousseau :

> Et quand la pièce est mal représentée,
> Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Mais ces grands acteurs même veulent savoir ce qu'on dit d'eux, et toutes les puissances ont beau être absolues, elles sentent au-dessus d'elles une autre puissance plus forte, qu'elles consultent malgré elles : *Quid de me dicunt homines*

le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et, ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Eh quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là! Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon

ami, *post nubila Phœbus;* tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nunez; ton maintien est sage et modeste; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu; et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi? Que fais-tu présentement? Serois-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de saint Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez; tu as fort bien fait, mon ami, mais gare la re-

chute! Oh! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de saint Dominique et moi, nous fier à votre abjuration : vous me paroissez furieusement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage; je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais

goût celle qui l'a précédée, et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris (1). L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poète des

---

(1) On croiroit que Le Sage laisse percer ici le chagrin qu'il pouvoit avoir de ce que quelques-uns de ses premiers romans (le *Diable Boiteux*, par exemple), si applaudis en paroissant, n'avoient pas pu se maintenir à ce degré de haute estime qu'ils avoient obtenu d'abord; mais il n'avoit pas à se plaindre du succès de Gil Blas, réimprimé de son vivant, et à l'égard duquel *la génération présente* n'accuse point de mauvais goût les contemporains de Le Sage, qui ne furent que justes, quand ils donnèrent à ce livre *une approbation générale,* demeurée sans contradicteur.

Il avoit fait aussi la comédie de *la Tontine,* dont les comédiens retardèrent la représentation pendant un grand nombre d'années. Cette pièce, qui ne venoit plus à propos, n'eut pas la vogue dont Le Sage avoit pu se flatter d'abord.

Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il; l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif. Mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nunez, transporté de joie et de reconnoissance, quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais, avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois

logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres, je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

Inclination de commande. — Hautes confidences. — Rêves intéressés.

Le comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais le *comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit, j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses pour m'y conformer, et prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mène presque toujours

au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero (1), son premier secrétaire.

Carnero s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à son excellence; et il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire et moi, les deux confidents du premier ministre et les dépositaires de ses secrets : avec cette différence qu'il ne parloit à Carnero que d'affaires d'état, et qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départements séparés dont nous étions également satisfaits l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de son âme, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui. (2)

---

(1) *Carnero*, mouton.

(2) Cette phrase, un peu longue, se trouve embarrassée

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu : cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son propre fils, et dans le confesseur de Philippe III ; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avénement au ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait, par des vice-royautés ou par des ambassades, de tous les seigneurs qui, par leur mérite personnel, auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement ; de sorte que je puis dire, à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout

---

d'un *qui*, et ensuite d'un *que*, trop voisins l'un de l'autre. C'est une négligence très-rare dans Le Sage, dont le style est très-net et toujours coupé à propos.

dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit; je te crois sage, prudent, discret : en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me montèrent subitement à la tête, et réveillèrent en moi des sentiments dont je croyois avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, et la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de son excellence. Dieu en soit loué, mon cher maître, me répondit-il :

je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère? Ah! monsieur, me repartit-il en prenant tout à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel! m'écriai-je, ma mère est morte assurément! Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi-bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfants ont grand besoin pour devenir reconnoissants dans la suite (1). Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur, à la vérité, ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parents.

---

(1) Gil Blas ne peut se démentir. En s'affligeant de la mort de sa mère, il lui fait un petit reproche. Il ne dit rien du *bon chanoine* qui ne soit convenable; mais il l'avoit assez joliment habillé dans son premier Chapitre. Il convient, à la fin, qu'il lui a dû ce qui vaut mieux que tout autre bienfait, celui de l'éducation.

CHAPITRE IX.

Comment et à qui le comte-duc maria sa fille unique; et des fruits amers que ce mariage produisit.

Beaux projets. — Revers imprévu. — Douleurs sympathiques.

Peu de temps après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'état; mais ce qui le faisoit rêver ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il une après-dînée, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria, ma fille, continua-t-il, est nubile, et il se présente un grand nombre de seigneurs qui se la disputent. Le comte de Niéblès, fils aîné du duc de Médina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio et de ma sœur aînée, sont les deux concurrents qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que

toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Nièblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur don Ramire Nunez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur et aux enfants qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, et les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse; de manière que mes petits-fils et leurs descendants sortis de la branche d'Abrados et de celle d'Olivarès, passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Eh bien! Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein? Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à votre excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Médina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio, ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais, après tout, je veux me satisfaire,

et don Ramire l'emportera sur ses rivaux; c'est une chose décidée.

Le comte-duc m'ayant appris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi-bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchoient, et s'en remettant entièrement au choix que feroient leurs majestés : mais il ne laissoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi, qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse : *Je crois don Ramire Nunez digne de dona Maria : cependant choisissez vous-même. Le parti qui vous conviendra le mieux, sera celui qui me plaira davantage.* LE ROI.

Le ministre affecta de montrer cette réponse; et, feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins les uns et les autres, ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit char-

mée; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, et peu de jours après elle fut elle-même la victime de sa couche. (1)

Quelle perte pour un père qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, et qui voyoit avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, et ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la marquise de Toral rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre, tout accablé qu'il étoit

---

(1) Des détails si précis sur les affaires de famille et sur l'intérieur du comte-duc d'Olivarès, pourroient nous étonner, et faire demander comment Le Sage a pu pénétrer ces mystères; mais ce n'étoient pas des secrets. Olivarès étoit un si grand personnage que tous les détails de sa vie ont appartenu à l'histoire; et son *ministère* public, et ses *anecdotes* privées, et les récits de son *exil*, tout a été écrit, recueilli, discuté par les contemporains; et Le Sage avoit à choisir dans les mémoires qui avoient paru à ce sujet, en espagnol et en françois.

de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faisois, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah! monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur, si je ne les sentois pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis.

CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hasard le poète Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.

Retour aux muses. — Patron bel esprit. — Sifflets qui portent bonheur.

Le ministre commençoit à se consoler, et moi, par conséquent, à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour

aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poète des Asturies, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carrosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint-Jérôme.

Monsieur Nunez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de.... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation, je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la poésie; et j'en ai trouvé un très-solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier, comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, trésorier des galères du roi. Ce don Bertrand, qui vouloit avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandements.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je; car ce don Bertrand est apparemment fort riche. Comment, riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'oc-

cupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talents.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir. Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires? Très-grassement, répondit-il. Les gens riches ne sont pas tous généreux, et j'en connois qui sont de francs vilains: mais don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le seigneur, et de bien passer mon temps avec quelques auteurs ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, et pour en apercevoir les défauts? Oh que non! me répondit Nunez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa* (1). Il décide hardiment, et

(1) Sp. Metius Tarpa fut un savant critique sous le règne d'Auguste. C'étoit un des cinq juges chargés d'exa-

soutient son opinion d'un ton si haut et avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeants dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne; car, outre les épithètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, et je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux; et si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne* (1).

---

miner les ouvrages de poésie qu'on déposoit à Rome dans la bibliothéque d'Apollon Palatin. (HORACE, Sat. Liv. 1, 10, v. 605; *Art. poét.*, v. 407.)

(1) Anecdote françoise : mais il est inutile de chercher le vrai titre de la mauvaise tragédie qui eut le bonheur de tomber et fut si bien payée. L'on verra, ci-après, que ce

Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique; tous les jours ils y sont trompés.

Enfin, le jour de la première représentation, je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce à laquelle je m'intéressois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Eh bien! lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public? Fort brutalement, répondit-il; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi je le suis, lui répliquai-je, de la fureur que Nunez a de composer des poëmes dramatiques. Quel enragé! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort

---

bonheur fut peu solide. *Voyez* le Chapitre XIV de ce Livre XI, et le Chapitre VII du Livre XII.

que je puis lui faire? C'est ainsi que par amitié je pestois contre le poète des Asturies, et que je m'affligeois du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*. Tous les spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui; et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poète Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, seroit-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée? Oui, sans doute, répondit-il : je t'ai déjà dit que don Bertrand avoit mis du sien dans ma pièce; par conséquent il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni* (1). Si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît, à moi, et cela doit te suffire. Pour te con-

(1) C'est un vers fameux de Lucain que Brébeuf a rendu ainsi :

Les dieux servent César, mais Caton suit Pompée.

soler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat : nous y avons été sur-le-champ : le trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la première année d'avance....

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Sais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre ? Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ses applaudissements, à quoi cela m'auroit-il mené ? à rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle-Espagne.

Spéculations mercantiles. — Voyage au Mexique.

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poète Nunez : il ne cessa de m'en

parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, et plus tôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple; car il me semble qu'on peut appeler le temple de la fortune la maison d'un premier ministre, où l'on accorde souvent des grâces qui engraissent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquai-je, sois tranquille; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec don Raimond Caporis, intendant de ce premier ministre, et notre conversation rouloit sur les revenus de son excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus; et il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand-chambellan, de grand-écuyer et de grand-chancelier des Indes, lui rap-

portent deux cent mille écus; et tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes : savez-vous bien de quelle manière? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile et des grains que lui fournit sa comté d'Olivarès; il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le Nouveau-Monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi. (1)

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce, reviennent toutes chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

---

(1) *Sans faire le moindre tort au roi!...* aux frais de qui pourtant le comte-duc faisoit transporter ses denrées, comme on vient de le voir. Un ministre qui se mêle de faire le commerce et qui s'exempte lui-même de tous les droits, doit augmenter facilement sa fortune particulière, il écrase ses concurrents et nuit au bien public. Ce n'est pas le moyen de *gagner plusieurs millions sans faire tort au roi.*

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond, sans l'interrompre. Parbleu ! seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serois ravi d'être une de ces personnes-là ; aussi bien il y a long-temps que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis), je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de son excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui

comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs; et je ne vis pas de sang-froid son départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit.

Punition d'une visite à un ministre déplacé. — Il n'y a point de petit ami.

A peine eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles : *Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image Saint-Gabriel, dans la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur-le-champ, je pris le chemin de la rue de Tolède; et, en arrivant au

lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. Que vois-je! m'écriai-je. Vous ici, seigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh! qui vous amène à Madrid? lui dis-je. Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, et le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart d'heure dans un stupide silence; puis, reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. J'impute, répondit-il, ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui depuis un mois est relégué dans son château de Denia.

Oh vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrète! n'en cherchez point la cause ailleurs; et permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié (1). La faute en est faite,

(1) Une manière sûre de déplaire aux hommes puissants, c'est de conserver des égards pour quiconque leur a déplu; et l'auteur de ces notes, qui a été victime de quelques

me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti : je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez-moi faire ; ne vous présentez pas devant le ministre, que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvements qu'exigent de moi la reconnoissance et l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'état depuis les deux mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il

---

actes de ce genre, pourroit faire un long supplément à cet article de Gil Blas.

en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étois si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane? me dit-il aussitôt qu'il me vit. J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie? ne me déguise rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelque offense? Parle, tu seras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas: je suis au désespoir. On vient de me dire que don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas? reprit le ministre étonné; quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonse et à son gouvernement? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux seigneurs de Leyva; ensuite, je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissoit.

Quand son excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois don Alphonse comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette éminence ne te l'auroit-il pas rendu suspect? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoissance, et je la lui pardonne. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonse, ton ami, n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire savoir, et tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point, qu'il y parut au remercîment que je fis à monseigneur : mais le désordre de mon discours ne lui déplut point; et, comme je lui appris que don Alphonse étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image Saint-

Gabriel, où je ravis le fils de don César en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois, tant il avoit de peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très-poliment, et qui lui dit : Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi, vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Aragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance, et la noblesse aragonoise ne sauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son excellence ne fit aucune mention de moi, et le public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui sauva don Alphonse et le ministre des mauvais discours qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercîments. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus chères m'embrasser à l'envi ! Aussi sensible à mon

zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le poste de vice-roi alloit faire rejaillir sur leur maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissants. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur; il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes maîtres; ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi et son ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable; et les Aragonois firent connoître, par leurs acclamations, que je leur avois donné un vice-roi qui leur étoit fort agréable.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos et don André de Tordésillas; où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston et de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas.

Encore des combats. — Amants réunis. — Geôlier replacé. — Service gratuit.

Je nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé; les seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis

que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas qui, sous le ministère précédent, vendoit les grâces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des seigneurs qui, me connoissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'état que j'avois laissé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part et d'autre, don Gaston me dit: Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, et nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela: permettez que je vous emmène dans un endroit où, le seigneur de Tordésillas et moi, nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis; nous fendîmes la presse, et nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de don Gaston qui l'attendoit dans la rue; nous y montâmes tous trois, et nous nous rendîmes à la grande place

du marché où se font les courses de taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je; et tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de sentiment; mais quand j'ai su que le prince son fils étoit sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avois à vous apprendre. Et vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie? Non vraiment, me répondit-il; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : le premier ministre n'a pas sitôt su que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir (1). Il s'agit

(1) Image naturelle de ces réactions qui ne manquent ja-

à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte-duc d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation; vous êtes pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, et parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis; et, pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance dans sa garde espagnole. J'acceptai cet emploi, en suppliant son excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Éléonor de Laxarilla, ma tante. Le ministre

---

mais de signaler les changements de ministère; il n'y a rien de stable; les hommes qui gouvernent ne veulent que des créatures. C'est une comédie dont la scène est mobile, et dont les personnages changent à chaque instant.

m'accorda un mois pour faire ce voyage, et je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déjà passé Colménar, et nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un cavalier qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir; je me hâtai de le joindre, et je me mis à son côté. Je remarquai, en me battant, que nos ennemis étoient masqués, et que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force et leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois; il tomba de cheval, et les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisque après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de dona Hélena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur. Ah! don Gaston, s'écria-t-il, quoi! c'est vous qui venez me secourir? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je; mais quand je l'aurois su, pensez-vous que j'eusse

balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous assez mal de moi pour me croire une âme si basse? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; et, si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié dona Héléna, sachez que je ne désire point sa possession aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval; et, s'étant approché du cavalier qui étoit étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, et nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis longtemps le désir de m'assassiner, et avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte, et nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En

arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très-dangereuses. Il nous pansa, et le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, et ses pronostics ne furent point faux.

Combados, se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, et du triste état où il se trouvoit. Dona Héléna fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes : le péril que couroit la vie de son époux, et la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, et je regarde ma mort comme une punition du ciel, de vous avoir, par une tromperie, arrachée à don Gaston; bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Héléna ne lui répondit que par des pleurs; et véritablement c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice

dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune veuve, uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir. Alors dona Éléonor, ma tante, et don Georges de Galisteo, résolurent de nous marier promptement, Héléna et moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas; et peu de jours après je revins à Madrid avec dona Héléna. Comme j'avois passé le temps prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promise; mais il n'en avoit point disposé, et il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la garde espagnole, et j'ai de l'agrément dans

mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, et je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria don André; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laissoit pas de m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, et vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi! Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service? Souvenez-vous que, par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement, que j'ai l'oreille du premier ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle-Espagne; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire président de l'audience (1) même du Mexique.

---

(1) Les *audiences* sont les cours supérieures de justice

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par dona Héléna qui arriva dans la salle, et dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, et dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Héléna, don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisoit, parce que vous en faisiez toujours la matière. La fille de Georges répondit modestement à ma politesse; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite, m'adressant à Tordésillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; et lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui dis-je, don André; j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit son excellence, la place de gouverneur de la prison royale de Valladolid est vacante : elle rapporte

---

et de police, dont les membres sont des personnages fort considérables dans les colonies espagnoles.

plus de trois cents pistoles par an; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille dncats de rente; je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison; cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet emploi, qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé don André de Tordésillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale comme tu as fait un vice-roi. Eh bien soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordésillas; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir; car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien (1). Monseigneur, lui ré-

---

(1) Voilà l'idée des grands et celle même du public! Un homme qui oblige uniquement pour obliger, qui fait le

pondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille? Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua son excellence en riant; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je: le mauvais exemple corrompit mes mœurs: comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage; et, comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Tordésillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

---

bien sans intérêt, un tel homme, quand il existe, est considéré comme *un sot*. N'y a-t-il donc que les fripons qui soient des gens d'esprit? La réponse que fait Gil Blas à cette interpellation, honore ses nouveaux principes, et flatte assez habilement celui à qui elle s'adresse.

CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le poète Nunez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.

Dîné de gens de lettres. — Disputes et paradoxes.

Il me prit envie, une après-dînée, d'aller voir le poète des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui étoit à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine; il occupe un corps de logis sur le derrière. J'y allai; et, après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, et par conséquent en train de disputer; mais aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyants entretiens. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier

ministre. A ces paroles, tous les convives se levèrent aussi pour me saluer ; et, en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, et même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement, Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plaît ; il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le, de grâce, ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui est un savant du premier ordre, demandoit au seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, et je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier. (1)

---

(1) Ce paradoxe ridicule donne une juste idée du goût de certains beaux esprits pour les opinions bizarres, et de l'entêtement avec lequel ils les soutiennent. Plus leurs sentiments sont outrés, plus il est dangereux de les heurter

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie que je ne crus pas sérieuse; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce savant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, et non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siége de Troye : concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfants; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port; et, s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse

---

de front. Ce travers commençoit à être assez commun dans le temps où Le Sage écrivoit son Gil Blas; mais il est devenu bien plus contagieux depuis que le nombre des esprits faux et leur suffisance tranchante ont été trop favorisés par différentes causes, ou plutôt par le vice unique de la première instruction, et l'absence de la méthode dans la direction et le cours des études.

leur dessein; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nunez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorants et d'esprits vulgaires. Je m'attendois à tous moments à voir ces messieurs s'échauffer et se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations : cependant je fus trompé dans mon attente; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez son trésorier, et s'ils s'étoient brouillés tous deux. Brouillés! me répondit-il, le ciel m'en préserve! je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier : ainsi j'ai loué ce corps-de-logis pour y recevoir mes amis, et me réjouir avec eux en toute liberté; ce qui m'arrive fort souvent, car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes

richesses à mes héritiers; et, ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nunez; et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie; les huit cents pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont point rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne.* (1)

---

(1) On seroit effrayé si l'on appliquoit ce calcul aux très-chétives sommes dont les comédiens payèrent, par exemple, les chefs-d'œuvre du grand Corneille, et à l'espèce de fortune que tel mélodrame insipide a faite à des gens qui à peine écrivent en françois :

> Mais aux meilleurs auteurs, comme aux plus grands guerriers,
> Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Voyez, au surplus, pour la suite de l'histoire de Fabrice, le Chapitre VII du Livre suivant. Dans l'apogée de sa grandeur, le courtisan Gil Blas se rencontre toujours avec le bel esprit Nunez, qui est à l'autre extrémité de la roue de fortune, mais qui est content de son sort, et qui, moins prévenu, moins ivre que Gil Blas, voit, prévoit, juge mieux que lui, et goûte beaucoup mieux ce qu'Horace appelle si bien l'agréable oubli de la vie.

> *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.*

Ce n'est pas sans dessein que Le Sage a fait de Fabrice le pendant de Gil Blas. Il faut savoir saisir cette leçon cachée; car c'est en quelque sorte l'*âme du licencié Garcias.*

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.

Commission galante. — Auto-da-fé. — Nouvelle reconnoissance comique. — Nièce, ou plutôt fille charmante.

Il y avoit déjà près d'un mois que monseigneur me disoit tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre ; et ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant, et son excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ses talents ; on prétend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enlève le spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique et la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'entendre une personne d'un mérite si rare.

J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à monseigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire, et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût de son excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où, étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte, me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto-da-fé* (1) qui doit se faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été

---

(1) Acte de foi. Jour de cérémonie de l'inquisition, pour la punition des hérétiques ou pour l'absolution des accusés. La foi est la première vertu théologale ; c'est un don de Dieu qui fait acquiescer fermement aux vérités qu'il a révélées à son Église. Mais n'est-ce pas abuser d'un nom si auguste que de l'appliquer au spectacle des supplices et à l'effusion du sang humain dont l'Église a horreur ?

faites; il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville; et l'on faisoit ce carillon pour avertir le peuple qu'on alloit commencer l'*auto-da-fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'inquisition. Il y avoit tout auprès, et le long des rues par où la procession devoit passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le saint office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, et son parrain (1) à son côté. Les uns avoient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de saint André peintes en rouge, et appelé *sambenito*; les autres portoient des *carochas*, qui sont des

(1) On appelle *parrains* toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans l'*auto-da-fé*, et qui sont obligées d'en répondre. (*Note de Le Sage.*)

bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnoître, parmi ceux qui avoient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper : Que vois-je? dis-je en moi-même. Le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire et des *carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon

maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par là que je devois commencer; et, sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui. Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolède; auroit-on eu tort de m'en dire du bien? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer; vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, et même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la pièce qu'on alloit représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes; mais, malgré l'éclat de leurs diamants, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le chevalier d'Alcantara m'avoit si fort prévenu en faveur de Lucrèce, que je ne pouvois la deviner qu'en la

voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrèce sortit du fond du théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Ah! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de noblesse! que de grâces! les beaux yeux! la piquante créature! Effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, et je joignis volontiers mes applaudissements à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. Eh bien! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public? Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter; c'est une sirène : malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulysse! Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, et forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir; car Lucrèce est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans

contredit est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle étoit une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il. Elle n'a pas joué aujourd'hui, et nous n'y avons pas gagné; elle fait ordinairement la suivante, et c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu! peut-être même en met-elle trop; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grâce. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle; et, sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle; et, la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques seigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure; mais, soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, et reçut mes civilités d'un air si sec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en

riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher; je me retirai même brusquement, et je résolus dans ma colère de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa nièce ait l'honneur de paroître devant le roi; je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, et qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse, je suis assuré que son excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, et me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, et qui contenoit ces paroles : *Oubliez la manière dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, et laissez-vous conduire où le porteur vous mènera.* Je suivis aussitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant :

Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers : un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux ; mais je vous dirai, pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médisants qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, et dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras : comment vous en tirâtes-vous? Malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour apaiser votre amant portugais? Point du tout, répondit Laure ; ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si

foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier?

Je soutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étois mon frère (1). Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie et de la fureur? Narcissa, ma camarade et ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là que je lui pardonne; car enfin il est naturel à une femme jalouse de se venger. Elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui, pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arsénie. Rien n'est plus faux: la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des sentiments trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation, et

---

(1) Remarquez ce passage, si naturel, du *vous* au *tu*. Le *vous*, au singulier, est de la politesse; et le *tu*, de l'intimité. Laure-Estelle y reviendra plusieurs fois; mais Gil Blas qui se mesure mieux se borne au *vous*, tout en appelant Laure *ma princesse*.

le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère; s'il étoit présent, il pourroit confondre la calomnie; mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparoître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter; et ce débonnaire seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, et la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela, je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite, la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens se séparèrent : les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, et moi je vins à Tolède, où je suis depuis dix ans avec ma nièce Lucrèce, que tu as vue jouer hier au soir, puisque tu étois à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, et que je confronte ce temps

avec le visage de votre nièce, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de don Antonio; comme vous saisissez les époques! Il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Eh bien oui, mon ami, Lucrèce est fille du marquis de Marialva et la mienne : elle est le fruit de notre union; je ne saurois te le céler plus long-temps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora! Je vous dirai de plus que Lucrèce est un sujet d'un mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure lorsque j'étois secrétaire du marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être père de Lucrèce, c'est un soupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, et de l'état présent de mes

affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde : vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je ; vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille et vous dans la troupe du prince quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, et je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagements avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, et c'est de quoi je me charge ; vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans : une actrice si jolie est faite pour les gens de cour ; elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé, tant elle étoit mignonne et gracieuse. Elle venoit de se lever ; et sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentoit à la vue un objet

ravissant. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis qui a beaucoup de crédit à la cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très-humbles grâces de votre obligeante intention ; mais, seigneur, je ne sais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, et révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la cour, et vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos grands. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrèce ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette

conversation, et j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

CHAPITRE II.

Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, et de son début à la cour.

Grande actrice comique. — Jeune amoureuse, incomparable.

A mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question? vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talents.

Est-il possible, s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux, et qui me fit penser que c'étoit pour son propre

compte qu'il m'avoit envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit son excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage; je serai bien aise de l'entendre. Alors, prenant la parole pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrèce du marquis de Marialva, seigneur portugais, qui, s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces comédiennes et moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité (1); cela m'intéresse pour elle encore davantage : il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une chose; continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé; ne me mêle point là-dedans : que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

---

(1) Ce trait est impayable. Un grand comme le comte-duc mépriseroit beaucoup une bâtarde roturière ; mais *la fille d'un homme de qualité l'intéresse davantage ;* il s'agit de la procurer au roi. Cependant le ministre *ne veut point être mêlé* directement *là-dedans ;* il faut que *tout roule sur Gil Blas de Santillane.* Il n'y a pas un mot qui ne porte et qui ne mérite d'être pesé.

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que son excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le roi recevoit dans sa troupe Estelle et Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Ouidà, seigneur de Santillane, répondit Carnero avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque, selon toutes les apparences, vous vous intéressez pour ces deux dames. Au reste, j'espère qu'en faisant ce que vous souhaitez, le public y trouvera aussi son compte. En même temps ce secrétaire dressa l'ordre lui-même et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur-le-champ à Estelle par le même laquais qui m'avoit accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère et la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où, après mille offres de service de ma part, et autant de remercîments de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas

la nouveauté en fait de spectacles? Il se trouva ce jour-là, dans la salle des comédiens, un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talents de la mère et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissements qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, et Lucrèce comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix; et tous, frappés de ses grâces et du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc, qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la pièce, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le suivis chez lui; et, m'introduisant dans son cabinet où il venoit d'entrer: Eh bien! monseigneur, lui dis-je, votre excellence est-elle contente de la petite Marialva? Mon excellence, répondit-il en souriant,

seroit bien difficile, si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du public. Oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrèce, et je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucrèce fait grand bruit à la cour et joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

Noble métier de mercure. — Succès de la corruption. — Repentir et mort de la maîtresse d'un roi.

Le début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour; dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrèce : ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence, et sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le ministre lui répondit que c'étoit une jeune comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se

nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de votre majesté. Le roi sourit en entendant prononcer mon nom ; peut-être qu'il se ressouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrèce ; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien et appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence. Je viens, dis-je à Laure que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie ; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une pièce où il y ait de la danse et de la musique, pour lui faire admirer tous les talents que Lucrèce possède. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure ; nous n'avons garde d'y manquer, et il ne tiendra pas à nous que le

prince ne soit satisfait. Il ne sauroit manquer de l'être, lui dis-je en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ses habits de théâtre les plus superbes : il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse et le chant; il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation; tout puissant monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrèce, quoique élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu; et, quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène, elle aime encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit, s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous et vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire? Pourquoi non? répondit-elle. Oui, sans doute; et, vertu à part, je sens que ma

vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure; et je quittai ces dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrèce, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, et je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne; et, comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il seroit bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier : va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné; cours, et reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, et

paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrèce, dont il m'obligea de lui conter l'histoire; ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances; ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrèce; je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, et dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce ministre en seroit plus affligé que réjoui; car je croyois qu'il avoit des vues amoureuses sur Lucrèce, et qu'il apprendroit avec chagrin que son maître étoit devenu son rival; mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une si grande joie, que, ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre. *Oh! parbleu, Philippe*, s'écria-t-il, *je vous tiens; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur!* Cette

apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc : je vis par là que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur (1). Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important

---

(1) Tous ces détails sont historiques. On a dit de Philippe IV : « C'étoit un prince qui avoit naturellement une » assez grande capacité, et s'il eût eu une meilleure édu- » cation et fût parvenu à la couronne moins jeune, il auroit » certainement régné avec plus de gloire; mais les artifices » d'Olivarès, en nourrissant le penchant de ce prince pour » le plaisir, en lui grossissant la fatigue des affaires, et » en lui persuadant que ce ministre souffroit lui-même » une espèce de martyre pour soulager le roi du fardeau » du gouvernement, l'avoient entretenu si long-temps » dans l'indolence, qu'il fut hors d'état de s'appliquer » lorsqu'il en sentit la nécessité. » (*Histoire universelle*, tome XXIV, in-4°. page 163.)

A l'article d'Olivarès, Ladvocat dit aussi que la faveur de ce ministre auprès de Philippe IV, venoit des moyens qu'il avoit procurés au jeune prince de satisfaire ses goûts pour les femmes. (*Supplément au Dictionnaire historique*, page 469.)

Enfin, ce don Juan d'Autriche (qui fut battu par Turenne, à la bataille des Dunes, et qui parvint à faire chasser de la cour d'Espagne le jésuite Nitard) étoit fils de Philippe IV et d'une comédienne.

Voyez aussi les notes du Chapitre suivant.

qu'on t'a donné, et dont il y a bien des seigneurs à la cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu; tu l'auras tout entier, et de plus tout le profit.

C'est ainsi que son excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume; car depuis ma prison je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef (1) aussi honorable qu'on me le disoit. Cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi,

---

(1) *Mercure*, c'est le nom d'un dieu. *Mercure en chef*, c'est un beau grade! Cependant, *depuis sa prison*, Gil Blas n'est plus tout-à-fait dupe de ces dénominations qui déguisent l'horreur du vice; il sent bien qu'il fait mal, et n'a pas le courage de s'en défendre encore. Combien d'hommes agissent ainsi contre leur conscience, et dont la devise est de dire, comme dans ces vers de Racine:

Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.

Voyez le Chapitre suivant, où Gil Blas reprendra le parti de l'honneur.

que je voyois en même temps que mon obéissance seroit agréable au ministre, à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et sur la fin de mon discours je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame, ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté. Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille ait fait une conquête si précieuse; j'en conçois tous les avantages. Mais, entre nous, je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables et riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois : j'en conviens, et vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si, bien loin de se

croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie; que ce grand prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptois fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise le jour suivant que Laure avoit eu autant de peine à porter sa fille au mal, que les autres mères en ont à porter les leurs au bien; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regrets de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout à coup le monde, et s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade et mourut de chagrin (1). Laure, de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des Filles pénitentes, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux

(1) On ne s'attendoit pas à un semblable dénoûment. Il paroît fondé sur l'histoire. La mère de don Juan d'Autriche, simple comédienne, tint la même conduite, que l'on vit imiter en France par madame de La Vallière, et s'enferma dans un couvent.

jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger long-temps, s'en consola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV.

Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.

Abandon du caducée. — Fortune d'un enfant de plusieurs pères.

Je sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrèce; et j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que, me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée (1); je témoignai même au ministre la répugnance que j'avois à le porter, et je le priai de m'employer à toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu. Santillane, me dit-il, ta délicatesse

(1) *Le caducée* est l'attribut d'un métier ennobli par la qualité de Mercure, puisque c'est un dieu que Mercure :

Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?

La Fontaine.

me charme ; et, puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse (1). Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite et si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée dona Margarita Spinola, qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valéasar (2), alcade de cour, homme riche, vieux et marié, faisoit pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; et, pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise ; et cette entrevue

---

(1) Le ministre avoit eu besoin que Gil Blas fût peu scrupuleux ; maintenant il le loue de sa *délicatesse*, et il va lui donner un autre emploi de confiance, qui exige, en effet, que Gil Blas soit redevenu un *honnête garçon*.

(2) *Valéasar*, valeur du hasard, nom fabriqué exprès pour le sens de l'histoire que le ministre conte avec la franchise cynique dont les grands ont l'usage, quand ils parlent de leurs désordres.

fut suivie de plusieurs autres; si bien que mon rival et moi nous étions également bien traités pour nos présents. Peut-être même avoit-elle encore quelque autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, et mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amants en particulier; mais aucun, ne pouvant en conscience se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le reconnoître; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries : ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et, qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, et l'élever aux honneurs. (1)

(1) Tout ceci est fondé sur des événements réels, et voici ce qu'en dit l'histoire : « Le grand secret dont le » comte-duc s'étoit servi pour gouverner son maître, » c'étoit de se rendre le compagnon ou du moins le confi- » dent de ses plaisirs, pendant que lui-même affectoit une » grande ostentation de piété et de dévotion; il étoit non-

A ce projet extravagant, il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'écriai-je, votre excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange? Pardonnez-moi ce terme; il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons

---

» seulement engagé dans la débauche, mais il la nourrissoit » dans le roi, au grand scandale de ses sujets et au grand » préjudice de ses affaires. En 1642, le temps le moins » propre pour une pareille démarche, Olivarès reconnut » un fils naturel qui avoit porté jusque-là le nom de » Julien. Le comte-duc lui fit prendre le nom de Enriquez » de Guzman, le produisit à la cour avec un magnifique » équipage, et soit par flatterie, soit par contrainte, lui » fit épouser la fille du connétable de Castille. Olivarès » engagea le roi à faire une démarche de même nature. » Dans une occasion où le roi avoit été extrêmement irrité » contre lui, le comte regagna les bonnes grâces du mo- » narque, en lui procurant les faveurs de la Calderone, » célèbre comédienne. Le roi en eut un fils, qui étoit resté » jusqu'ici dans l'obscurité; mais pour justifier la conduite » du comte-duc, ce jeune homme, qui avoit à peine qua- » torze ans, fut reconnu du roi sous le nom de don Juan » d'Autriche, et déclaré généralissime en Portugal, pendant » que le prince don Balthazar, alors héritier de la cou- » ronne, vivoit encore sous la conduite, ou plutôt sous » la captivité de la duchesse d'Olivarès; ce qui mortifia » extrêmement la reine, irrita le peuple, et étonna tout le » monde. » (*Anecdotes du comte-duc. Histoire universelle*, Livre XXII, Chapitre I.)

qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfants de madame d'Olivarès. Mais chacun se connoît : qu'il te suffise d'apprendre que la chimie n'a pas de secrets que je n'aie inutilement mis en usage pour redevenir père. Ainsi, puisque la fortune, suppléant au défaut de la nature, me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritable père, je l'adopte ; c'est une chose résolue.

Quand je vis que le ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri-Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent). C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit et sur ton attachement pour moi, du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenoit guère d'élever de jeunes seigneurs,

n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumières et de mérite que je n'en avois; mais il m'interrompit, et me ferma la bouche en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinoit aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.

CHAPITRE V.

Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, et lui donne toutes sortes de maîtres.

Éducation du petit seigneur. — Haut prix des leçons de danse.

Effectivement, le comte-duc ne tarda guère à reconnoître le fils de dona Margarita Spinola, et l'acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément et sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom qu'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès et du duché de San-

Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs et aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-temps à s'égayer, et les poètes satiriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le sujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers, et, à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son excellence, qui sur-le-champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon, d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde; j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours, le ministre en

joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés; après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition; et, se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hasard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse; à peine savoit-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les éléments de la langue latine, et j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser: je ne fus embarrassé que sur le choix; il y en avoit dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me ré-

pondit-il après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligero (1), et j'ai, grâces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher; mais, montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro et à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles pistoles, reprit-il; c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par

(1) *Ligero*, léger, agile, prompt.

Ce n'est point à Madrid, c'est bien à Paris que Le Sage a trouvé le modèle de Martin Ligero. Il a désigné sous ce nom un maître à danser de son temps, connu sous le nom de Marcel, qui faisoit, en effet, payer cher à ses écoliers sa grande réputation. Enthousiaste de son art, et considérant un beau jour tout ce que lui peignoient les zigzags de la lettre *Z* que Pécourt avoit introduite à la place de l'*S* dans la chorégraphie d'une danse fameuse, il s'écria, dit-on : *Que de choses dans un menuet !*

mois! m'écriai-je; c'est beaucoup. Comment beaucoup! répliqua-t-il d'un air étonné, vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie!

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique; j'en ris de bon cœur, et je demandai au seigneur Ligero s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il; nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains? Des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés; mais nos leçons les développent peu à peu, et leur font prendre insensiblement une forme; en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, et je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands maîtres de l'art.

CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

Suite des jeux de la fortune. — Lettres de noblesse qui humilient.

Je n'avois point encore fait la moitié de la maison de don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisque avec trois mille ducats en espèces j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh! parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût

revenir. Expliquez-vous, mon maître; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, et lui avoir appris que ce ministre m'avoit nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, et le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise y perdroient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins je me trompai. Il comprenoit et retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit; ses maîtres en étoient très-contents. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration: je reconnois en lui mon sang; et, ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là,

mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à monseigneur ce que je pensois là-dessus; et, respectant sa foiblesse, je le laissai jouir du plaisir de se croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la dissimulèrent par politique; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié : les ambassadeurs et les grands qui étoient alors à Madrid le visitèrent, et lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après, il le fit recevoir gentilhomme de la chambre; ensuite, ayant pris la résolution de le marier, et voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur dona Juanna de Vélasco, fille du duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce duc et de ses parents.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit, en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable; voici des lettres de noblesse

que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je assez surpris de ces paroles, votre excellence sait que je suis fils d'une duègne et d'un écuyer; ce seroit, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger; et c'est de toutes les grâces que sa majesté me peut faire, celle que je mérite et que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'état sous le ministère du duc de Lerme et sous le mien; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, et cette raison est sans réplique, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble; je t'avouerai même que c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, monseigneur, lui répliquai-je, puisque votre excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme! dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parents : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas; et, si quelqu'un de ma connoissance s'avise de me rire au nez en me

nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres. Mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche; voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portoient en substance : Que le roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'état, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire, à ma louange, qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu. (1)

---

(1) L'auteur du *Gil Blas allemand* ne s'est pas contenté d'anoblir son héros, qui, de *Pierre Claus*, devient *S. Exc. M. Claus de Clausbach;* il lui fait conférer un ordre de chevalerie, et voici comme il en rend compte. C'est Clausbach qui parle lui-même : « Au commencement » de l'année 1784, quelques mois après m'avoir nommé » ministre d'état, il prit envie à S. A. de fonder un ordre » de chevalerie; elle assura que cette idée lui étoit sur- » tout venue dans le dessein de récompenser mon mérite, » et parce qu'elle souhaitoit de me voir porter sur la » poitrine un signe public de son amitié et de son estime. » Je ne sais quel démon insensé lui inspira le choix d'un » médaillon bien ridicule pour figurer cet ordre. Elle le » baptisa l'*ordre du hareng bleu.* Je fus le premier qui en

CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

Vocation déterminée pour les lettres. — Signes précurseurs d'un orage politique.

Le poète des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guère de l'aller voir; de sorte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hasard me le fit encore ren-

» porta la décoration. Mon épouse me dit en plaisantant: » Je ne puis concevoir quelle analogie il y a entre un » hareng et le mérite d'un président du département des » finances, ou comment un poisson marin peut être le type » qui représente ce mérite.

» Cependant l'étoile et le cordon chatouillèrent beau» coup mon amour-propre. Je m'en parois avec fierté. » Rejerberg ne put s'empêcher de rire aux éclats la pre» mière fois qu'il me vit chargé de ces ridicules orne» ments. »

(Le Gil Blas allemand, ou Aventures de Pierre Claus, *Paris*, hôtel de Bouthillier, rue des Poitevins, 1789, première partie, Chapitre IV.)

contrer près de la porte du Soleil. Il sortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho! ho! monsieur Nunez, vous venez de chez un imprimeur : cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; je te dirai que je me suis avisé de composer une brochure qui est sous la presse actuellement, et qui doit faire grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne, par exemple, est de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte ; car je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois.

Comment! m'écriai-je, la faim! Est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi? Doucement, mon ami, interrompit Nunez, je ne suis plus ce poëte fortuné qui jouissoit d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier don Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du roi ; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée à tous

les diables. Cela est triste, lui dis-je; mais ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là? Pas la moindre, me répondit-il; le seigneur Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel esprit, est abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il; quand tu m'offrirois dans les bureaux du ministère un emploi de trois mille écus d'appointements, je le refuserois : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des Muses; il me faut des amusements littéraires. Que te dirai-je, enfin? je suis né pour vivre et mourir en poète, et je veux remplir mon sort.

Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans souci. On croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal dans quelques bonnes maisons; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés; l'un chez un gros directeur des fermes, à

qui j'ai dédié un roman; et l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits : heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut. (1)

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poète des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi : qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, et ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnois, Santillane, et je te rends mille grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi;

---

(1) Quand Le Sage écrivoit la dernière partie des aventures de Gil Blas, les gens de lettres commençoient à se répandre dans le monde, beaucoup plus qu'ils ne l'avoient fait au dix-septième siècle. Les gens riches vouloient tous avoir à leur table des beaux esprits et des poètes. L'auteur du *Tableau de Paris*, qui aimoit les dîners en ville, a encouragé, loué, exalté ce genre de parasitisme, qui n'a pas peu contribué à décrier les lettres et à distraire les auteurs de la vie studieuse et retirée qui leur convient. Le tourbillon du monde n'est pas l'élément du génie. En s'y livrant, les gens de lettres ont plus perdu qu'ils n'ont gagné.

il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore, et que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du temps, hâte-toi de t'enrichir; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part, et il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrava, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes : on écoute cet homme comme un oracle, et voici ce que je lui entendis dire hier : Le comte-duc a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi; ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauroient abattre.

CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.

Murmures du peuple. — Foiblesse d'un prince. — Manière de lui faire faire le contraire de ce qu'il veut.

Cependant ce que le poète des Asturies m'avoit dit n'étoit pas sans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef; et toutefois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les confédérés prenoient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce temps-là plus d'une année, sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses

troupes. Le comte-duc, qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier. Il représenta qu'il étoit plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui, n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnements, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, et marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori, qui, regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appela, et, m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans

ne parle que par ma bouche et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien : et de quelle manière encore? en comblant d'éloges cet ambassadeur, et surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi!

Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. Eh! monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous? Pouvez-vous craindre la reine? Cette princesse, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'envie qu'il a de voir son armée, et de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi, étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, et qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il; je saurai bien, pendant le voyage, rendre ce prince inaccessible à tous les grands; ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce mo-

narque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse; mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez, le ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-temps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Aragon, après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'étoit pas loin de là, et il se préparoit à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon; de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le ministre, profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue; si bien que les grands, qui avoient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son temps, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au

marquis de los Velez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne. (1)

CHAPITRE IX.

De la révolution du Portugal, et de la disgrâce du comte-duc.

Événements plus forts que toutes les combinaisons. — Retraite forcée.

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug espagnol, s'en étoient saisis; qu'ils avoient pris les armes, et choisi pour leur roi le duc de Bragance; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti,

(1) Tout ce Chapitre est historique, et ce seroit le répéter que de transcrire ici le texte des historiens sur la campagne ridicule du roi Philippe IV, et sur les circonstances qui préparoient de loin la ruine d'Olivarès. Il fut disgracié, surtout parce que ses projets, les plus grands, les moins médités, n'avoient jamais été heureux. Voyez au surplus, dans Voltaire, le parallèle très-bien fait entre le comte-duc et notre Richelieu. (*Essai sur les Mœurs, etc.*, tome XIX de l'édition de Kehl, page 132.)

l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour et la ville paroissoient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance (1); mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta et lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute, quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusoit hautement d'avoir, par sa mauvaise administration, causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, et surtout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plutôt qu'il

---

(1) « On craignoit d'apprendre à Philippe IV la nouvelle de la révolution de Portugal. Le duc d'Olivarès s'en chargea; et, se présentant avec un visage ouvert et plein de confiance : « Sire, lui dit-il, la tête a tourné au duc de » Bragance; il vient de se faire proclamer roi. Sa folie vous » vaut une confiscation de douze millions. » Philippe se contenta de répondre : « Il y faut mettre ordre. » (*Anecdotes espagnoles*, 1640.)

se formoit un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine (1); et, ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du monarque, qui, revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutoit ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère.

---

(1) « La reine mit la dernière main à la disgrâce d'Olivarès, en paroissant baignée de larmes devant Philippe, avec son fils qu'elle tenoit par la main. « Voilà, dit-elle, » notre seul fils; il est menacé de devenir le plus pauvre » gentilhomme de l'Europe, si vous n'écartez des affaires » un ministre qui a mis la monarchie à deux doigts de » sa ruine. » On avoit même eu recours à la nourrice du roi, et elle osa lui dire : « Quoi! n'est-il pas temps qu'à votre » âge vous sortiez de tutelle? » (*Anecdotes espagnoles*, 1643.)

Il s'imaginoit que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit sa majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, et qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit. (1)

Ces paroles écrites de la main du roi furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti; j'abandonnerois la cour, et j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, répliqua mon maître, et je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le

(1) « Ce ministre fut d'abord relégué à quatre lieues de » Madrid. On alloit le rappeler, s'il n'eût pas précipité » ses espérances; car ayant voulu se justifier par un écrit » qu'il publia, il offensa plusieurs personnes puissantes, » dont le ressentiment fut tel, que le roi jugea à propos de » l'éloigner encore davantage, en le confinant à Toro, où » il mourut de chagrin, comme il arrive aux grands esprits » qui ne sont pas accoutumés au repos. Don Louis de Haro, » son neveu, gagna insensiblement la faveur du roi, et » devint premier ministre. » (*Anecdotes espagnoles*, 1643.)

monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime, n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince, il pourroit rajuster les choses, et regagner le terrain qu'il avoit perdu; mais il ne put en avoir audience, et de plus, on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de sa majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité; ensuite il nomma les officiers de sa maison et les valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur et moi, et prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit seigneur, et où la comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Domi-

nique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

CHAPITRE X.

De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.

Ambition trompée. — Consolations religieuses.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, et demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si, par ses prières et par ses larmes, elle ne pourroit pas le faire rappeler; mais elle eut beau se prosterner devant leurs majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art; et la reine, qui la haïssoit mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine; mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses, fut de s'apercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux,

pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui, sous un règne tel que celui de Philippe IV, étoit peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid, redoubla le chagrin du comte-duc. Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Medina-Céli et les autres grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère; et le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'état étoit attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : illusion ordinaire des ministres et des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il étoit revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui se renouveloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de don Henri, lequel, étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de

l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il étoit encore, et avec qui je ne demeurois plus depuis son mariage avec dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne se contentoient pas de se réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédoient, et les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivoit que don Louis de Haro commençoit d'entrer en faveur, et que, suivant toutes les apparences, il alloit devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Medina de las Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'amirante de Castille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que, pendant trois mois, monseigneur ne sentit, dans la solitude, que trouble et que chagrin; mais son confesseur, qui étoit un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui re-

présenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice, une consolation préparée par la Providence : il y eut, parmi les religieuses, de saintes filles dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle manière il régloit sa journée : il passoit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenoit dîner; après quoi il s'amusoit, pendant deux heures, à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques; puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeuroit jusqu'au coucher du soleil; alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, et que j'admirois la sérénité qui brilloit sur son visage, je

pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie ; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que votre excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il ; et, quoique je sois depuis long-temps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici.

CHAPITRE XI.

Le comte-duc devient tout à coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut.

Le spectre, qui apparoît aux ambitieux déplacés.

MONSEIGNEUR, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour, devenu jardinier à Loeches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe (1). Mon maître sourit de ma ré-

(1) Il y a bien peu de rapport entre Denys, maître d'école, et un ministre jardinier. Il y auroit eu, dans l'his-

ponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaïson.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîné dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée; et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père dominicain, dont pourtant l'élo-

---

toire un sujet de comparaison plus flatteur encore et plus juste. C'eût été Dioclétien refusant de quitter son jardin de Salone. On a cité ce trait dans l'Épître où l'on fait l'éloge d'Olivier de Serres :

> Mettons, mettons un terme à la gêne importune;
> Disons, il en est temps : Adieu, vaine fortune;
> Adieu, trompeur espoir; illusions des cours,
> Rêves de la faveur, laissez-moi pour toujours!
> Tel fut un empereur, jardinier dans Salone;
> On eut beau le presser de remonter au trône;
> « J'ai régné, disoit-il, je trouve bien plus doux
> » D'aligner au cordeau ma laitue et mes choux. »

(*Épître à Olivier de Serres.*)

quence ne pouvoit triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particulière qu'il ne vouloit pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoin; et, l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître? Tu peux parler, me répondit-il; je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre excellence? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré? Non, grâces au ciel, repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous? Qu'avez-vous, mon cher maître? poursuivis-je en me jetant à ses genoux; vous avez sans doute un secret chagrin

qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connoissez la discrétion, le zèle et la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance?

Tu la possèdes toujours, me dit monseigneur; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours : je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie. (1)

---

(1) Ce spectre est admirable. Ce n'est pas une invention de l'esprit de Le Sage. Il avoit trouvé ce fantôme dans le

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture que vous prenez? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il; et, pour éprouver si c'étoit à la diète que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire; et tout cela est inutile, le fantôme ne disparoît point. Il disparoîtra, repris-je pour le consoler; et si votre excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, monseigneur tomba malade; et, sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers

---

récit des anecdotes relatives au comte-duc. L'imagination d'un ministre disgracié suffisoit pour créer une telle apparition; mais elle est poétique, et l'on peut regretter seulement que Le Sage ayant montré le spectre, ne l'ait pas fait parler. Il auroit dit de belles choses.

se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces messieurs! Ils avoient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées, en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches (1) une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri, et qui m'étois attaché à

(1) Il y a ici une erreur. Ce ne fut point à Loeches qu'Olivarès mourut. Il avoit été relégué de Loeches à Toro; mais Le Sage a suivi la version des *anecdotes relatives à l'exil* du ministre. C'est encore ici une preuve qu'il n'a point pris son livre d'un auteur castillan qui eût été mieux informé.

lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc; et du parti que prit Santillane.

Tentation de se faire moine, idée de malade. — Conseil de reprendre le chemin de Lirias.

Le ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, et le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous; monseigneur me laissoit dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, et fonda des services annuels dans plusieurs couvents.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant

don Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père de Saint-Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié; et, s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sais rien, lui répondis-je, mon révérend père; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des moments où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Moments précieux! s'écria le dominicain; seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de Saint-Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, et je répondis à sa révérence que je ferois sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de

malade (1). Fi donc, seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de Saint-Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin : ce qui arriva bientôt; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion et moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous ses habitants avoient en horreur

---

(1) Il auroit manqué quelque chose aux variations de la vie de Gil Blas, s'il n'avoit pas éprouvé cette tentation d'entrer dans un couvent. Peu de gens échappoient à cette maladie, que Ségrais appeloit *la petite-vérole de l'esprit.* Elle prenoit surtout dans la jeunesse, mais elle venoit aussi quelquefois plus tard, comme la petite-vérole vient quelquefois dans un âge avancé.

la mémoire d'un ministre dont je conservois le plus tendre souvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avois des pensions; je pris des arrangements avec eux pour le payement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même temps que le maître plaise au valet (1); autrement ils sont l'un et l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable

(1) Vérité jetée en passant et à laquelle bien des maîtres, et dans tous les étages de la société civile, ne font peut-être pas assez d'attention. Mais qui est-ce qui songe, autant qu'il le devroit, à la règle divine de prendre son cœur par autrui?

figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre et dans quel équipage : nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon ; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palefreniers, nous suivoient immédiatement ; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venoient ensuite montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers, de leur côté, portoient des sabres, et le postillon avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes dont il y en avoit six fort résolus, je me mis gaîment en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les paysans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroissoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre possession d'une vice-royauté.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine sa filleule, nubile; et de quelle dame il devint amoureux.

Portrait de deux aimables personnes. — Projets d'hymen.

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitois, c'étoit d'y arriver heureusement, et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia: mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé; ensuite le père, la mère et la fille s'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrassements, je dis, en regardant avec attention ma filleule que je trouvai fort aimable: Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand

je partis de Lirias? je suis ravi de la revoir si grande et si jolie; il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi! Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parents, et qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe dans la chapelle de ce hameau, et en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion, et demandé mon aveu; vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé; Séraphine dépend de son père et de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle: tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet

Hidalgo (1)? Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils? n'est-il pas fier de sa noblesse, et insolent avec les roturiers? Oh! pour cela non, répondit Béatrix; c'est un garçon d'une douceur et d'une politesse achevées, de bonne mine d'ailleurs, et qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier; comment s'appelle-t-il? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion: il n'y a pas long-temps qu'il a recueilli la succession de son père, et il vit dans son château éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit; et ce don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien; les habitants de Lirias qui le connoissent en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris

(1) Nous avons dit que *Hidalgo* veut dire *fils de quelque chose.* Cette dénomination est du nombre de celles qui flattent une classe d'hommes pour humilier tous les autres. Heureusement Gil Blas, qui n'est le fils de rien, a dans sa poche un beau brevet dont il étoit honteux d'abord, et qui va lui servir. Voyez le Chapitre suivant.

son père, qui, les ayant saisies aussi-bien que moi, jugea que le galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au château; il nous aborda de bonne grâce; et, bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin, il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible : mais cette visite ne fut que de pure civilité; elle se passa tout en compliments de part et d'autre; et don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, et de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, et qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide, qui

nous dit, après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du seigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-temps sans l'apercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique et délabré, qui prouvoit moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous y trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui, s'étant attendue à notre visite, avoit envie de nous paroître aimable ; et, s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire, que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois, et de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour ;

nous étions bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jetois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible; et, toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite : si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante et la bouche plus vermeille que la rose, son nez étoit un peu trop long et ses yeux trop petits : cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin, je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étois entré; et, m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan! vous auroit-elle inspiré de l'amour? Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte. O ciel! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre? Eh bien! monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre; vous êtes en-

core dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, et le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire (1). Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur: il ne peut la refuser à un homme comme vous; et d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité: lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillane sera des plus illustres.

(1) Ces données sont précises sur l'âge de Gil Blas. Il y a vingt-deux ans qu'il a perdu Antonia. Il est encore d'âge à plaire. Cela est positif; mais alors il est impossible qu'il ait vu, lorsqu'il sortoit d'Oviédo, à dix-sept ans, des traces de l'existence antérieure d'un roi de Portugal mort en 1580, au plus tard. De 1580 à 1643, époque de la mort du comte-duc d'Olivarès, il y a plus de soixante ans. Nous avons dû parler de ces nombreux anachronismes, dont Le Sage s'est aperçu, et nous les rappelons une dernière fois, non pour lui en faire un reproche, mais pour achever de prouver qu'il est bien l'auteur de Gil Blas, et qu'il ne l'a pas dérobé dans un manuscrit espagnol, où ces fautes de dates ne se seroient pas rencontrées.

CHAPITRE XIV.

Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin (1) *l'histoire de Gil Blas de Santillane.*

Belles-sœurs qui s'aiment. — Deux familles en une. — Bonheur domestique. — Vie délicieuse.

Scipion m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, et que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frère, qui, de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin

(1) Nous avons déjà remarqué cette espèce de pléonasme, *finir enfin ;* mais que Le Sage pouvoit justifier par cet exemple d'un grand maître :

Et, pour *finir enfin* par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Boileau.

dans le temps que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord, entrant en matière : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : j'aime Séraphine; vous pouvez tout sur son père; je vous prie de me le rendre favorable; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots, don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur? Elle m'a charmé, lui dis-je, et je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un et à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier, je vous en estime davantage; vous montrez en cela votre bon

esprit : mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère; et le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'état, m'a gratifié des lettres de noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenois humblement cachées, et je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant; Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grâce; car don Juan et moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur; et moi j'assemblai Scipion, Béatrix et ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter; et Séraphine fit connoître, par son silence, qu'elle étoit du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas, à la vérité, d'une autre opinion; mais il témoigna quelque inquié-

tude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, et que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée : votre personne lui revient, et vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, et elle craint, avec plus de raison, que n'ayant à vous offrir que son cœur et sa main.... Que voudrois-je de plus? interrompis-je tout transporté de joie. Puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusque-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parents de Séraphine; et, après qu'ils furent convenus des conditions du mariage,

il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai qu'avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria, don Juan et moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir; et, sensible au soin que je prenois d'aller au-devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan et ma filleule s'em-

flammèrent d'une ardeur mutuelle, et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir, lorsqu'il falloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisoit pas sans peine; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Lirias, et tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des pistoles de son excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours (1), et dont je crois pieusement être le père.

---

(1) L'auteur a jeté à dessein, dans ces dernières lignes, le germe d'un autre roman. Cette suite nouvelle auroit été intitulée : *Les enfants de Gil Blas.* Leur éducation, leur caractère et leur histoire auroient fait une galerie de tableaux variés, instructifs et piquants. L'un de ces deux enfants eût été un grand politique et un ambitieux, envoyé successivement dans toutes les cours de l'Europe et



R. Smirke R. A. pinx.t 1820. Pigeot Sculp

LA FAMILLE DE GIL-BLAS.



aux colonies espagnoles ; il auroit donc vu les deux Mondes qui auroient passé en revue dans le récit de ses voyages. L'autre seroit toujours resté à Lirias, où il eût recueilli son frère, quand celui-ci seroit enfin tombé du faîte des grandeurs.

Un anonyme, qui savoit le dessein de Le Sage, a fait *la suite de Gil Blas*. Il lui donne deux fils, don Sanche et don Alphonse. Don Sanche reste à Lirias. Don Alphonse de Lirias, élevé à la ville, est tenté d'avoir du mépris pour les goûts campagnards de son ami don Sanche; mais l'auteur laisse à peine entrevoir les deux frères, et se jette bientôt dans des digressions étrangères à son objet. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fait enfin de Gil Blas un grand seigneur, *titulado*, de la maison de Ximenez. Le roman est fort mal écrit, et quoiqu'il porte au titre, *OEuvre posthume de Le Sage*, on est bien sûr qu'il n'en est pas.

M. le comte de Tressan, qui avoit vu Le Sage retiré à Boulogne sur la fin de sa vie, lui avoit entendu exposer à peu près le canevas qu'il comptoit suivre, pour caractériser les deux fils de Gil Blas; et d'après ce qu'on m'en a dit, j'ai toujours regretté que la vieillesse de Le Sage ne lui eût pas permis d'exécuter ce plan vraiment philosophique. J'ai tâché d'en saisir l'idée dans ce récit, qui fait partie du Recueil de mes fables.

LES DEUX FRÈRES.

Un campagnard mourut sans beaucoup de fortune;
Il avoit avec soin élevé deux enfants.
Même éducatiou à tous deux fut commune;
Mais en vain la doctrine est une,
Lorsque les goûts sont différents.

Le premier, de l'intrigue embrassant la carrière,
Du malheur de ses concurrents
Vit triompher sa morgue altière,
Et vint jusqu'à la cour s'asseoir aux premiers rangs.
Le plus jeune, content de l'état de son père,
Vécut de son travail, et cultiva ses champs.
« Pourquoi t'ensevelir dans un lieu solitaire? »
Au cadet dit un jour l'aîné;
« Pourquoi fuis-tu la cour? si tu pouvois y plaire,
» Ton sort, tu vois le mien, seroit plus fortuné.
» A travailler ainsi durant ta vie entière
» Tu ne serois pas condamné;
» Heureux enfin d'être éloigné
» De la paternelle chaumière,
» Et de sortir de la misère
» Où tu demeures enchaîné!
» Enchaîné! Que dis-tu? répond l'autre à son frère;
» Je le serois, si, comme toi,
» Je quittois de mes champs la douce indépendance
» Pour aller au pays de la fausse abondance
» Briguer quelque servile emploi,
» Prendre des fers dorés et n'être plus à moi.
» Libre et pauvre, et content de l'être,
» Que verrois-je aux palais des grands?
» Des esclaves et des tyrans.
» Je ne veux ni valet, ni maître. —
» Ouais! ce ton est bien dur et bien revêche! — Non,
» Je dis ce que je pense; et, dans l'occasion,
» Mon frère pourra me connoître.
» Retourne aux lieux brillants dont l'éclat te séduit,
» Mon cher, et, si tu veux, taxe-moi de folie.
» A son gré chacun se conduit.
» Quant à moi, la marotte où mon penchant me lie
» Est d'imiter en ce réduit
» Le vieillard de Vérone (1), et celui d'OEbalie. (2)

(1) Dans Claudien.

(2) Dans les Géorgiques de Virgile.

» C'est là mon lot. Garde le tien. »
Long-temps après cet entretien,
Du bonheur de l'aîné la fortune fut lasse.
A force d'envahir des postes éclatants,
Il eut des envieux, il fit des mécontents :
On déplaît à ceux qu'on surpasse;
A ceux qu'on sert le mieux on ne plaît pas toujours;
Le caprice en décide, et la faveur des cours
Est voisine de la disgrâce;
Du faste et des grandeurs, cet ami déclaré
A subir un revers étoit mal préparé;
Tel est l'aveuglement de tous les gens en place :
Le glaive sur leur tête est en vain suspendu;
Le coup qui toujours les menace
Par eux n'est jamais attendu.
Dépouillé de ses biens, l'orgueilleux, éperdu,
Ne savoit où chercher un gîte.
Des amis! Dans sa gloire il croyoit en avoir;
Le signal du malheur les disperse bien vite,
Et cette foule parasite
Qui s'empresse autour du pouvoir,
Loin de suivre un proscrit, le redoute et l'évite.
Trahi par des ingrats, blessé par des méchants,
Abandonné de tout le monde,
Alors, il se souvint de la maison des champs,
Dont son frère habitoit la retraite profonde.
Celui-ci l'y reçut avec des soins touchants,
Et, dans cet asile rustique
Que depuis son enfance il n'avoit point quitté,
Lui fit goûter enfin cette paix domestique,
Cette douce sécurité,
Le premier des biens de la vie,
Qui trompe les yeux de l'envie,
Mais qu'on ne peut trouver que dans l'obscurité.

Du sens de cette histoire heureux qui se pénètre
Au sein de la prospérité!
De tous les vains honneurs l'éclat peut disparoître.
Si le repos qui suit la médiocrité

Vous attend sous un toît champêtre,
Vous n'aurez rien perdu. Soyez ambitieux,
Soyez grand, si vous pouvez l'être;
Mais, sur cet océan toujours fallacieux,
Prévoyez toujours le naufrage.
Assurez-vous d'un port, sans attendre l'orage.
Préparez un asile : ayez devant les yeux
Un coin de terre obscur, un modeste ermitage.
Songez qu'au Louvre on en est mieux
Lorsque, du Louvre même, on a cet avantage
De dire au sort capricieux :
« Va, je ne te crains plus; je sais, quoi qu'il arrive,
» Où me réfugier. Des jeux où tu te plais,
» Fortune, je puis désormais
» Braver la chance alternative :
» Fais ce que tu voudras : Du sein de ce palais
» J'ai ma chaumière en perspective. »

(*Fables et Contes, dédiés à Ésope*, Livre IV, Fable IV.)

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

Vite de [illegible] 3 vol [illegible]

[illegible] fig [illegible]



